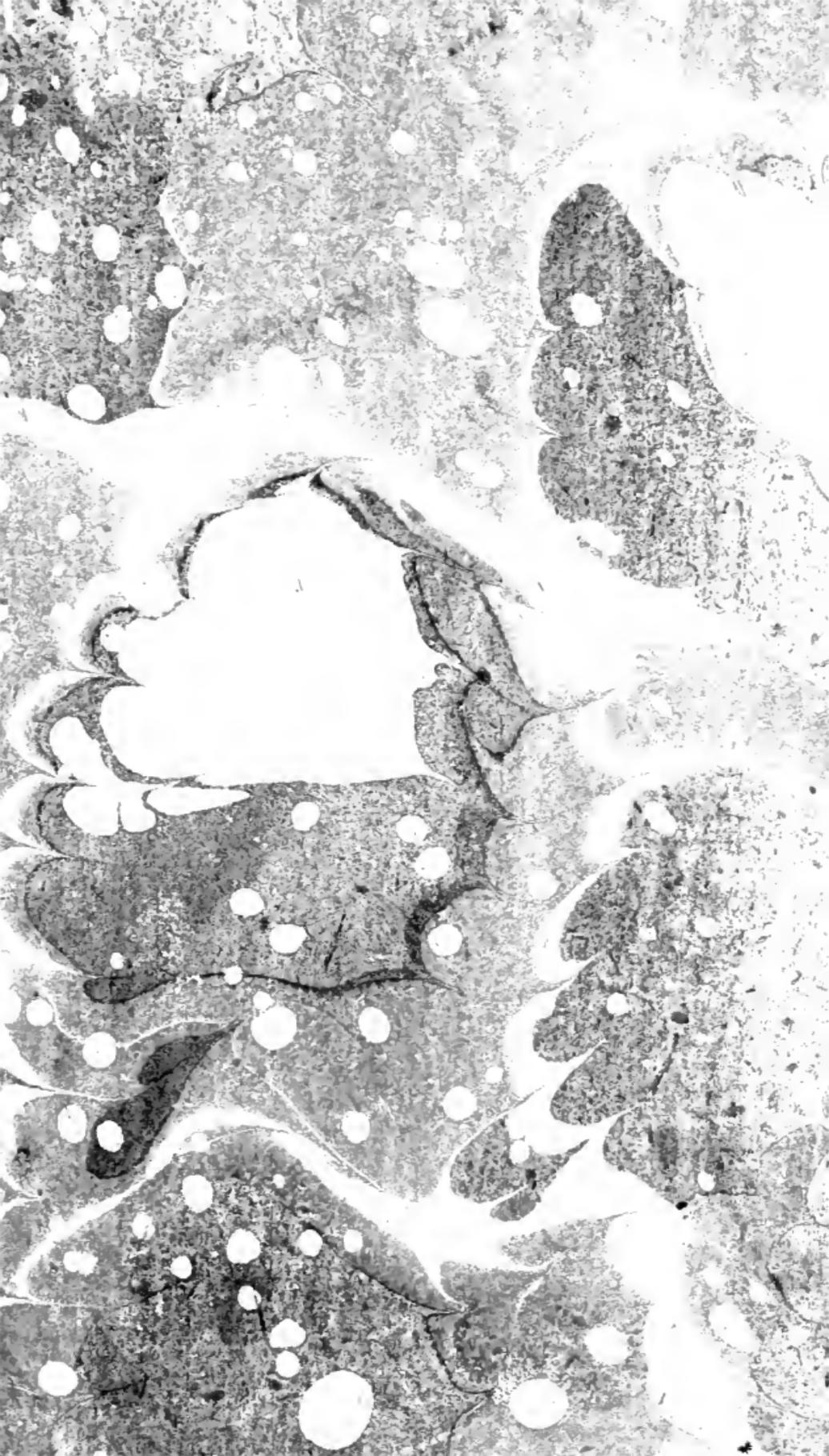




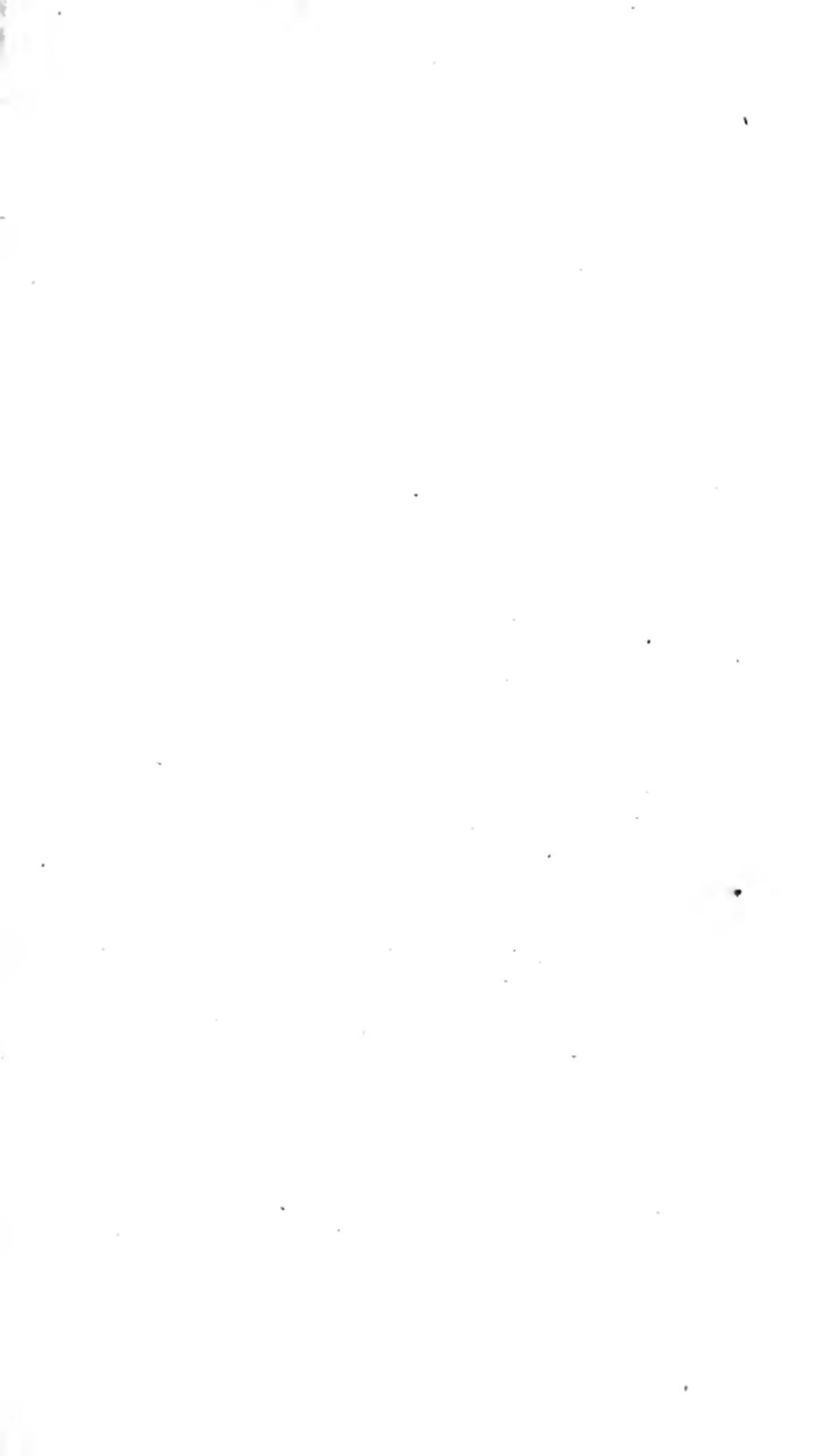
3 1761 03987 8111

PC
1817
L3
1725
t.3









RECUEIL
GALANTES,
EN PROSE ET EN VERS,
DE
MADAME LA COMTESSE

ET DE

Augmenté de plusieurs Pièces nouvelles de divers
Auteurs.

NOUVELLE EDITION.



350137
5. 38.

DE L'IMPRIMERIE DE S. A. S.

M. DCCXXV.

PQ

1817

L3

1725

4.3

PORTRAIT D'IRIS.

DE l'objet le plus beau qui soit en la
Nature,
De mon incomparable Iris,
Et de ses charmes qui m'ont pris,
J'entreprends de tracer une vive peinture.

Amour, mon aimable vainqueur,
Du plus beau de tes feux vient échauffer ma
veine,
Et dépeint dans mes Vers cette belle inhu-
maine,
Comme tu l'as dépeinte au milieu de mon
cœur.

Sa taille noble, riche & belle,
Et qui n'est point d'une mortelle,
Se fait craindre d'abord & respecter de tous;
Mais de son geste aisé la grace naturelle
A quelque chose de si doux,
Que l'Amour aussi-tôt fait ressentir ses coups,
Et se joint au respect que l'on avoit pour elle.
Ses cheveux longs & noirs, luisans & déliez,
Par boucles répandus, & galamment liez,
Ombrageant doucement la fraîcheur de sa
jouë:

Là, de Jeux, de Ris & d'Amours

Un effein folâtre se jouë,
 Et dedans leurs anneaux fait mille jolistours.
 Son teint n'est que de lys & de roses merveil-
 les,
 Où ces mêmes Amours ainsi que des Abeilles
 Succent un miel délicieux
 Réservé seulement pour la bouche des Dieux.

Ses yeux grands, doux & noirs ne se peuvent
 décrire,
 Et l'on ne les peut voir que le cœur n'en sou-
 pire,
 Qui mourroit accablé d'amour & de plaisir,
 S'il ne se soulageoit du moins par un soupir.

Qu'on aime à ressentir les beaux feux qu'ils al-
 lument,
 Lorsque par leur presence ils charment tous
 nos sens!

Mais, hélas! dès qu'ils sont absens,
 Que le pauvre cœur qu'ils consomment
 Epreuve que ces feux sont cruels & cuisans!

Sa bouche petite & vermeille
 Est d'un rouge animé qui n'eut jamais d'égal,
 Ni les Rubis ni le Corail
 N'ont point une couleur pareille,
 Aussi, comme on le peut juger,
 La Nature judicieuse
 La fit ainsi petite afin de ménager

Une couleur si précieuse.

Alors qu'elle s'ouvre en riant,
On voit deux beaux filets de perles d'Orient
Egales, blanches & lustrées,
Et dont l'œil avare est épris ;
Elles sont, il est vrai, petites & carrées,
Mais elles n'en sont pas pourtant d'un moindre
prix.

Pour vous trop injustes oreilles,
Qui méprisez d'ouïr le recit de mes maux,
Bien que vous possédiez des beautés non-pa-
reilles,

Sans mélange d'aucuns défauts ;
Puis qu'enfin vos rigueurs étranges
Sont cause de tous mes malheurs,
Vous n'entendrez point vos louanges,
Que vous n'écoutez mes douleurs.

Sa gorge où le desir s'égare,
En deux petits monts se sépare,
L'un de l'autre assez éloignez,
Un importun voile les cache,
Qu'ils repoussent comme indignez
D'une contrainte qui les fâche.

Ses bras ronds, fermes & polis
Font honte à la blancheur du lys,
Ses mains sont plus blanches encore,

Si ce n'est toutefois
 Que vers le petit bout des doigts
 Un peu de rouge les colore,
 Telles les a la jeune Aurore,
 Quand de couleur de rose elle peint le Levant,
 Ou bien quand au matin sur le rivage more
 Elle les lave en se levant.

Je sçai bien que ses mains sont un peu larro-
 nesses,
 Et que pour dérober des cœurs
 Elles ont d'étranges adresses;
 Qu'elles n'attendent point que l'on regarde
 ailleurs,
 Pour faire leurs tours de souplesses;
 Mais pour s'en garantir tous soins sont super-
 flus,
 Et quel moyen de s'en deffendre?
 Lorsque l'on a les yeux dessus,
 C'est lors qu'elles sçavent mieux pren-
 dre.

Pour les autres beautez dont Iris est pourvûë,
 Et qui composent son beau corps,
 Ce sont des precieux trefors,
 Qu'elle tient cachez à la vûë,
 Avec le même soin, que sous ses beaux habits
 La terre cache les rubis,
 L'or & les diamans pour qui l'on l'importune,
 Que

Que sans beaucoup de peine on ne peut enlever,

Mais aussi qui font la fortune
De celui qui les peut trouver.

De toutes les beautés cet illustre modèle,
Ce chef-d'œuvre achevé de la Terre & des
Cieux,

Est le riche Palais d'une âme encore plus belle,
Mais d'une âme semblable aux Dieux,
D'une âme toute de lumière,

Qui connoît toute chose, & sçait tout enflammer,

Et dont le seul défaut est d'être un peu trop fier,

Et de ne sçavoir pas aimer.

Si vous êtes jaloux, grands Dieux ! de votre gloire,

Ne souffrez plus en elle une tache si noire ?

Qui gâte vos mains l'œuvre le plus parfait,
Qu'Iris cesse d'être inhumaine,

Et pour rendre accompli ce que vous avez fait,
Rendez-la sensible à ma peine.

Voilà de mon Iris la charmante peinture,
Mais l'ouvrage imparfait de mon foible pinceau,

Puis qu'enfin je lui fais injure,

Et que l'Original est mille fois plus beau,
 Il reste maintenant qu'à ce riche Tableau,
 Je fasse une digne bordure :
 Ma Muse , prenons le ciseau.

Autour de ce Portrait , il faut que tu t'apprêtes
 A tailler en relief d'un art industrieux ,
 Sur le bois d'un Mirthe amoureux ,
 De cet objet vainqueur les illustres conquêtes.
 Ici la prise de Tirsis ,
 Et là celle du beau Silvandre ,
 Ici la défaite d'Alcandre ,
 Et là l'embrasement du malheureux Lisis ,
 Dont le cœur fut réduit en cendre.

Enfin sur un char de victoire ,
 Représentons Iris éclatante de gloire ,
 Qui mene après elle enchaînez
 Une troupe d'Amans que ces beaux yeux captivent ,
 Qui tous de roses couronnez ,
 Chantent ses beautez & la suivent ;
 Qui loin de regretter leurs cheres libertez ,
 Ne voudroient pas changer avec des Diadèmes
 Les aimables liens dont ils sont arrêtez ,
 Et dont ils sont plus fiers de se voir garotez ,
 Que s'ils étoient vainqueurs eux-mêmes
 De toutes les autres beautez.

Je

Je ne crois pas être blâmable,
Si plein d'un noble orgueil, & de mon rang
jaloux,

Je marche le premier de tous
Parmi cette troupe honorable.
Tous les Amans sont courageux,
Galans, liberaux, genereux,
Et je sçai que je vaut moins qu'eux,
Mais alors que l'amour range ceux de sa suite,
Ce n'est pas selon le merite,
Mais selon qu'ils sont amoureux.

+++++

R O N D E A U.

FAire la froide en apparence,
Après m'avoir donné licence
De toucher jusqu'à vos genoux!
Refuser un plaisir si doux
A ma longue perseverance,
Quittez-là cette indifference,
Pour me contenter laissez-vous
Faire.

Ha! l'importune resistance!
Gardez de faire penitence,
Amour se doit mettre en courroux;
Puisqu'au lieu de souffrir ses coups
Vous m'empêchez quand je le pense
Faire.

x+++++xx+++++

STANCES IRREGULIERES.

SI vous croyez que ma constance
 Ne puisse jamais vous toucher,
 Philis, n'abusez plus de ma perseverance,
 Et sçachez que le tems m'est cher.

Sondez bien votre cœur sur ce qu'il pourra
 faire,
 Voyez s'il peut ou non appaiser mes douleurs;
 Après cet examen, si je puis vous plaire,
 Permettez-moi de me pourvoir ail-
 leurs.

Le foible espoir qui m'entretient
 M'a fait, jusques-ici surmonter ma souffrance;
 Mais dans une telle esperance
 Le tems se passe & la mort vient.

Ainsi mes jeunes ans pourroient s'évanouïr
 Dans des attentes vaines,
 Et je n'aurois après pour tout fruit de mes pei-
 nes
 Que la perte du tems dont je devois jouïr.

Quand je parle d'être volage,
 Je sçai que vous avez l'orgueil
 De croire que d'un coup d'œil

Vous

Vous m'obligerez bien à changer de langage.

L'autorité pourtant est une foible amorce
 Pour vous affûrer de mon cœur,
 L'on n'a rien de lui par la force,
 Et l'on a tout par la douceur.

Peut-être, direz-vous, qu'il aille sur sa foi,
 Qu'à la quête d'un autre en vain il se travaille,
 Comme il n'en est pas qui me vaille,
 Il reviendra toujourns à moi.

Vous n'êtes pas une beauté commune,
 Chacun le sçait, mais sans vous offen-
 ser,
 Il s'en pourroit encore tronver quel-
 qu'une,
 Dont en cas de besoin l'on pourroit se passer.

Enfin, Philis, la longueur me déplaît,
 Sans remettre à votre ordinaire,
 Voyez si justement je serois votre fait,
 Comme vous seriez mon affaire.

Ne perdons plus le tems en discours superflus ;
 Consultez-vous bien, & pour cause,
 Car pour déterminer la chose,
 Je ne puis vous donner qu'une heure tout au
 plus.

††††x†††††††x:††††††††††††††††

PREMIERE ELEGIE.

JE ſçai bien que le Ciel ne m'a point fait
pour vous,
Cependant je vous aime, & les deſtins jaloux
Du bon ordre qui veut que tout ſoit en ſa place,
M'ont refusé la force & m'ont donné l'audace;
Je me ſuis emporté juſqu'à vous l'avoier,
Contre un plus bel écuëil on ne peut échoïer,
Je connois ma foibleſſe, & je connois vos
charmes,

Je ſçai combien le coup eſt indigne des armes,
Combien ma paſſion profane vos appas,
Et que les fers que j'ai ne m'appartiennent
pas.

Je voulois reſiſter, mais dans cette ſurpriſe
Il ne fut pas en moi de peſer l'entrepriſe,
Ni de regler alors que je vous apperçûs,
Ce qu'il falloir penſer & faire là-deſſus.

J'étois libre à la Cour au tems que vous y
vintes,
Depuis, en quels détours & dans quels laby-
rintes
Ne me ſuis-je ſenti moi-même m'égarer,
Sans que moi-même enfin je m'en ſois pâ
rer.

Il est vrai que jamais les Cieux & la Nature
N'ont si bien rencontré dans une creature :

Vous êtes belle au point qu'on ne peut l'ex-
primer,

Et parmi ce qu'on voit de plus propre à char-
mer,

Il semble que vous seule attiriez la tendresse,
Et que de toutes parts à vous seul on s'adresse.
Quelle doit être, ô Dieux ! celle que vous sui-
vez,

A juger de ces traits par ceux que vous avez ?
Une gloire va loin qui devance la vôtre,

Vous puis-je imaginer à la suite d'une autre ?

Ha ! sans doute, que c'est la mere des Amours,

De sa propre lumiere elle fait les beaux jours ;

L'excessive clarté qui brille derriere elle

Ne peut diminuer sa splendeur immortelle,

Et je me sens forcé par un objet si doux

A louer des attraits qui ne sont pas à vous.

Ce qu'on fait rarement devant celle qu'on ai-
me,

En récompense aussi c'est un honneur extrê-
me,

Et pour votre merite, & pour ma passion,

Qu'un tel sujet ne soit qu'une digression :

A l'égard d'un Amant c'est pourtant une faute,

Et pour vous redonner l'encens que je vous
ôte,

Ne puis-je atteindre aux traits d'un visage
achevé, A vj Vrai

Vrai modèle où pas un n'est encore arrivé ?
Ce teint, ces cheveux blonds, ce parler, ce
sourire,

Charmes à ressentir, & non pas à décrire ?
L'éclat imperieux de ces divins regards
Propres à renverser le trône des Césars,
Ne puis-je l'exprimer non plus que me défendre,

D'un chef-d'œuvre adorable où l'amour,
quoique tendre,
A si mal toutefois ménagé la langueur,
Que tout est dans les yeux, & rien dedans le
cœur :

Ces yeux ont mis le feu par toute l'Austrasie,
Qui pour votre naissance avoit été choisie,
Ce climat de vos loix ne s'est point affranchi,
Et jusques à ses Dieux toute chose a fléchi :
N'aviez vous pas sur eux étendu vos conquêtes,

Avant que de venir mettre un joug sur nos
têtes ?

Il est bien juste aussi qu'un triomphe si doux
Commence par les Dieux & finisse par nous.

Je veux vous l'avoïer, souvent la calomnie

Attaque les beautez du côté du genie ;

C'étoit-là votre foible, au moins je l'esperois,

Et que par cet endroit je vous échaperois,

Cherchant à me sauver dans ce desavantage

Comme sur une planche offerte à mon nau-
frage :

Mais

Mais en vous , le dedans est digne du dehors ,
 Et j'ai trouvé l'esprit aussi beau que le corps ;
 Une droite raison , un jugement solide ,
 Et dans un cœur honnête où l'équité préside ,
 Des sentimens si fins , tendres & délicats ,
 Qu'on vous croiroit aimer ceux dont vous
 faites cas.

Helas , que de rivaux ! ma meilleure fortune
 Est d'avoir quelque part à la chaîne commune ,
 Et c'est ma destinée entre ces malheureux
 De souffrir sans me plaindre , & de souffrir
 plus qu'eux ;
 Oïi , plus qu'eux , & sçachez que vous êtes
 coupable ,
 Si vous en avez crû quelque autre plus capable :
 Quelqu'autre n'a point tant de constance &
 de foi ,
 Mais ce quelqu'autre-là vous l'aimez plus que
 moi.
 Le reproche est léger dont ma plainte est suivie ,
 Et tel de vos Amans , à qui je porte envie ,
 Peut-être plus aimé , quoique moins amoureux ,
 Et n'en être pourtant de guère plus heureux.
 Ces gens remplis d'un art qui leur est nécessaire ,
 N'auront

N'auront point avec vous de procédé sincere ;
 Vous conteront leur peine , & vous la diront
 tous ,

Autant pour être oüis des autres que de vous ;
 Ou vous en feront voir davantage peut-être ,
 Qu'en effet vos beaux yeux chez eux n'en ont
 fait naître :

Mais celui qui vous parle & qui semble interd-
 dit ,

Vous étale son cœur , & sent tout ce qu'il dit.

+++++

A V A N T U R E

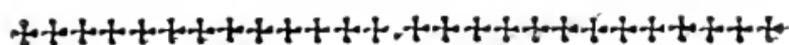
D'un Moineau & d'une Tour-
 terelle.

UN Moineau des plus emportez
 Se pâma l'autre jour pour les rares beau-
 tez

D'une affligée & tendre Tourterelle ;
 Mais elle répondit à ce transport pressant
 D'un air mélancolique , amoureux , languif-
 sant ,

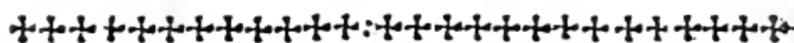
Je ne suis point une infidèle ,
 J'ai perdu mon unique amour ,
 Je n'en puis jamais souffrir d'autre ,
 Moineau , je méprise le vôtre ,
 Autant que j'abhorre le jour.

Avis



Avis à la Tourterelle.

J'Ai pitié de la Tourterelle,
 Qui méprise un Moineau pâmé;
 Quand sa compagne est infidèle
 Le Moineau devoit être aimé.
 Si la mort vous l'avoit ravie,
 Il faudroit la pleurer, gemir toute sa vie,
 Et ne souffrir jamais une nouvelle amour;
 Mais quand cette compagne est ingrate & le-
 gere,
 Quand son absence est volontaire,
 Il faut la quitter à son tour,
 Aux ardeurs des Moineaux promptement sa-
 tisfaire,
 Et benir en chantant la lumiere du jour.
 Croyez-moi, charmante Bergere.
 Voici pour les Oiseaux un avis salutaire.



I I. E L E G I E.

Q U'Amour a de plaisir dans son aimable
 empire,
 Il sçait rendre content, même quand on sou-
 pire:

Depuis

Depuis que vos beaux yeux l'on rendu mon
vainqueur,

Mille charmes secrets l'ont suivi dans mon
cœur.

Que je lui sçai bon gré de sa prompte vic-
toire!

En me chargeant de fers, il me comble de
gloire,

D'un agreable espoir il flate les desirs,

Pour un mal qui n'est rien, il donne cent plai-
sirs;

Souvent il adoucit l'amertume des larmes:

Il mêle à tous nos maux mille invisibles char-
mes:

On ne sçait point aimer quand on craint son
tourment,

Et c'est pour être heureux que je veux être
Amant.

Quelque accablé qu'on soit, un signe, une
parole

Suspend les déplaisirs, les charmes les console:

Malgré tous ses ennuis & tous ses maux souf-
ferts,

On n'a point de plaisirs si ce n'est dans ses fers,

Quelque profond respect que la raison m'or-
donne,

Quand je suis près de vous mon ame m'aban-
donne,

Et voyant qu'il n'est rien de si beau sous les
Cieux,

Pour

Pour vous mieux admirer vient toute dans
mes yeux ,

Quand je ne vous vois plus , un quart d'heure
d'absence

Fait souffrir à mon cœur un siècle de souffrance ;

J'accuse vos rigueurs , je déplore mon sort ,
Et m'éloigner de vous , c'est aller à la mort :
Mais dès que mon bonheur veut que je vous
revoie ,

Je ne puis exprimer ni retenir ma joye :
Elle éclate & mon cœur en un si doux moment

Ne se resouvient plus de son cruel tourment :
Plein d'une émotion douce, sensible , aimable,
Il se fait à soi-même un plaisir incroyable :
A force de songer aux plaisirs les plus doux ,
Enchanté comme il est , il croit les avoir tous ,
Et penser les sentir , parce qu'il les desire ,
Il se flatte , il se pâme , il semble qu'il expire :
Mais faut-il , belle Iris , que vos divins appas
Causent tant de plaisirs que vous ne goûtez
pas ?

Si l'Amour est si doux , aimez ce qui vous
aime ,

Ne vous refusez pas cette douceur extrême ,
Que le feu de vos yeux qui passe dans mon
cœur ,

Repasse dans le vôtre avec la même ardeur ,
Ah ! ne résistez point à cette ardeur si belle ?

Il n'est rien de si pur ni de si charmant qu'elle,
 Et ne croirez vous pas un feu si glorieux
 Digne de votre cœur, puisqu'il vient de vos
 yeux.

Quoi ! mon zele aujourd'hui pourroit-il vous
 déplaire ?

Quand je brûle d'amour brûlez-vous de co-
 lere ?

Croyez-moi, s'il n'alloit que de mon intérêt,
 Je serois plus soumis que tout autre ne l'est ;
 Mais aussi, belle Iris, quand il y va du vôtre,
 Ah ! souffrez que je sois plus hardi que tout
 autre ;

Il n'est peine, il n'est rien dont je ne vienne à
 bout,

J'aime & je vous le dis, en un mot j'ose tout ;
 J'aspire à vous servir, & c'est la noble envie
 Qui m'engage à l'amour & qui vous y convie ;
 Et si mes tendres vœux semblent interessez,
 L'intérêt est si beau qu'il les excuse assez.

Doux charme de nos cœurs, cher auteur de
 ma peine,

Amour, qui la connoît, vole vers l'inhumaine,
 Pour entrer dans son cœur, fors un moment
 du mien,

Fais-lui mon mal si beau qu'elle en fasse le
 sien ;

Mais sur tout, adoucis son injuste colere,
 Sçache-lui plaire enfin si j'ai sçû lui déplaire :

Seul

Seul tu l'as irrité, & seul entre les Dieux
 Tu me peux désormais rendre moins odieux :
 Il y va de ta gloire, il y va de la mienne,
 Et pour dire encore plus, il y va de la sienne.

++++X+++++::+++++

III. ELEGIE.

Pourquoi me pressez-vous, curieuse Silvie :
 De vous nommer l'objet dont mon ame
 est ravie ?

Pensez-vous que le sort pour moi si rigoureux
 Ait encore entrepris de me rendre amoureux,
 Et que pour achever ma mauvaise fortune,
 Il ait mis dans mon cœur une flamme impor-
 tune ?

Comment, d'un si grand mal vous puis-je être
 suspect ?

N'est-ce point que mes yeux ont manqué de
 respect ?

Quelqu'un de mes regards vous a-t-il fait en-
 tendre

Qu'un feu trop violent me réduisoit en cen-
 dre ?

J'ai donc par tant de soin essayé vainement
 De cacher en tous lieux cet aimable tour-
 ment :

Je ne le cele point, j'ai perdu ma franchise,
 Vous l'avez deviné, que cela vous fuffise,

D'une

D'une jeune beauté j'ai senti le pouvoir,
De grace, après cela que pensez-vous sçavoir ?

Qui vous fait tant chercher le nom de cette
Belle ?

Si je vous le disois, hélas ! que diroit-elle ?
Je verrois sa douceur se tourner en courroux,
Et j'aurois grand sujet de me plaindre de vous.
Ha ! pour vous contenter je crains trop sa colere,

Et vous me blâmeriez si j'osois lui déplaire :
Sans doute au même tems votre ame changeroit,

Et loin de me deffendre elle m'accuseroit.
Laissez-moi donc aimer sans vous dire qui
j'aime,

Dieux ! ne craignez-vous point que ce ne soit
vous-même ?

Vous de qui les appas sçavent tout émouvoir,
Vous que sans être épris l'on n'a jamais pû
voir :

Un ordre imperieux de la bouche que j'aime
A bien sçû me refoudre à me trahir moi-même :

Quel respect si profond peut au mien s'égal-
ler ?

Cent fois je me suis tû quand il falloit parler,
Et le même respect par un effet contraire
Ma forcé de parler quand je voulois me taire.
Cher & divin objet, quittez votre rigueur,

Un vaincu doit toujours avouer son vainqueur :

C'est agir lâchement & lui ravir sa gloire ,
Que de lui refuser l'aveu de sa victoire ;
Quand je dis que vos yeux m'ont rangé sous
vos loix ,

Je rends à ces vainqueurs l'hommage que je
dois :

Un injuste respect m'empêchoit de le dire ,
Mais je n'ai pû trahir les droits de leur Em-
pire ,

Et pressé d'un devoir & plus juste & plus doux ,
J'ai reconnu les fers que je tenois de vous :

Quoi ! par un tel aveu j'ai donc pû vous dé-
plaître ,

Et l'encens aujourd'hui met les Dieux en co-
lere !

Beaux yeux , s'il est ainsi , j'en accuse mon fort.

Et s'il m'en faut punir je consens à ma mort.

Ainsi , disoit Tirsis , le feu qui le dévore ,
Et l'amour en ses yeux sembloit le dire en-
core ;

Il n'eût jamais fini , si pour le contenter

La belle plus long-tems eût daigné l'écouter.

Aussi dans mes douleurs esperer me contraindre ,

Esperer me ravir la douceur de me plaindre :

Assez & trop long-tems je l'ai voulu tenter ,

Mais qui n'espere rien ne doit rien redouter.

Ce Tyran qu'en mon cœur vos appas firent naître ,

Malgré ma résistance est devenu mon maître :

En le voulant dompter , lui-même m'a dompté ,

Et s'est rendu plus fort , plus j'avois résisté.

Depuis de vos beaux yeux les puissantes amorces

Toujours dans ma foiblesse augmentèrent leurs forces ,

Et voyant que mon cœur les vouloit secourir ,

Enfin je succombai ne voulant pas céder.

Caliste, dès ce tems je languis dans vos chaînes ,

Mes yeux incontinent vous conterent mes peines ,

Et mes vives douleurs s'y peignirent si bien ,

Qu'en vain vous me direz que vous n'en vîtes rien.

Mais comme ma raison condamnant cette flamme ,

N'avoit pas tout-à-fait abandonné mon ame ,

D'abord je reprimai leur langage indiscret ,

Je voulus les contraindre à garder le secret :

Et

Et comme incessamment leur discours temeraire

Malgré tous mes efforts tâchoit de vous déplaire,

Pour les en empêcher j'aimai mieux me bannir,

Ou plutôt dans la fuite avec eux me punir.

J'allai donc en des lieux à moi seul accessibles,

Choisir pour soupirer des témoins insensibles :

Dans ces deserts affreux, au fort de mes tourmens

Ces bois se sont émus de mes gémissemens,

Leurs mornes Déitez quittant leurs solitudes,

Ont daigné prendre part à mes inquietudes,

Et mille fois Echo dans mon triste entretien,

Pour soupirer mon mal a négligé le sien.

Mais je trouve qu'enfin ma peine est incurable,

Que ce remède est rude & bien peu profitable,

Et je veux espérer qu'il me sera plus doux,

Puis qu'il me faut mourir, de mourir près de vous,

Après m'être servi de mes plus fortes armes,

Que ma flamme n'a pû s'éteindre par mes larmes,

Ma raison m'abandonne, & mon cœur est contraint

De vous montrer le trait dont il se sent atteint.

Revoyez-le, Caliste, il revient pour vous dire,
Qu'il

Qu'il soupire pour vous, ou plutôt qu'il expire :
 Dans sa rebellion , il veut , l'audacieux ,
 Que ma bouche vous parle aussi-bien que mes
 yeux :

Vous l'avez écoutée après son insolence ,
 Je mets en vos bontez mon unique esperance :
 Car mon esprit n'est point tellement déréglé ,
 Que je ne sçache bien que je suis aveuglé ;
 Que la Nature ingrate , & la Fortune avare
 M'ont toujours regardé d'un œil triste & bar-
 bare ,

Et ne m'ont point orné de ces rares trésors ,
Qui parent un esprit & font aimer un corps.
 Caliste , cependant par une audace insigne ,
 J'ose brûler pour vous en étant si peu digne ;
 Même , le puis-je dire , en ma temerité
 J'ose encore esperer de ma fidelité :
 Ma passion me flatte & me veut faire croire ,
 Qu'on peut vous adorer sans ternir votre
 gloire ,

Puisque même les Dieux du plus vil des mor-
 tels

N'ont jamais dédaigné d'accepter des Autels :
 Recevez donc les miens & soyez assurée
 Que vous ferez assez , souffrant d'être adorée :
 C'est l'unique bonheur que je veux obtenir.

Qu'ai-je dit ? C'en est trop , vous me devez
 punir :

Mais si pour vous venger & pour me satis-
 faire ,

Vous souhaitez ſçavoir ce que vous devez
faire ,

Declarez ſeulement que vous ſouffrez mes feux
Mon amour auffi-tôt ſecondera vos vœux.

Dans l'attente de voir ma flâme ſoulagée,

Je vai mourir de joye, & vous ferez vengeance :

Et moi, je trouverai dans cet heureux moment

Mon unique bonheur avec mon châtiment.

+++++

V. E L E G I E.

SUR LA VIOLENCE

D'UNE PASSION.

J Eune merveille à qui mes destinées
Ont conſacré mes plus belles années,
A qui malgré ma cruelle priſon,
Malgré mes maux & malgré ma raiſon,
Qui me fait voir ma perte manifeſte,
J'en veux encor conſacrer tout le reſte,
Sans que jamais ni rigueur ni mépris
Puiſſent m'ôter le deſſein que j'ai pris :
Beauté fatale au repos de ma vie,
Si par vos yeux ma liberté ravie,
Ne vous coûta qu'un ſeul de leurs regards,
Et ſi depuis bravant tous les hazards
Que j'ai prévûs dans mon ſort déplorable,

J'ai

J'ai mieux aimé me rendre misérable,
 Et vous aimant souffrir mille trépas,
 Que vivre heureux, & ne vous aimer pas :
 Par tant de maux, de tourmens & de peines,
 Si constamment soufferts dedans vos chaînes,
 Prêtez l'oreille à ma mourante voix,
 Si vous voulez, pour cette seule fois.
 Mais pour m'aider à plaindre mon martyre,
 Lâchez un peu mes fers : que je respire.
 Las ! que vous sert de vouloir que mon cœur
 Soit accablé deffous leur pesanteur ?
 A-t'il conçu quelque penser rebelle,
 Ou fait dessein de vous être infidèle ?
 Dans la rigueur des maux que j'ai soufferts
 Ai-je par fois murmuré dans vos fers ?
 A quel dessein ces chaînes différentes
 Par tant de nœuds sont encor plus pressan-
 tes ?
 Si quelquefois j'ose les repousser,
 C'est pour me plaindre, & non pour les for-
 cer.
 Je n'ai jamais haï ma servitude ;
 Même au plus fort de mon inquietude,
 Je ne dis point qu'elle me fait mourir :
 Mais je me plains qu'on ne la peut souffrir :
 Qu'à votre gré mon mal soit incurable,
 Qu'il soit mortel, mais qu'il soit supportable.
 Certes vos yeux, tout clair-voyans qu'ils sont,
 Pardonnez-moi, ne sçavent ce qu'ils font.
 Qui ne diroit à me voir tout de flâme,

Que leurs regards n'en veulent qu'à mon
ame ?

Que n'a pas fait Amour pour m'enflamer,
Et qu'ai je fait pour ne vous pas aimer ?

Ai-je offensé par trop de résistance
De vos attraits la divine puissance ?

Ai-je jamais permis à ma raison
De me parler de rompre ma prison ;

De remonter à mon ame égarée ,

Que je courois à ma perte assurée ;

Que le plaisir que l'on prend à vous voir ,

Ne produit rien qu'un mortel desespoir ;

Que je devois un peu mieux me connoître ,

Encor qu'Amour se fût rendu mon maître ,

Et qu'il falloit pour m'en laisser charmer ,

Songer du moins si vous pouviez m'aimer ?

Dans mon malheur , hélas ! tout au contraire

Je ne songeois qu'à tâcher de m'y plaire ;

D'un si beau feu me regardant brûler ,

Je n'aspirois à rien qu'à m'aveugler ;

Je me disois qu'Amour a de coûtume

D'entremêler ses plaisirs d'amertume :

Je me disois , que pour vous acquérir

Mêmes un Dieu ne pouvoit trop souffrir.

Fermant les yeux aux bords des précipices ,

Je n'y pensois rien voir que des délices :

Même pensant qu'ils étoient sous mes pas ,

Je me disois que je n'y courois pas.

Mais vous ayant enfin rendu les armes ,

Ne puis-je avoir de trêve avec vos charmes ?

Non ,

Non, non, il reste à leur puissant effort,
 De m'ouïr plaindre, & me donner la mort.
 Peut être encor jugeant mal du silence,
 Qui de mes maux accroît la violence,
 Vous ignorez qu'on peut languir, brûler,
 Souffrir la mort, & jamais n'en parler.
 Mais qui peut mieux exprimer mon martyre,
 Que le travail de ne le pouvoir dire ?
 Est-il des cris & des gemissemens,
 Qui parlent mieux que mes propres tourmens ?
 Quelque transport que l'Amour nous inspire,
 Assez s'en plaint qui fait voir qu'il expire.
 Pour l'observer, faites envers vos yeux,
 Que j'aime moins, & je parlerai mieux.
 Je n'en veux point une marque meilleure,
 Vous le pouvez éprouver à toute heure :
 Dans mes Rivaux j'en ai mille témoins,
 S'ils parlent mieux, ils vous aiment bien
 moins.

Vous le verrez par notre patience ;
 Mais que m'en doit servir l'expérience ?
 Vous l'avoûrez : mais las ! que cet aveu
 Me coûte cher, & me servira peu ?
 Avant ce tems mon trépas qui s'avance,
 M'aura ravi le prix de ma constance :
 Et pour tout fruit, quand vous l'admirez,
 Avec la leur vous la comparerez.
 Hélas ! du moins, en songeant à ma perte,
 Souvenez-vous que vous l'avez soufferte.
 Mais qu'ai-je dit ! que c'est mal discourir !

Si votre but est de me voir mourir,
Trop belle Iris, ce que je puis vous dire,
Est que je crois sans cesse que j'expire,
Que le trépas, qu'à toute heure j'attends,
Rendra bien-tôt tous vos desirs contens,
Et qu'en mon sort j'aime assez peu la vie,
Pour contenter aisément votre envie.
A votre gré disposez de mes jours,
Je vous en veux consacrer tout le cours:
Affligez-moi par des rigueurs nouvelles,
Brûlez mon cœur de flâmes plus cruelles:
De tous vos traits ne percez que mon sein,
Mais pour le moins ayez-en le dessein.
Ne souffrez pas que ma fin malheureuse,
(Mais que ma foi rendra si glorieuse)
Soit purement l'ouvrage du hazard,
Sans que vos yeux y prennent quelque part;
N'abaissez point vous-même votre gloire,
Aimez mes maux, aimez votre victoire:
Et pour l'honneur de vos yeux seulement,
Aimez l'Amour, si vous n'aimez l'Amant.
Aimez mon feu pour l'amour de vous-même,
Prenez plaisir à voir qu'il est extrême,
Et qu'ayant pris naissance de vos coups,
Il est sans doute aussi parfait que vous:
Ainsi mon mal me seroit supportable,
Et vous plaisant à me voir misérable,
Je vous ferois avoir par mes soupirs
Souvent de quoi contenter vos desirs.
Mais vos beaux yeux ont mon ame blessée,

Sans

Sans en avoir peut-être eu la pensée :
 Ah ! dites-moi , si c'est trop souhaiter ,
 Laissez-moi libre , ou vieillissez m'arrêter :
 Ou seulement pressez-moi d'une chaîne ,
 Sous qui mon cœur puisse plaindre sa peine.
 Vous me verriez mes fers idolâtrer ,
 Si sous leur poids je pouvois soupîrer.
 Sans souhaiter jamais qu'on m'en délivre ,
 J'y veux mourir , pourvû qu'on puisse y vi-
 vre :

Car , ô beaux yeux ! soyez cruels ou doux ,
 Je ne vois rien de si charmant que vous.
 De mille maux persecutez mon ame ,
 Elle ne peut brûler d'une autre flâme ;
 Et j'aime mieux m'en laisser consumer
 Que d'essayer de ne vous plus aimer.
 Contre mon gré , contre le vôtre même ,
 Il faut , beaux yeux , il faut que je vous aime ;
 Assez souvent je veux m'en repentir ,
 Mais plus souvent il y faut consentir :
 C'est mon destin , & quoiqu'il en arrive ,
 Triste ou content , il faut que je le suive.

+++++

L I S D A M A N T

A M E N I S E,

*En lui envoyant des fruits de la
Campagne.*

AU lieu de mille fleurettes que l'on vous donne tous les jours, je vous envoie des fruits de la saison, des plus doux & des plus savoureux de cette Contrée, pour vous témoigner que loin de vous je pense à vous, comme si j'étois présent à vos yeux.

Amour de bon matin
Les a cueillis dans le jardin,
Il vous devoit bien cet office,
Pour mille cœurs que vos yeux ont gagnez,
Et sur qui vous regnez
Avec tant de justice.

Il les a mis lui-même fort proprement dans un panier, & les a couverts de feuilles pour en conserver la fraîcheur & la beauté; & lorsqu'il les a voulu envoyer, je n'ai pû empêcher de donner cours à mes pensées, & de leur dire:

Beaux

Beaux fruits, vous allez voir Menise,
 Que je chéris & que je prise;
 O que je vous estime heureux!
 Portez-lui du moins tous mes vœux:
 Soyez doux à sa belle bouche,
 Et que votre beauté la touche.
 Gardez pour elle votre odeur,
 Flatez-lui le goût & le cœur;
 Inspirez-lui de la tendresse,
 Bannissez toute sa tristesse.
 Quand elle vous caressera;
 Et lors qu'elle vous baisera,
 Rafraîchissez un peu la belle
 Par votre eau charmante & nouvelle:
 Enfin contentez ses desirs,
 Et donnez-lui mille plaisirs.
 Pour elle l'on vous a fait naître,
 C'est pour elle que votre maître
 Vous cultive soir & matin.
 Dans un agreable jardin:
 Ne pensez pas me satisfaire,
 Que dans le dessein de lui plaire:
 Si de ses dents elle vous mord:
 Que j'estime heureux votre sort!
 Et si cette belle vous mange,
 Vous ferez manger par un Ange,
 Par un Ange de chair & d'os,
 Qui trouble souvent le repos
 De plus d'un cœur, de plus d'une ame,
 Qu'elle surprend & qu'elle enflâme.

Beaux fruits , que votre sort est doux !
 Il fait mille & mille jaloux ,
 Qui voudroient borner leur envie ,
 A terminer ainsi leur vie ,
 Et les plus heureux des humains ,
 Mourir en de si belles mains.

Vous voyez bien que ce sont les presens innocens de la Campagne , & vous ne ferez peut-être pas fâchée d'en recevoir de cette sorte. Nous avons ici cinq ou six Nymphes bocageres , qui ont eu quelque dépit de voir cette lettre , je ne sçai si c'est parce qu'on leur enleve des fruits qu'elles aiment , ou si c'est un esprit de jalousie qui les anime ,

Mais si c'est jalousie ,
 Dont leur ame est saisie
 Contre vos doux appas ,

Vous , ne vous en tourmentez pas.

Dans un si beau séjour , je ne trouve rien à dire que vous , & à tous momens je m'écrie , ô que ces fruits sont bons ! & pourquoi Menise n'est-elle pas ici ? Je suis fécondé dans ces souhaits par le Maître du logis ,

Qui vous a vûë
 Dans une rencontre imprévue :

Mais

Mais soit deſſein , ou ſoit hazard,
A tout ce qui vous touche, il prend beaucoup
de part.

Au reſte , ne vous excuſez pas de répon-
dre ſur une bienſeance ſcrupuleuſe , dont
on ſe moque à preſent , & je voudrois
bien ſçavoir par vous-même , ſi vous avez
gouté nos fruits , & ſi vous les trouvez
agreables.

+++++

M E N I S E

A LISDAMANT.

EN verité il n'appartient qu'à vous de
faire des préſens, vous m'avez reveil-
lée ce matin le plus agreablement du mon-
de , & quand vos fruits ne ſeroient pas
aſſi bons qu'ils ſont beaux , vous les ac-
compagnez de tant de douceurs , qu'il eſt
impoſſible qu'on ne les trouve excel-
lens. Je vous ai tant d'obligation de vous
ſouvenir de moi dans un lieu ſi charmant,
que je ne puis trouver d'aſſez beaux ter-
mes pour vous en remercier ; & quoique
jaye bien prévu que je ne m'en acquitte-
rois qu'avec confuſion , j'ai mieux aimé
paroître avec moins d'eſprit , que de man-

B. vj. quer

quer de reconnoissance. Ce n'est pas que je n'aye quelque sujet de me plaindre des railleries que vous me faites : mais il est si doux d'être flattée d'une personne comme vous , qui le faites si galamment & de si bonne grace , qu'on ne pourroit pas s'en fâcher , quand on en auroit envie ; & tout ce que vous dites , est si bien pensé & si juste , que je me trouve bien empêchée pour y répondre. Je voudrois bien dire quelque chose à cet Amant qui a cueilli ces fruits ; mais comme je ne le connois pas , je vous prie , vous qui connoissez si bien le divin & le profane , de sçavoir lequel des deux a pris cette peine , & de lui faire un compliment de ma part. Je voudrois bien encore vous parler de vos Nymphes ; mais on me presse si fort de finir , que tout ce que je puis faire , c'est de vous baiser les mains.

+++++

LISDAMANT

A LINISE,

*En lui envoyant des fruits de la
Campagne.*

Vous pensez peut-être qu'en vous envoyant des fruits, je commencerai par un compliment, & que je vous ferai d'abord des excuses, sur ce qu'ils ne sont pas assez beaux pour vous être offerts.

Mais les Bergers qui comme nous,
Défendent leurs troupeaux de la rage des
loux,
Qui dans les champs & le bocage,
Font incessamment leur séjour,
Ignorent ce langage,
Et ne connoissent pas les termes de la Cour.

Je vous parlerois bien mieux des arbres qui nous donnent le frais & l'ombre, du chant des oiseaux, du serpolet & de la fougere, comme les Bergers ont accoutumé d'en parler sans fard & sans étude, que je ne vous parlerois de la Cour avec la délicatesse

licatesse de ces esprits , qui sont les esclaves de l'art , au lieu que nous sommes les enfans innocens de la nature.

Ici regne cet âge heureux ,
 Cette liberté d'innocence :
 Ici le monde est en enfance ,
 Et se divertit à des jeux
 Qui plaisent bien plus qu'on ne pense.

De sorte que vous ne devez attendre que des naïvetez & des paroles toutes simples d'un Berger qui aime la vie champêtre , plus que la pompe de Paris ; & il faut que familièrement je vous raconte ici une aventure qui m'est arrivée ce matin. J'étois couché à l'ombre de quelques arbres , & par la douceur de mon chalumeau , j'entretenois mes pensées dans un jardin fort agreable : un jeune garçon est venu assez près de moi , & par le bruit qu'il a fait , il a interrompu ma rêverie. D'abord j'ai détourné la tête pour le regarder : il étoit vêtu de verdure , tenant un panier en ses mains , son visage étoit riant , & sa façon d'un enfant de village.

Je l'ai pris d'abord pour l'Amour ,
 Et j'ai crû que c'étoit un tour
 Que cet enfant me vouloit faire :
 Car ce Dieu je ne sçai comment ,

N'ayant

N'ayant pas de meilleure affaire,
 Ou pour surprendre quelque Amant,
 Se déguise assez finement.

Je l'ai abordé pourtant, sans lui découvrir ma pensée, & lui ai demandé ce qu'il venoit faire dans le jardin. Il m'a répondu qu'il étoit le Dieu des fruits, & qu'il en venoit cueillir pour les Bergeres du voisinage. Mais vous ne sçavez pas, lui ai-je dit, que la Bergere Linise merite bien que vous preniez cette peine pour elle: je veux vous aider moi-même, cueillons-en des meilleurs, & de ceux qu'elle aime le mieux.

Je connois, m'a-t'il dit, la Begere Linise,
 Et tous les échos d'alentour
 Disent son beau nom tour à tour.
 Elle aime la cerise,
 Les pêches & les arbricots:
 Et je vous rencontre à propos:
 Vous m'aidez à reconnoître
 L'amitié qu'elle fait paroître
 Pour les fruits que soir & matin
 Je cultive dans ce jardin.

Aussi-tôt nous sommes allez vers de
 grands espaliers qui étoient chargez de
 pêches, & nous en avons rempli un pa-
 nier pour vous envoyer. Ensuite ce Dieu
 m'a

m'a juré (car les Dieux jurent aussi-bien que les autres) qu'il feroit graver votre nom sur l'écorce de tous les arbres fruitiers, esperant que les arbres en devien- droient plus doux & plus beaux : mais sans attendre ce qu'il vouloit faire, j'ai pris moi-même un poinçon, j'ai gravé votre nom sur le pied de l'arbre, & j'ai mis tout autour ces deux Vers.

Ce nom va défendre sa tête
De l'orage & de la tempête.

Que si vous ne trouvez pas ces fruits assez doux, c'est que votre nom n'a pû encore leur communiquer cette douceur qu'il tire de vous, & qu'il répand dans le cœur de ceux qui ont l'honneur de vous approcher.

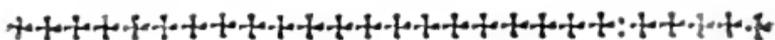
+++++

L I N I S E,

A L I S D A M A N T.

Puisque vous êtes en possession de recevoir des Lettres de toutes les Dames à qui vous écrivez, je ne dois pas être plus scrupuleuse, n'étant pas moins reconnoissante qu'elles, de la part que vous m'avez

m'avez faite de vos beaux fruits. Vous êtes bien obligé de vous être souvenu de moi dans un si agréable lieu, & d'avoir engagé votre joli petit Jardinier à s'en souvenir. Je croyois qu'il m'eût oubliée depuis le tems que je n'habite plus les lieux champêtres, & que l'occupation que lui donne son beau jardin, & les aimables Bergeres d'alentour, lui eussent fait oublier mon nom, qu'il peut avoir appris de quelqu'un des Dieux de nos bocages : car je crois que les Dieux ont communication les uns avec les autres. Dans leur nombre, je vous assure que je n'en ai point vu de plus agréable que le vôtre, ni qui sçût plus joliment encenser une Bergere. Il me paroît avec une naïveté si spirituelle, un habit si charmant, & ce panier si proprement ajusté, que je lui sçai tout-à fait bon gré de la peine qu'il a prise. Je me souviens de lui avec plaisir, & peu s'en faut que cette pensée ne me fasse prendre la résolution d'aller dans nos hameaux, où j'ai passé le premier âge de ma vie, revoir les Bergeres mes compagnes. Je leur donnerai de l'envie quand je leur apprendrai que mon nom a été couronné par le petit Dieu des fruits, & par le Berger des fleurettes, à qui je souhaite mille jours heureux, & son troupeau exempt à jamais de la cruauté des loups,



VI. ELEGIE.

A UNE DAME
 QUI DEMANDOIT
 des Vers pour une autre
 qu'elle Galantisoit comme
 sa Maîtresse.

P Ar quelle autorité faudra-t'il que sans cesse
 Je vante dans mes Vers votre belle Du-
 chesse,
 Dont le merite heureux vous trouve sans ri-
 gueur ?
 Parce que votre cœur depuis trois jours sou-
 pire,
 Croyez-vous que le mien n'ait plus rien à vous
 dire ?
 Suis-je libre depuis qu'elle a sçû vous char-
 mer ?
 Parce que vous aimez, ai-je cessé d'aimer ?
 Et guéri de vos traits, insensible à tous au-
 tres,
 N'ai-je plus d'autres maux à plaindre que les
 vôtres ?

Ah!

Ah ! ne souffre-je point encore assez de mal,
 Sans que je me tourmente à me faire un Rival ?
 Si c'est pour m'éprouver, l'épreuve en est bi-
 zarre ;

Si c'est par fantaisie, au moins est-elle rare,
 De vouloir me contraindre à flater le vain-
 queur,

Qui peut-être à mes vœux dérobe votre cœur.
 Mon ame toutefois, soit coûtume ou caprice,
 Aime mieux obéir & se faire injustice :

Votre cœur le souhaite, & le mien plein d'en-
 nui,

A beau dire qu'il est aussi pressé que lui :

Pour obliger vos vœux, vos soins & vos ser-
 vices,

Je veux qu'il fasse trêve à ses propres suppli-
 ces,

Et par quelle raison en seroit-il jaloux ?

Toujours ce ne sera que soupirer pour vous :

Sans ce terme trompeur, il n'est rien qu'il ne
 fasse,

Mais las ! si son travail vous obtient quelque
 grace,

Pour prix de tant de zèle & de tant de ferveur
 Que vous disposez-vous de faire en sa faveur ?

Ce qu'il faut que pour vous je fasse auprès
 d'une autre,

Vous pouvez pour mon cœur le faire auprès
 du vôtre :

Pour lui, dites un mot, & soudain vous verrez
 Que

Que j'en dirai pour vous plus que vous ne
voudrez.

Mais sans confiderer ce que je me propose,
Ma passion me fait promettre toute chose,
Mon amour tout gagné consent à se trahir :
Mais hélas ! en ce point comment vous obéir ?
Pour vanter la beauté qui captive votre ame,
Je dirai que ses yeux sont tous remplis de flâ-
me,

Qu'Amour y prend les traits, dont il sçait tout
charmer,

Et qu'un glaçon près d'eux se verroit enflâ-
mer.

De son divin esprit je louerai la justesse,
L'agrément, la presence & la délicatesse;
Son courage obligeant, son naturel heureux,
Son jugement solide, & son cœur genereux,
Sa conversation douce, honnête & galante,
Son humeur agreable, égale & complaisante,
Son procedé civil, & sa noble fierté,
Sa candeur, son adresse, & sa grande bonté :
Puis je louerai encore une bouche adorable,
Et d'un corps si parfait la grace incomparable,
Tant de charmes vainqueurs, & tant d'attraits
si doux :

Mais où les trouve-t'on, si ce n'étoit en vous ?
Et qui ne verroit bien que dans cette avan-
ture,

J'aurois sans y penser tiré votre peinture ?
Et s'il me faut ensuite exprimer le tourment

Que

Que cause en votre esprit un objet si charmant :
 Si je lui veux parler d'un amour véritable,
 Qu'ait fait naître un sujet infiniment aimable,
 D'un desir allumé par des appas puissans,
 Nourri par la raison, augmenté par les sens ;
 D'une soumission & d'un respect extrême
 Pour la personne aimée, & pour tout ce qu'elle
 aime,
 D'un abandonnement de son propre intérêt,
 Pour se sacrifier à tout ce qu'il lui plaît :
 Et si je veux enfin exprimer un martyr,
 Qui n'eût jamais d'exemple en l'amoureux
 Empire,
 Une constance rare, une éternelle foi :
 Qui ne connoitra bien que je parle pour moi ?
 Mon cœur accoutumé de languir dans vos
 chaînes,
 Au lieu de votre mal soupireroit ses peines,
 Et se plaignant alors dessus un ton trop haut,
 Feroit voir de l'amour plus qu'il ne vous en
 faut.
 En vain donc mon amour vous promet toute
 chose,
 Je ne puis vous servir, mais vous en êtes cause :
 Dans l'état où m'ont mis vos injustes rigueurs,
 Je ne puis soupirer de legeres langueurs.
 Afin que vos amours s'accomodent aux nô-
 tres,
 Diminuez mes maux, ou redoublez les vô-
 tres :

Ainsi

Ainsi par un commerce agreable entre nous ,
Ce que je vous dirai pourra servir pour vous.

+++++

LE VOYAGE

D E

L'ISLE D'AMOUR.

A L I C I D A S.

IL est bien juste , cher Lcidas , que je vous fasse sçavoir de mes nouvelles ; & qu'après un an d'absence , je vous délivre enfin de l'inquietude où vous met assurément l'incertitude de ma destinée. J'ai bien vû du país depuis que je vous ai quitté ; mais dans l'état où je suis , je ne sçai si j'aurai assez de force pour vous faire une relation de mon voyage : c'est augmenter mes maux presens , que de me souvenir de ceux qui sont passez , & c'est accroître ma douleur que de représenter à ma memoire, des plaisirs dont il ne me reste que le cruel souvenir : je crois pourtant que ce ne me fera pas une petite consolation , que celle de faire part à un de mes amis , de mes malheurs & de mes plaisirs ; la plainte soulage un miserable , j'oublierai ma
douleur

douleur en vous contant mon histoire , & je ferai pour un moment trêve avec mes fôûpirs.

Mon ame , pour un tems cache moi ma douleur ,

Vous , mes yeux , arrêtez vos larmes ,

Cesse , ma voix , de plaindre mon malheur ,

Toi , mon cœur , suspens tes alarmes :

Vous n'êtes plus heureux , c'est par la cruauté

D'un fort & barbare & funeste :

Mais jouïſſez au moins du plaisir qui vous reste ,

Souvenez-vous que vous l'avez été.

Il y a un an , comme vous ſçavez , que je m'embarquai ſur la mer Oceane , avec pluſieurs perſonnes de tous âges & de toutes conditions , la plûpart fort étourdis , pour aller en un païs qu'on nomme le Plaiſir ; nous voguâmes paiſiblement pendant quelques jours : aſſez près d'une Ile où nous voulions nous rafraîchir , il s'éleva un orage furieux , & un vent ſi fort , qu'il nous pouſſa avec violence à un côté oppoſé à celui où nous devions aller. Nous fûmes fort tourmentez pendant quatre ou cinq heures , après quoi le tems ſ'éclaircit , le Soleil parut ſur l'horifon plus beau que jamais , & nous nous trouvâmes près d'une Ile bordée de jardins fort agreables. La curioſité nous prit auſſi-tôt
d'en

d'en sçavoir le nom , & par bonheur il se trouva un homme dans le vaisseau , qui avoit fait un voyage dans cette isle , lequel nous dit :

Nous sommes assez près de la côte d'Afrique
Vers ces lieux fortunez de la Mer Atlantique ,
Et cette Isle agreable est l'Isle de l'Amour ,
A qui chaque mortel rend hommage à son
tour :

Les jeunes & les vieux , les sujets & les Prin-
ces

Pour voir ce lieu charmant ont quitté leurs
Provinces.

Ici bas tôt ou tard , tout ce qui fut jamais
A borné dans ce lieu ses plus ardents souhaits.
Par cent chemins divers on aborde en cette
Isle ,

Et de tous les côtez l'accès en est facile :

Les graces , l'agrément , les attraits , la beauté ,
Ont tous les ports commis à leur fidelité ,
Et lançant à propos les traits qu'Amour leur
donne ,

De leurs aimables bords il n'échape personne.

Pendant que cet homme nous instrui-
soit ainsi , nous approchions toujourns de
l'isle , & quand il eût fini , nous en étions si
près que nous distinguions les objets.

En ce lieu la mer est paisible ,

Comme

Comme le plus petit ruisseau :
 Un doux Zéphir presque insensible
 Effleurant le dessus de l'eau ,
 Fait entendre un si doux murmure
 En sejoüant avec les flots ,
 Que l'on diroit que la Nature

S'y repose elle même en donnant du repos.
 De mille belles fleurs tous les bords sont remplis ,
 Le jasmin , les œillets , les roses & les lys
 Etallent à l'envi leurs beautez non-pareilles,
 Et ne sont de ce lieu que les moindres merveilles.

En effet , le long de ces bords l'on voit une infinité de belles choses , les beautez & les attraits , les agrémens & les graces s'y promencent ; mais ce qui me surprit , fut de voir des vieilles & des laides qui accompagnoient les agrémens. Le même homme qui nous avoit instruit du nom de l'Isle , voyant mon étonnement , me dit :

Amour avec ses traits veut blesser tout le monde ,

Et comme il est le plus puissant des Rois ,
 Reconnu dans les Cieux , sur la terre & sur l'onde ,

Sous differens objets il donne mêmes loix ;
 Et pour se venger quelquefois

D'un trop longue indifférence ,
 Il faut remarquer sa puissance ,
 En attachant nos cœurs par un indigne choix.

Durant qu'il me parloit ainsi , je m'arrêtai à considérer avec une attention qui ne m'étoit pas ordinaire , une fille qui se promenoit sur le rivage de cette Isle : elle étoit au milieu des beautés & des grâces, & ternissoit leur lustre par l'éclat de son beau visage ; je vous avoue qu'elle me surprit d'abord :

Car tout ce qu'a d'appas la brillante jeunesse ,
 Tout ce qui peut d'un cœur attirer la tendresse ,
 La fraîcheur , l'embonpoint , la douce majesté ,
 De la bouche & du teint la charmante beauté ,
 Des roses & des lys le mélange agréable
 Rendoient de ses beaux yeux le charme inévitable.

Cependant dix ou douze petits bateaux se détachèrent du rivage : ils étoient tous parez de belles fleurs : les cordages étoient de soye de mille couleurs différentes , plusieurs petits Amours étoient les rameurs , les Zéphirs voloient autour , & de leur douce haleine mêlée avec celle des fleurs qu'ils baisoient incessamment , remplissoient

soient l'air d'une odeur agreable, & faisoient voguer paisiblement cette petite flote.

Quand elle fut auprès de notre vaisseau, nous entendîmes un concert admirable, où de fort belles voix chantoient ces paroles :

Vous qui cherchez d'un amoureux desir
A goûter ici-bas les plaisirs de la vie,
Abordez en ce lieu pour passer votre envie,
Sans amour il n'est point de solide plaisir.

En même-tems les Zéphirs volant autour de nous, tendoient leurs mains, & par un doux souïs sembloient nous inviter à les suivre. Toutes ces surprenantes merveilles m'avoient enchanté de telle sorte, que je n'étois plus maître de moi-même. Cette adorable beauté que j'avois vûë, & que je brûlois de réjoindre, & je ne sçai quoi qui me faisoit le cœur au même instant, me firent résoudre à passer dans cette Isle. Je donnai les mains; les Zéphirs m'enleverent, & me mirent dans un bateau, où les Amours me reçurent avec mille amitez.

Il y en eut plusieurs dans notre vaisseau qui me suivirent, mais il y en eut aussi qui demeurèrent & se mocquerent de nous : j'admirois leur dureté, quand ils nous crièrent en riant : C ij Allez

Allez , Aventuriers , chercher le vrai plaisir
 Que l'amour vous inspire ,
 Et vous sçavez un jour que nous en dire ,
 Si vous pouvez en revenir.

Nous voguions cependant accompa-
 gnez de concerts & couverts de fleurs , &
 en peu de tems nous abordâmes.

En abordant à terre , une belle Déesse ,
 Et des esprits sensez la prudente maîtresse ,
 La Raison dont les yeux sont si vifs & per-
 çans ,
 D'une puissante voix arrête les passans ,
 Elle occupe l'entrée & deffend le passage ,
 Mais les sens ébloüis nous cachent son visage ,
 Et seule dans ce lieu contre tant d'ennemis
 Aux ordres de sa voix personne n'est soumis.

Aussi je passai sans écouter ses discours ,
 & courus avec grande impatience vers le
 lieu où étoit la charmante personne qui
 m'avoit engagé d'aller en Amour : mais en
 m'approchant, un homme que je vis auprès
 d'elle , me glaça de crainte par un de ses
 regards. Il étoit grand & de bonne mine ,
 mais fort serieux & fort grave ; ses yeux
 étoient modestes , & son regard étoit fort
 soumis , & il tenoit en me regardant un
 doigt sur sa bouche. Une fille l'accom-
 pagnoit qui marchoit dessus ses mêmes
 pas ,

pas , elle faisoit les mêmes gestes & les mêmes démarches que lui , regardant toujours autour d'elle. Un petit amour , qui se donna dès ce tems-là à moi , pour m'accompagner dans mon voyage , & pour m'instruire , me dit :

Celui que tu vois si severe ,
Est le respect fils de l'Amour ,

Il a l'estime pour sa mere ,

Il a beaucoup d'amis dans cette auguste Cour,
Ceux qui ne veulent pas s'attacher à lui plaire,
Ne plaisent pas souvent aux beautez de ces
lieux.

Pour lui faire ta Cour il ne faut que te taire ,
Et même retréncher le langage des yeux.

Cette autre que tu vois sa compagne fidèle ,
Est la sage Précaution ,
Elle est d'un sage Amant la compagne éternelle :

Un Amant dans sa passion

Ne peut avoir trop de precaution.

Instruit par un si bon maître , je fis grande civilité au Respect & à la Precaution , & demandai leur amitié , que l'un & l'autre m'accorda de fort bonne grace : je m'avançai ensuite en tremblant vers cette belle qui m'avoit charmé , je la priaï de souffrir que je l'aidasse à marcher , ce

qu'elle accepta assez fièrement ; & après avoir quelque-tems parlé de choses indifferentes , elle me quitta.

Comme la nuit approchoit , Amour me conduisit à un village fort proche , où nous fûmes mal couchez : ce village se nomme Inquietude , du nom de la Maîtresse du lieu que nous allâmes voir ; mais il est assez mal-aisé de vous dire comme elle est faite , car elle ne sçauroit se tenir en une même place ; elle est un moment debout , puis elle se recouche ; elle va tantôt lentement , tantôt si vite qu'on ne la sçauroit suivre : elle ne dort jamais ; ce qui la rend fort maigre : elle est fort negligée , les cheveux épars , & sur tout mal rangez sur le front , à cause qu'elle se le frotte souvent. Après l'avoir saluée , à quoi elle ne prit pas garde , j'allai me coucher dans un lit où je ne pus dormir ; & cette belle personne étant toujours présente à ma pensée , me fit faire cette réflexion.

Je dis tout fort mal à propos ,

Des soupirs tranchent tous mes mots :

Je sens ma liberté perduë ,

N'auriez-vous point surpris mon cœur ?

Amynte , avant vous avoir vûë ,

Je n'avois pas cette langueur.

Le lendemain je me levai de grand matin ,

tin, & Amour me fit aller à un autre Village, qu'on nomme Petits-Soins, qui est bien différent d'Inquietude; c'est, à mon avis, un des plus agréables lieux de tout le pays;

L'on y voit venir tous les jours
 Les Amans de cette contrée
 Pour voir l'objet de leurs amours.

Ils ne manquent jamais d'y passer la journée,
 Là, toutes les Maisons sont couvertes de fleurs,
 Tout y rit, tout y plaît, tout paroît magnifique,

Les danses, les festins, le bal & la musique
 Eloignent de ce lieu la plainte & les douleurs;
 Les vices sont bannis de ce lieu delectable,

Le plus fâcheux y devient agreable,
 Et l'avare y répand ses tresors amassez,
 Le sot a de l'esprit, le rêveur parle assez,
 Et les Muses y font leur séjour ordinaire,
 Enfin, chacun y fait tout ce qu'il faut pour
 plaire.

En effet, l'on n'y voit que parties de galanterie; la propreté, la magnificence, la complaisance, les petits jeux & la gaieté, ne bougent de ce lieu, & tout s'y fait enfin de la meilleure grace du monde.

En arrivant je me sentis l'humeur complaisante & ingenieuse à trouver des di-

vertissemens pour plaire à Amynte. Dans ce dessein , après m'être ajusté proprement , Amour me mena chez elle plus satisfait que je n'avois encore été de ma vie ; mais il fallut revenir coucher à Inquietude , parce qu'on ne loge point à Petits-soins : si bien que je passai encore fort mal la nuit dans l'impatience que j'avois de revoir Amynte , & n'eus de bon qu'une heure de sommeil , où j'eus un songe tout-à-fait agreable.

Je vis entre mes bras
 Cette charmante blonde ;
 Mais ce fut d'un si doux trépas ,
 Qu'elle en revint plus belle au monde.

Je vis pour un tems la clarté
 de ses beaux yeux mourante ,
 Et tomber toute sa beauté
 Dans mes bras languissante.

Mais je connus à mon réveil
 Que c'étoit une fable ,
 Et me vis après mon sommeil
 Encor plus miserable.

Je retournai le lendemain dès le matin à Petits-soins , & j'y fus de mieux en mieux reçû d'Amynte : il n'y avoit que les nuits que je passois à Inquietude qui me
 don-

donnoient du tourment ; mais au bout de quelque tems , après avoir fait tout ce que j'avois pû pour plaire à Amynte , un jour elle alla à un autre village qu'on nomme Bon-accuëit , c'est le nom du Seigneur , qui est un homme obligéant & civil au dernier point ; il a l'abord fort agreable , & reçoit bien tout le monde ; les habitans de ce lieu sont aussi fort civils , & Amynte s'y conforma : à l'exemple des autres , elle me reçût fort obligéamment , & me laissa croire par sa maniere d'agir , qu'elle n'étoit pas fâchée de me voir.

Cela fit qu'Amour me mena coucher à Esperance , qui est une belle & grande Ville fort peuplée , pour l'abord de mille gens qui y viennent de tous côtez. La plus grande partie de cette Ville est bâtie sur du sable sans fondemens , ce qui la fait souvent tomber en ruine ; l'autre partie est assez bien fondée , & est presque toujours demeurée en son entier. Toute cette Ville est sur la riviere de Pretention , qui prend sa source à une montagne de ce nom voisine d'Esperance. Cette riviere est tout-à-fait belle , mais il est dangereux de s'y embarquer ; c'est pourquoi même les maisons bâties sur son rivage sont d'ordinaire renversées : mais durant qu'elles subsistent , les plus beaux Palais ne les égalent pas pour la beauté de la vûë. C v. Ce

Ce beau fleuve est fameux par le naufrage de plusieurs personnes illustres : je fus tenté de m'y baigner , & Amour m'y laissoit aller assez étourdiment , quand je rencontraï le Respect suivi de la Précaution , qui m'arrêta par le bras , & me dit, que c'étoit le vrai moyen de me perdre , & que je devois me contenter d'être en Espérance , sans aller m'exposer dans la Prérention.

Je le remerciai de son bon avis , & m'acheminai du côté de la Ville , qui est le plus éloigné du fleuve ; c'est là qu'est le Palais de la Princesse Espérance , qui passe pour l'oracle du Pais d'Amour , quoi qu'il ne soit pas sûr de se fier à ce qu'elle dit : car ,

Elle promet toujours & souvent ne tient pas ,

A poursuivre d'aimer toujours elle convie ,
Et bien souvent elle promet la vie
A quibien-tôt après rencontre le trépas :

En entrant dans son Palais , on rencontre les Pensées qui volent toujours , tantôt haut , tantôt bas , & au milieu de l'air , selon qu'il leur prend fantaisie ; je les rencontraï assez sages , car elles avoient un vol égal. Je fus ensuite voir la Princesse Espérance , qui est une aimable personne :

ne : elle a le visage riant , la physionomie douce & engageante , & l'on ne s'ennuye jamais en sa compagnie : elle console les plus affligés , enlève le courage des superbes , & flatte agréablement ceux qui sont raisonnables dans leurs souhaits. Quand j'allai la voir , deux hommes entrèrent avec moi , dont l'un aimoit en un lieu si haut , qu'il n'osoit en rien attendre de bon , & l'autre avec même dessein es-
peroit tout de sa bonne fortune , j'admira l'adresse de cette Princesse , qui consolait l'un & animoit l'autre : elle disoit au premier :

Le respect & le tems forcent tous les obstacles,
Et l'Amour obstiné peut faire des miracles.

Et se tournant vers l'autre ,

Il est beau d'avoir l'avantage
D'abaïsser la fierté d'un genereux courage ,
Et quand on l'entreprend en vain ,
Il est beau de mourir dans un si beau dessein.

Pour moi , quand je lui eus conté mon histoire , comme elle me vit assez raisonnable , elle me dit :

Tu peux tout esperer de ta sage tendresse ,
Et tu seras un jour aimé de ta Maîtresse.

Quoique je' connusse bien qu'elle flattoit tout le monde , ses paroles ne laisserent pas de me donner un peu de repos cette nuit-là.

Et le lendemain Amour voulut me mener à Declaration ; mais comme nous étions en chemin , nous rencontrâmes encore le Respect tout chagrin , qui me dit qu'il ne falloit pas aller si vîte , & fit même une rude remontrance à l'Amour , qui ne la pouvant souffrir ,

Quoi soupirer , dit-il , d'un éternel martyr ,
Toûjours aimer , toûjours souffrir ,

Et peut-être à la fin mourir ,
Sans en rien dire ,

Et sans sçavoir si lorsque l'on expire ,
Celle pour qui l'on meurt y prendra quelque part !

Faut-il pour être heureux attendre le hazard ,
Qu'enfin prêt de mourir une belle inhumaine,
S'avise de connoître & finir notre peine ,
Sans songer qu'elle peut s'en aviser trop tard ?

Le Respect lui dit qu'il n'en seroit pas ainsi , & que si je le suivois , ma passion seroit bien-tôt connue , sans aller à Declaration ; qu'au reste je trouverois toûjours Amynte au lieu où il me vouloit mener ; & qu'elle ne demeureroit peut-être qu'un jour à Declaration , après quoi je
ne

ne la reverrois plus. Je me laissai emporter à ses raisons malgré tout ce que me pût dire l'Amour , & j'allai avec lui à une forte Place dont il est Gouverneur : c'est une citadelle bien fortifiée de plusieurs bastions imprenables , les murailles en sont si hautes , que l'on les perd de vûë , & si épaisës & si fortes qu'on ne peut les ébranler. La Modestie , le Silence & le Secret gardent la porte , qui n'est qu'un fort petit guichet ; la Modestie est une femme fort sérieuse , sans affecter pourtant de l'être , ses regards ont le regard arrêté , & l'on y remarque une grande retenüe ; elle est vétuë fort simplement , ayant les bras & la gorge fort cachez. Le Silence est comme vous l'avez vû peint , faisant une grimace des yeux & de tout le corps , & tenant un doigt sur sa bouche. Pour le Secret , on ne le voit point , il est caché là dans un lieu obscur , d'où il ne sort que bien à propos : s'il parle quelquefois , c'est tout bas , il a l'ouïe fort subtile , & sçait entendre le moindre signe. Nous entrâmes dans cette citadelle à la suite du Respect , sans rien dire & presque en cachette , & nous vîmes que

Les maisons sont fort retirées ,
 Et tout s'y fait à petit bruit ,
 Jamais on n'y voit d'assemblées ,
 L'on n'y marche que dans la nuit ,

Tout

Tout le monde y fait ses affaires,
 Sans Confidens ni Secretaires :
 L'on se rencontre rarement,
 Il faut sans cesse se contraindre,
 Toujours souffrir , jamais se plaindre,
 Dans le plus sensible tourment.

C'est là que l'on met en usage
 Ce muet & sçavant langage,
 Qui fait si bien lire dedans le cœur,
 Qui sans parler fait si bien dire,
 Et qui selon qu'on le desire,
 Persuade aisément la joye ou la douleur.

Cette Place s'appelle Discretion, du nom de la Fille du Respect, qui est sa Lieutenance en ce Château : c'est une fort belle personne , mais elle ne plaît pas d'abord ; ceux qui la pratiquent aiment fort sa conversation ; elle a les yeux perçans & animez ; qui lorsqu'il leur plaît se font entendre à tout le monde : elle a la phisionomie d'une personne fort sage & fort retenüe , où il paroît néanmoins un fonds d'adresse & de finesse , dont elle se sert quand elle veut.

Après que je l'eus saluée , je m'enquis adroitement où étoit Amynte ; quand je le sçûs je m'allai loger en une maison fort éloignée de la sienne, & quand je la voyois, je lui parlois de toute autre chose que
 de

de mon amour : je demeurai assez long-tems dans cette Citadelle , traînant une misérable vie , & n'ayant commerce avec personne.

Je ne faisois que répandre des pleurs :
 J'allois mourir, sans que jamais Amynte.
 Eût entendu la moindre plainte ,
 Dans mes plus cruelles douleurs ,
 Et j'attendois avec respect & crainte
 D'Amynte, ou de la mort la fin de mes ma-
 heurs.

Seulement en tous lieux, je suivis ma maîtresse,
 Et mes yeux lui disoient ce que souffroit mon
 cœur :
 Mes soupirs enflâmez , ma profonde tristesse
 Lui faisoient assez voir qu'elle étoit mon vain-
 queur.

Amour prenoit souvent pitié de moi ,
 & me vouloit quitter ; mais je lui faisois
 tant d'amitié qu'il ne pouvoit s'y resou-
 dre.

Au bout de quelque tems je fus encore
 plus misérable : car Amynte s'étant apper-
 çûë de mon amour par mes actions, s'alla
 retirer dans l'ancre de la Cruauté : cet
 ancre est un rocher si escarpé, qu'il est très-
 difficile d'y monter, l'entrée en est défen-
 duë à tous les Amans , & est gardée par
 des

des Tigres ; je voulus arrêter Amynte sur le point qu'elle y voulut entrer ; mais j'en fus empêché par une grande femme fort laide & d'un regard farouche ; les yeux lui sortent de la tête , elle a de grands bras secs , & des ongles prodigieux ; elle traite tout le monde de haut en bas , & se plaît à tourmenter : un seul de ses regards jette le desespoir dans le cœur.

Elle se nomme Cruauté ,
C'est une fort laide Princesse ,
Et qui pourtant accompagne sans cesse
Et la Jeunesse & la Beauté.

J'eus une si grande frayeur en la voyant que je me retirai , & m'en allai sur le bord d'un grand torrent qui descend du haut du rocher.

Ce torrent n'a point d'autre source
Que les yeux de tous les Amans ,
Qui par leurs pleurs mêlez à leurs gemissemens ,
Au travers du rocher précipite sa course ;
Son onde en s'écoulant amolit le rocher ,
Son murmure plaintif se fait par tout entendre ,
Les arbres & les fleurs s'y sont laissez toucher ,
La seule Cruauté sçait toujours s'en défendre.

Ce

Ce torrent est entouré d'un bois fort épais & fort sombre : toutes les écorces des arbres sont gravées, & l'on y voit les pitoyables histoires de plusieurs Amans : tout ce bois retentit & de cris & de reproches, l'écho ni repete que des choses tristes & lamentables, & tout enfin ne parle que de mort dans ce triste lieu. Ce fut-là que desespérant de pouvoir tirer Amynte d'entre les bras de la Cruauté, je m'écriois souvent :

Helas cruelle Amynte !

Ne pourrai-je à ma mort du moins vous attendre ?

Ce bois & ces rochers sont touchez de ma plainte,

Ils voudroient bien pouvoir me secourir ;

Et vous cruelle Amynte,

Qui causez tous mes maux, vous me laissez mourir.

Je faisois ainsi retentir de mes plaintes tous les échos voisins. Je n'avois point de repos, & ne cessois de répandre des larmes : j'étois le plus souvent autour du rocher, où je rencontrois quelquefois Amynte ; mais toujours accompagnée de la Cruauté, que je tâchois en vain de fléchir par toutes sortes de soumissions.

Un

Un jour que j'étois plus desespéré que de coûtume , Amour me conduisit sur le bord d'un Lac.

Le Lac du Desespoir , où les Amans trahis
Cessent d'être à la fin malheureux & haïs,
Desesperant touûjours d'être aimez de leurs
belles,

Et ne pouvant aussi vivre ici-bas sans elles :

Après avoir en vain passé de tristes jours,

Ils y viennent finir leur vie & leurs amours.

Là , sont tous les oiseaux de malheureux pré-
sages,

Là , nagent lentement mille Cignes sauvages,

Dont les tristes accords & les mourantes voix

Semblent plaindre un Amant quand il est aux
abois,

Le long de sesbords se promenant plu-
sieurs tristes Amans , & j'en vis peu qui se
précipitassent ; je fus tenté de mourir ; mais
je resolu encore une fois auparavant , de
râcher d'attendrir Amynte & la Cruauté.
Dans ce dessein je m'allai coucher à l'en-
trée du Rocher , resolu de n'en point par-
tir , que lorsqu' Amynte en sortiroit ; ce
fut-là que par un ruisseau de pleurs , je
fis entendre mes plaintes , & que je fus
souvent maltraité par la Cruauté. Enfin,
je crois que mes douleurs m'eussent acca-
blé , si Amour ne m'eût donné un fidèle
conseil

conseil qui me sauva la vie. Un jour je vis passer auprès de moi une Fille bien faite, qui versoit des larmes en me regardant, & il sembloit à sa posture qu'elle donnât ces larmes à mes malheurs.

Elle sembloit dire en soi-même,

Helas ! que je plains cet Amant :

Sa tendre ardeur & son amour extrême

Meritoient bien , hélas ! un plus doux traitement.

Je me sentis si obligé à cette Fille , que je demandai son nom ; & Amour me dit que c'étoit la Pitié qui venoit ainsi souvent pour tâcher d'obliger quelque Amant malheureux ; & que si elle se mettoit de mon parti , elle feroit sortir Amynte du Rocher de la Cruauté. Pour suivre son conseil , je tâchai d'émouvoir la Pitié , en lui faisant voir le déplorable état où j'étois , & elle en fut si touchée qu'elle me promit son assistance : elle ne tarda pas long-tems à me faire voir l'effet de ses promesses : car tournant autour du Rocher , à la fin elle apperçût Amynte , & les larmes aux yeux lui conta ma triste aventure, & d'une manière si touchante, qu'elle tira des pleurs des beaux yeux de l'inhumaine : la Pitié la voyant attendrie à son recit , l'amena où j'étois , & lui fit voir
l'état

l'état où elle m'avoit réduit. Amynte ne put se deffendre d'être sensible à ce spectacle : elle commença à écouter mes amoureux reproches , elle en approuva le triste murmure , & enfin se resolut de l'appaiser. La Cruauté qui en fut avertie, voulut l'arrêter ; mais la Pitié la repoussa rudement & me rendit Amynte , qui en me relevant me dit :

Trop fidèle Tirsis , j'approuve enfin ta flâme,
Rends grace à la Pitié que tu vois avec moi ,
Par ses pressans discours elle a mis dans mon
ame

De tendres sentimens pour toi.
Vois Tirsis , j'y consens , prends la douce Es-
perance ,
qu'Amynte quelque jour
D'une éternelle amour
Payera ta constance.

Je ne scaurois vous dire la joye que j'eus en entendant ces paroles , je me vis en un moment du plus malheureux de tous les hommes , devenu le plus heureux ; dans mon transport je m'écriai :

Réjoüis toi, mon cœur, Amynte est adoucie,
Bannis de tous tes maux le fâcheux entretien ,
Et commence à cherir ta vie ,
Puis qu'Amynte en est le soutien.

Sur le bord de la tombe où tu voulois descendre ,

Sa belle main t'a donné du secours :

Ce qu'elle a conservé , mon cœur , il faut lui rendre ,

Et passer à ses pieds le reste de tes jours.

Me voilà donc plus heureux que je ne croyois jamais être ; je benis mille fois toutes les peines que j'avois souffertes , & j'en perdis la memoire en un moment.

Mais la Pitiéne se contentant pas de faire sortir Amynte de ce déplaisant séjour , elle la mena encore jusqu'à Confiance , & puis nous abandonna pour aller assister quelqu'autre misérable. Je la priai en partant de se souvenir qu'elle m'étoit toujours nécessaire , & elle me promit son assistance dans le besoin ; & de plus nous remit entre les mains de la Confiance , à qui appartient le Village où elle nous quitta. Ce Village n'est proprement qu'une Maison de plaifance , mais la plus agreable à mon avis de tout le País. La Confiance est une fille qui a la mine ouverte & franche ; on lit jusques dans le fonds de son ame , & l'on connoît tous ses sentimens : elle est toujours d'égale humeur , & il y a pleine liberté dans son Château. C'est-là que sont les rendez-vous , qui sont des petits boccages détournez , dont les avenues

nuës sont secretes , & où l'on n'est point interrompu ; c'est-là qu'on a le plaisir de se parler tout un jour sans se lasser ; c'est-là qu'on se voit à toute heure , & qu'il semble qu'on ne se voit pas assez. L'on y jouït des secrets entretiens : l'on a le plaisir de chercher à la dérobee mille moyens differens de se voir & de se parler , les billets doux y sont aussi fort frequens. Enfin , j'y passai de fort heureux jours & les plus beaux de ma vie : car j'étois sans celle avec Amynte ; elle me faisoit part de toutes ses pensées , & je lui disois aussi les miennes.

Que je goûtois de doux plaisirs !

Ah ! que mon ame étoit ravie !

Avec quelle douceur j'eusse passé ma vie,
Si j'avois dans ce lieu scû borner mes desirs !

Je voyois Aminte en tous lieux ,

Je lui parlois sans me contraindre :

J'étois assez aimé pour ne pouvoir me plaindre ,

A quoi pensois-je , hélas ! de vouloir être mieux ?

Tout ce qu'on peut souhaiter de marques d'amitié , & même d'un peu de tendresse , je l'obtenois après quelque foible priere. Je menois enfin la plus agreable vie du monde , si j'eusse pû m'en contenter ;
mais

mais Amour me pressoit toujours de la mener à son Temple, & j'étois toujours mal avec elle, quand je lui proposois d'y aller.

Mais enfin après plusieurs poursuites, nous sortîmes ensemble de Confiance, & nous en étions à peinedehors, qu'un homme, qui sembloit homme d'autorité, se presenta à nous; & d'un bras puissant, arracha Amynte avec violence de ma main: malgré son incivilité, je ne pûs m'empêcher de le respecter, & comme je voulois l'adoucir, lui, sans me regarder, emmena Amynte d'un autre côté, & tout ce qu'elle pût faire fut de me dire:

Je ne puis m'empêcher de suivre,
Et le devoir m'emmene malgré moi;
Ne laisses pas toujours de vivre,
Et de me conserver ta foi.

Je demeurai immobile à ce spectacle, & la regardai s'éloigner de moi sans rien dire; à la fin mon premier mouvement fut de courir après elle, & de l'arracher par force d'entre les bras du Devoir; mais le Respect & la Precaution qui survinrent à propos m'en empêcherent. Cette rencontre inopinée me fâcha d'abord; mais je m'étois toujours si bien trouvé de leurs conseils, que je voulus encore les suiye. De

De sorte que je m'allai confiner dans un desert, qui me sembla conforme à mon humeur : c'est un lieu entouré de plusieurs montagnes & fort éloigné de tout commerce ; il y a un Château situé au milieu d'un grand bois, & là demeure toujours une triste personne, qu'on nomme l'Absence. On ne la voit guère, elle a toujours les yeux couverts de larmes, & est par conséquent fort abatuë & fort défigurée ; elle est toujours en deuil, & est sans cesse accompagnée de la Rêverie, qui est aussi fort maigre ; ses yeux ne s'arrêtent jamais sur aucun objet, & regardent tout sans rien voir, elle ne prend garde & n'est attentive à rien, elle ne parle jamais que mal à propos, & ne répond presque point à ce qu'on lui demande, elle semble recueillie en elle-même, & n'aime que sa compagnie ; la chute des eaux, leur doux murmure, & le chant des oiseaux sont son entretien ordinaire ; je fis grande amitié avec elle, & me conformai fort à sa façon d'agir ; je promenois ma douleur dans les plus vastes solitudes, & m'entretenois seul de même qu'elle avec les bois & les ruisseaux, les échos & les fontaines. Je souffrois cependant mille rudes peines ; je sentoiss toujours l'envie de voir Amynte, & je ne la pouvois rencontrer ; & ce que je trouvois de fâcheux, c'est que
le

le tems dure en ce lieu-là plus qu'en aucun endroit du monde, les momens y sont des heures, & les heures des jours; l'on rencontre par tout des ennuis, qui sont de grands hommes fort dégoutans, qu'on ne peut néanmoins s'empêcher de voir: car ils y sont en si grand nombre qu'on ne peut les éviter. Enfin, las de vivre en un si cruel tourment, prêt de mourir, je composai ces Vers:

Enfin il faut mourir, mes maux sont sans remede,

Les vouloir appaiser ne fait que les aigrir,

Et dans l'ennui qui me possède,

Ne pouvant vivre il faut mourir.

Tous tes plaisirs sont morts, mon cœur; la belle Aminte

A pour jamais quitté ces lieux:

Cessons de murmurer, abandonnons la plainte,

Et renouons à tout en perdant ses beaux yeux.

Loin de ce bel objet qui fait toute ma joye,

Eloigné de ses yeux qui font tous mes plaisirs,

Mon ame demeure la proye

De cent inutiles desirs:

Il ne me reste rien d'une flâme si belle,

Que des regrets & des ennuis,

Et de mes tristes jours la langueur trop mortelle

Me plonge sans ressource en d'éternelles nuits.

Une trop longue absence efface enfin d'une
ame

Le cruel souvenir de ses tendres amours ,
Mais las ! pour éteindre ma flâme ,
En vain je cherche son secours.

Elle m'ôte l'Amour & l'entretien d'Aminte ;
Elle m'en ôte les douceurs :

Mais ses divins attraits dont je ressens l'at-
teinte ,

Me sont toujours presens pour croître mes
malheurs.

J'éprouvois ainsi les cruels maux que
fait souffrir l'absence, & ne recevois d'au-
tre consolation que quelques lettres qu'A-
mour trouvoit invention de me faire ren-
dre.

Mais je n'eusse pas long-tems vécu , si
enfin Aminte s'étant débarrassée du De-
voir, ne m'eût rappelé de mon exil. J'ou-
bliai en un moment toutes mes peines pas-
sées , & courus la revoir avec toute l'im-
patience d'un Amant, mais je n'en fus pas
plus heureux : car je la trouvai dans un lieu
où jamais l'on a eu du repos.

Là chacun se rompt en visiere ,
L'on n'y parle que de combats ,

Sans

Sans respecter ami, Prince ni frere,

Chacun s'y donne le trépas.

La rage, le soupçon, la colere & l'envie
 Etalent dans ce lieu leur dangereux poison;
 Chacun veut se détruire ou bien perdre la vie,
 Et l'on n'y voit enfin qu'horreur & trahison.

Il se nomme les Rivaux. Je n'y fus pas
 plutôt que voyant autour d'Aminte plu-
 sieurs personnes qui rougissoient de colere
 à mon abord, & m'empêchoient de lui
 parler, je me sentis une haine secrette
 pour tous ces gens-là, & peu après croyant
 qu'Aminte leur faisoit trop bon visage,
 je me laissai conduire par l'Amour dans le
 Palais de la Jalousie, qui est voisin des
 Rivaux.

Ce Palais est un lieu bien plus déplai-
 sant encore que les autres: car l'Absence
 & la Cruauté ne font pas souffrir la moi-
 tié des maux que l'on souffre dans la Ja-
 lousie. La tempête, la pluye & les vents
 en rendent le séjour fort desagréable; la
 foudre y gronde toujours, l'air y est fort
 obscur & fait multiplier les objets, les
 moindres ombres y font peur, & tout est
 plein de précipices, où l'obscurité est sou-
 vent cause que l'on se perd. A l'entrée de
 ce Palais l'on trouve l'Emportement, les
 Visions & les Troubles qui enchantent les
 yeux d'une maniere que l'on voit tout de

travers : l'Emportement est toujours en agitation , sans sçavoir pourquoi , parle fort vite , & dit toutes choses mal à propos & sans ordre : les Troubles s'effrayent pour la moindre chose & s'étonnent de rien , & les Visions font toujours leur malheur elles-mêmes , parce qu'elles se forment des phantômes vains pour se tourmenter : tous ces personnages-là , en entrant , me firent prendre un breuvage , qui me rendit tout autre que je n'étois.

Je devins emporté , méfiant , soupçonneux ,
 Et mon emportement me parut raisonnable ,
 Je me fis des tourmens pour être misérable ,
 Enfin tous les objets me devinrent fâcheux.

Dans ce malheureux état je fus voir la Jalousie , qui est fort laide & fort décharnée , & couverte de serpens qui lui rongent sans cesse le cœur ; son regard est funeste , & elle ne voit rien à quoi elle ne porte envie : elle me jetta un de ses serpens , qui dans la fureur où j'étois , m'enflamma encore davantage. Je m'en allai ensuite courant par tout sans sçavoir où ; quand je voyois Aminte en compagnie , je n'osois l'aborder & tremblois dans l'ame , je tâchois à écouter ce qu'on lui disoit & ses réponses , je tournois toutes ses paroles du sens qui pouvoit me tourmenter :

ter : quand on lui parloit à l'oreille, je pâlissois tout d'un coup , comme si j'eusse été prêt de mourir , j'expliquois le moindre geste , le moindre signe en faveur des autres ; & quand je ne la voyois point , je me l'imaginois entre les bras d'un Rival : si elle étoit seule , je croyois qu'elle attendoit quelqu'un : enfin dans mon emportement j'étois jaloux de tout ce que je voyois , & même des choses inanimées.

Arbres & fleurs , disois-je en mon transport jaloux ,

Que ne me parle-t'elle aussi souvent qu'à vous ?

Vous êtes confidens de son inquietude ,

Elle passe le jour dans votre solitude ;

Si cette ingrâte hélas ! n'a pas manqué de foi ,

Pourquoi se plaire plus avec vous qu'avec moi ?

Aminte cependant qui voyoit bien ma foiblesse , au commencement en sourioit , après elle se mit en colere , & ce fut alors que je fis connoissance avec un homme qui voulut me guérir de mon amour & de ma jalousie en même-tems , c'étoit le Dépit.

L'ennemi mortel du tourment ,

Et qui lors qu'on le maltraite ,

Aidé de son ressentiment ,
 Fait au plus vîte la retraite ,
 Et quelquefois sauve un Amant ,
 D'une entiere & triste défaite.

L'infidelité de ma belle

Me fit faire le vœu de ne la plus aimer ,
 Et le dépit me scût charmer
 Jusqu'à passer trois jours sans retourner vers
 elle :

La tristesse & l'ennui ne me quitterent pas ,
 Et de tant de douleurs mon ame fut atteinte ,
 Que j'aimai mieux mourir en adorant Aminte ,
 Que de cesser d'aimer tant de charmans ap-
 pas.

Je me replongeai donc encore plus
 qu'auparavant dans mes soupçons jaloux ;
 mais Aminte se lassa après beaucoup de
 tems . de me voir en un état si déplorable ;
 la Pitié qui m'avoit promis son secours au
 besoin , n'y manqua pas : elle éloigna
 d'Aminte tous les objets qui pouvoient me
 fâcher , & me retira avec grande peine
 d'un lieu si desagreable . Aminte m'ouvrit
 les yeux en sortant , & après m'avoir de-
 sabusé , me fit voir toutes mes fautes . Alors
 je me jettai à ses pieds , & lui demandai
 mille fois pardon , en lui disant ,

Armez-vous de rigueur ,

Soyez

Soyez cruelle & fiere ,

Si j'ai de la colere ,

Je la garderai dans le cœur ;

Non, non, quelques maux que j'endure ,

La douleur en fera peinte dedans mes yeux ,

Mais vous ne verrez pas mon cœur audacieux

Jusqu'à vous accabler d'un insolent murmure.

Vous me verrez plein de langueur

Vous prier tendrement de n'être plus severe ;

Mais s'il me vient de la colere ,

Je la garderai dans mon cœur.

Aminte néanmoins ne me pardonna pas d'abord; elle avoit peine même à souffrir ma presence , puisque j'étois capable de tant de foiblesse, je tâchois de la fléchir, en lui disant :

Songez que la peine est mortelle ,

Lorsque l'on aime tendrement ,

De rencontrer une cruelle ,

Qui se rit de notre tourment ;

Qu'on ne peut vivre amant sans voir ce que

l'on aime :

Redonnez moi l'espoir d'attendrir votre cœur,

Si je vous ai déplû par quelque offense extrême,

me,

J'en ai souffert assez par ma propre douleur.

Mes larmes & mes prieres jointes à

D iij

l'incli-

l'inclination naturelle qu'elle avoit pour moi , & qu'elle m'avoit témoigné à Con-
fiance , me firent redonner ses bonnes
graces.

Et enfin après plusieurs travaux , nous
arrivâmes à la Capitale du Pais d'Amour :
elle porte le nom de l'Isle , & c'est où se
tient la Cour , qui est tout-à-fait belle : car
elle est composée de toutes sortes de Na-
tions , de Rois , de Princes & de Sujets , &
les uns neanmoins n'y sont pas plus grands
Scigneurs que les autres. La Ville est fort
grande & tout y est pêle-mêle ; les gens
de mérite y sont quelquefois avec ceux
qui n'en ont point ; les personnes bien fai-
tes souvent y quittent tout pour de laides ,
ce qui a fait assez voir que le Dieu qui y
préside , est aveugle. Au milieu de cette
Ville il y a un Temple fameux plus ancien
que le monde : car Amour y étoit quand
il débrouïlla le cahos. Ce Temple est fort
spacieux , & à peine est-il assez grand pour
recevoir tous les Sacrifices qui s'y font à
chaque heure du jour. Nous y allâmes
pour faire un Sacrifice. En entrant il fallut
donner les victimes , qui sont les cœurs.
Amynte avoit encore de la peine à donner
le sien ; mais les Desirs l'emporterent à la
fin avec un peu de violence. Nos cœurs
furent donc offerts en sacrifice à l'Amour,
& la flâme qui les brûloit, ne les consuma
pas ,

pas ; après le Sacrifice nous les trouvâmes encore tous entiers ; mais brûlans,

Et par un fort heureux échange,
 Au lieu de reprendre le sien,
 Amynte en cet heureux mélange,
 Se saisit aussi-tôt du mien ;
 Ainsi sans force & sans contrainte,
 Je me vis possesseur du cœur de mon Amynte.

Me voilà au comblé de tous mes vœux,
 ne croyant plus avoir à souffrir. Je demeurai quelque tems dans cette Ville-là, jouissant de tous les plaisirs qu'on peut avoir, étant aimé tendrement, c'est-à-dire,

Je faisois toute sa tendresse,
 Elle vouloit toujours me voir,
 Mon chagrin faisoit sa tristesse,
 Mes moindres maux son desespoir.

Mais ce n'étoit pas assez pour moi : car je la voulois mener au Palais du vrai Plaisir, qui est la Maison de Campagne où Amour va voir Psiché, & dans ce dessein je la menois de ce côté-là, quand nous rencontrâmes le plus fâcheux de tous les hommes.

Le grand ennemi des plaisirs ,
 Qui tourmente toujours les plus fortes tendresses ,
 Tyran des passions, ennemi des caresses ,
 Et qui ne peut souffrir l'amour ni ses desirs ;
 Il a grand monde à ses côtes ,
 Charmé de ses sottises maximes ,
 Qui de tous les plaisirs nous font autant de crimes ,
 Et condamnent en nous les moindres libertez.

Cette grande troupe qui le suit, est assez mal en ordre ; ce sont toutes femmes malades , qui ont grande peine à le suivre : l'Amour qui les possède, répand une langueur sur toutes leurs personnes qui les rend maigres : elles ont le regard mourant, & l'on voit bien que la flâme les dévore. Cet homme en un mot étoit l'Honneur ; la Pudeur l'accompagnoit ; je ne sçaurois vous dire comme elle est faite : car elle a toujours un voile sur le visage, & ne se montre à personne. Tous deux ayant arrêté Amynte , ils lui dirent mille belles raisons qui me semblerent fort ridicules ; mais qui ne semblerent pas telles à Amynte : car les ayant entendûes , elle voulut suivre leur conseil. Je fus fort étonné de ce nouveau procédé , & je m'écriai aussitôt :

Pleurez

Pleurez, mes yeux, votre malheur,
Et votre disgrâce imprévûë :

Amynte ne veut plus supporter votre vûë,
Et vient de reprendre son cœur ;

Si vous fûtes heureux en la voyant sans cesse,
Si vous prîtes plaisir à vous voir dans ses
yeux ;

Pleurez mes yeux, pleurez, couvrez-vous de
tristesse,

Vous ne reverrez plus un tems si précieux.

Je conjurai ensuite Amour de la retenir, & il y prit tant de peine qu'il y réussit, & nous poursuivîmes notre chemin au Palais du vrai Plaisir. Nous n'en étions pas fort éloignez, quand nous rencontrâmes le Respect & la Précaution. Le Respect n'avoit plus la mine si serieuse, il avoit l'air galant, enjoué, & le visage riant ; la Précaution ne faisoit aussi plus tant de façons, & en souriant le Respect nous dit :

Allez, parfaits Amans, contenter vos desis,
Et recevoir d'Amour la belle recompense,
Vous n'avez plus ici besoin de ma presence,
Le Respect n'a que faire à vos secrets plaisirs.

Et après m'avoir embrassé, il me quitta. Il fut à peine parti, que je vis venir une
D vj femme

femme toute nuë fort belle , les cheveux pendans par devant , & chauve par derriere , qui couroit fort vîte ; plusieurs gens étoient-là , les uns qui la negligeoient , les autres qui couroient mollement après elle , & tous néanmoins sembloient fort fâchez de l'avoir laissé passer. Amour me dit en la voyant que c'étoit l'Occasion , qu'elle seule avoit le credit de faire entrer au Palais du vrai Plaisir , & qu'il ne falloit pas la laisser échapper , parce qu'elle ne revenoit pas toujours : pour suivre son conseil je courus au devant de l'Occasion & l'arrêtai , & elle acheva de resoudre Amynte à entrer dans le Palais du vrai Plaisir , & nous y arrivâmes enfin avec le plus grand contentement du monde. Car en verité c'est un bel endroit.

Un éternel Printems y conserve un air pur ,
 Le Ciel découvre-là son plus brillant azur.
 L'on y voit en tout tems éclater mille roses ,
 Chaque instant en fait voir de nouvelles écloses ,
 Les arbres sont toujours couverts de fruits
 meuris ,
 Les rameaux toujours verts , les prez toujours
 fleuris ,
 Mille endroits écartez font mille autres sa-
 vages ,

Où

Où regnent les plaisirs, les ris, les badinages,
 Les rameaux enlâchez en bannissent le jour,
 Ces antres de tout tems sont sacrez à l'Amour,
 La nature elle-même a tissé les feüillages,
 Tous les petits oiseaux avec leurs doux rama-
 ges,
 N'y parlent que d'amour dans leurs belles
 chansons,
 Et même aux yeux de tous en montrent les
 leçons;
 Mille petits ruisseaux dans des lits de verdure
 Font oüir de leurs eaux l'agréable murmure,
 Et la nuit, le silence & tous les élemens,
 Concourent en ces lieux au plaisir des amans.
 L'on n'entend point parler de la rigueur des
 belles,
 Ni du destin fâcheux qui les rend si cruelles,
 C'est-là que les amans après plusieurs sou-
 pirs
 Goûtent mille douceurs qui passent leurs de-
 sirs.
 Là tout ce que jamais le Ciel, la Terre &
 l'Onde
 Formerent à l'envi de plus beau dans le mon-
 de,
 A senti des desirs & de l'empressement,
 Et poussé des soupirs dans les bras d'un amant.

Je vous avoïe qu'on est heureux en ce Pais-là. Pour moi quand je songeois que j'étois au comble de mes vœux, je ne pouvois assez me louer de la fortune; mais mon bonheur étoit trop grand pour durer, aussi j'en vis bien-tôt la fin, comme vous allez entendre. Mais quelques jours auparavant en me promenant, je rencontrai une fille assez laide; mais qui fait la précieuse & ne se contente de rien; elle n'a point de demeure assurée, parce qu'elle néglige d'en avoir, les plus belles choses l'importunent, elle se nomme Tiédeur, elle a un grand pouvoir dans l'Isle: car ceux qui la veulent suivre, sortent sans peine & sans regret de l'Isle d'Amour, elle les mene au Lac du Dégout, où l'on ne trouve que trop de batteaux pour sortir. Je vis quelques gens qui la suivirent, mais je la trouvai si laide & si déraisonnable, que je ne m'arrêtai pas un moment avec elle; je retournai au Palais du vrai Plaisir, où quelques jours après il m'arriva un malheur qui m'accable encore, & dont je ne crois jamais voir la fin.

Au milieu de mes délices, un matin je vis un homme qui effrontément vint troubler mes plaisirs. Il avoit l'air majestueux & indépendant, la phisionomie haute, & les yeux & le front d'un homme absolu, qui ne sçait ce que c'est que d'obéir. En

un mot, c'étoit le Destin, dont les Arrêts font irrévocables, qui enleva Amynte d'entre mes bras : tous mes efforts ne purent l'empêcher, & il l'emmena je ne sçai où : car je n'en ai pu avoir de nouvelles depuis ce tems-là. Je quittai aussi-tôt le Palais du vrai Plaisir, qui me sembloit désagréable, puisqu' Amynte n'y étoit plus, & je me vins retirer en ce lieu, où je croyois passer le reste des jours que m'accordera ma douleur. Je suis ici sur le haut d'une montagne, qu'on nomme le Desert du Souvenir ; la solitude y est fort belle, mais ce qui s'y trouve de fâcheux, c'est que le lieu est si éminent, qu'on découvre de-là toute l'Isle d'Amour, si bien qu'on a toujours son malheur devant les yeux, l'on ne peut s'empêcher de voir sans cesse les endroits par où l'on a passé, & c'est ce qui me rend misérable ; car de quelque côté que je me tourne, je trouve des objets qui me représentent toujours mon bonheur passé.

C'est le souvenir de ma gloire
 Qui me tourmente dans ces lieux,
 Si je n'avois pas de memoire,
 Hélas ! j'en serois beaucoup mieux.

Dans l'infortune qui m'accable,
 Je crois que le sort obstiné

Ne m'a rendu si fortuné,
 Que pour me voir plus misérable :
 Mon sort seroit moins rigoureux,
 Si j'avois été moins heureux.

C'est mon bonheur passé qui fait tout mon
 martyre :

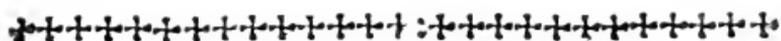
O triste & dure extrémité !

D'être enfin réduit à dire,

Que je me plains d'un bien que j'ai tant sou-
 haité.

Il y a quelque tems que je languis ici,
 & j'ai songé enfin, cher Licidas, que vo-
 tre amitié auroit sujet de se plaindre de
 la mienne, si je ne vous faisois sçavoir de
 mes nouvelles avant ma mort. Il y a la
 Confiance en ce País-ci, qui a soin de
 faire tenir les Lettres aux País étrangers,
 je lui donnerai la mienne, j'espere qu'elle
 vous sera renduë fidèlement & secrette-
 ment : car c'est ce que je lui recommande-
 rai. Adieu, plaignez un peu ma disgrâce,
 peut-être qu'un jour vous aurez besoin
 de la même consolation que je vous de-
 mande.

Fin du premier Voyage.



A PHILIS,

SUR LE VOYAGE

DE

L'ISLE D'AMOUR.

Lisez, belle Philis, à loisir cet Ouvrage,
Il parle d'un País charmant, aimable &
doux,

Il n'est pas mal-aisé d'en faire le voyage,
Vous le pouvez sans partir de chez vous.

Ce fut pour augmenter ma joye & mes plaisirs.

Je ne m'en repens point, j'en chéris la mémoire,

Je vois avec plaisir le débris de mes feux,
Mais c'est seulement à la Gloire

Que je veux désormais adresser tous mes vœux.

Vous vous étonnez peut-être, cher Lycidas, de m'entendre parler ainsi; mais apprenez-en la cause en apprenant mes dernières aventures, qui vous divertiront assurément plus que les premières. Quoique je ne songe plus à l'amour, je vous avoie que je suis bien-aise de vous faire l'histoire de mes feux passés, j'en aime le souvenir, & mon cœur qui s'applaudit en secret de mes conquêtes, trouve un commencement de gloire à avoir triomphé de trois cœurs.

Trois illustres beautés ont brûlé de mes feux,
Tant que je fus amant, je fus toujours heureux,

Sur des cœurs indomptés, j'ai gagné la victoire;

Je n'ai point fait de vœux que l'on n'ait exaucés;

Toi mon cœur qui n'es plus sensible qu'à la gloire,

Triomphe

Triomphe au souvenir de tes Amours passéz.

Il y avoit déjà long-tems que je languissois dans le Desert du Souvenir, & je commençois à croire par une tristesse extraordinaire qui m'étoit survenuë depuis quelques jours, que le terme de mes maux approchoit, & que la mort m'en delivreroit bien-tôt, quand un jour étant couché sous un arbre rêvant à mes malheurs, & tout noyé dans mes larmes, je vis une femme qui voloit d'une grande vitesse, elle parloit en allant, & faisoit un grand bruit; je sentis à sa vûe un tremblement qui me saisit le cœur, sans que j'en connusse la raison. Je vis bien d'abord que cette femme étoit assurément la Renommée: mais je ne sçavois pas d'où venoit mon inquietude, quand ces paroles ne m'en firent que trop connoître le funeste sujet: elle cria en passant auprès de moi:

Amynte est en confidence
Avec un nouvel Amant,
Tirsis avec sa constance
Est la Dupe assurément.

Je crus deux ou trois fois avoir mal entendu, mais elle le repeta si souvent, que je ne doutai plus de mon malheur.

Je vous laisse à penser combien je fis de
plaintes

plaintes sur cette infidélité, il me vint mille différentes pensées de vengeance contre l'ingrate & son amant ; mais la violence de ma colere étant passée , j'en vins aux regrets.

Pour avoir plus d'amour que l'on n'en eut jamais ,

Que ne me laissez-vous du moins mourir en paix ?

Ingrate , vous pouviez sans être criminelle ,
Attendre encor deux jours à paroître infidelle ,

Et ne m'exposer pas à cette cruauté
De voir avant ma mort votre infidélité ,
Quand accablé d'ennuis & prêt à rendre l'ame ,

Vous deviez retenir votre nouvelle flâme ;
Et je meritois bien par mon sort malheureux
Que votre amour durât encore un jour ou deux.

Je passai ainsi plusieurs jours à me plaindre , & je ne voulois pas m'éclaircir entièrement de mon malheur , de crainte de trouver de trop grands sujets d'affliction. Il y avoit même quelques momens où je m'imaginois que peut-être la Renommée avoit selon sa coûtume, accusé faussement Amynte de perfidie , & je ne pouvois croire qu'après tous les sermens qu'elle

qu'elle m'avoit faits si legerement , elle eût trahi sa parole , & qu'elle pût oublier en peu de jours mes services , & recevoir ceux d'un autre. Quelquefois aussi j'excusois en moi-même son ingratitude par mille raisons , qui , ce me sembloit , l'y pouvoient avoir contrainte : mais enfin je ne fus que trop assuré de toute ma disgrâce. Je vous ai dit dans ma premiere lettre , que le desert du Souvenir est placé si haut , qu'on découvre de là toute l'Isle d'Amour. Un jour je vis Aminte dans le Palais du vrai Plaisir , avec un homme que je connus pour un de ceux que j'avois rencontrez dans les Rivaux.

Là cet Amant qui sçût lui plaire,
Rendant de son bonheur le Ciel même jaloux,
D'un transport amoureux embrassoit ses genoux :

Et l'ingrate le laissoit faire.

L'ardeur de son brûlant desir
D'un incarnat brillant allumoit son visage,
Ses baisers redoublez étoient son seul langage,
Et l'ingrate y prenoit plaisir.

Enfin j'en crus perdre le jour ,
Je vis à cet Amant mille beautez en proye ,
Et l'ingrate à ses yeux montrait la même joye ,

Qu'elle

Qu'elle m'avoit fait voir du tems de notre amour.

Quand je songe à la douleur que j'eus d'abord en voyant cette lâche trahison, je m'étonne comment je n'en fus pas accablé ; ma rage me fit dire des choses qu'elle seule est capable d'inspirer, & soutenu par mon amour, qui me faisoit voir avec une douleur inconcevable, qu'un autre eût triomphé en un moment de ce qui m'avoit coûté tant de peine, je fus long-tems sans pouvoir être maître de mon desespoir, mais à peine eus-je fait un peu de reflexion sur cette aventure, que je me trouvai en état de me servir de ma raison, & un homme qui parut à mes yeux au même instant, m'inspira une froideur qui me rendit insensible à cette infidélité ; cet homme avoit le regard fier, & faisant un souris dédaigneux, en me regardant de côté, & par dessus l'épaule, me dit :

Quoi l'infidélité d'Amynte,
Lâche, te donne au cœur de mortels dé-
plaisirs ?

Tu t'abandonnes à la plainte ?
L'infidèle qu'elle est, te coûte des soupirs ?

Après sa noire perfidie,
L'ingrate ne vaut pas qu'on regrette son cœur.

Et

Et l'on doit oublier des momens de sa vie
Tous ceux qu'on a passez dans cette indigne
ardeur.

Je connus à ces paroles que c'étoit le
Mépris , & courus l'embrasser ; mais lui
voyant que je balançois , & que l'Amour
étoit encore avec moi , il tourna ses pas
ailleurs sans me regarder. Moi qui ne
voulois plus le perdre , aidé de ses conseils,
je donnai congé à ce petit Amour qui m'a-
voit toujours accompagné dans mon voya-
ge. Cet adieu ne se fit pas sans bien des
larmes ; & comme il avoit été le témoin
de toutes mes aventures , j'avois bien de
la peine à le quitter , & je m'amusai si
long-tems avec lui , que j'en pensai ou-
blier le Mépris : enfin en l'embrassant :

Adieu , lui dis-je , Amour , mes plus cheres
delices ,
Toi qui fus autrefois mon espoir le plus doux ,
Toi que j'aimai toujours malgré tous mes
supplices ,
Amynte ne veut plus de commerce entre nous.

Après sa trahison & si lâche & si noire
Je veux que de mon cœur ses traits soient
effacez :
Mais je ne veux jamais bannir de ma memoire
Tous ces heureux momens qu'avec toi j'ai
passez. En

En quittant l'Amour, je fus long-tems à chercher le Mépris, mais enfin je le rattrapai, & il me dit d'aller à une Ville qu'il me montra; j'y adressai d'abord mes pas, & je commençai alors à sentir une joye que je n'avois point eüe depuis que j'étois dans l'Isle, & le Repos me sembla plus doux, à cause qu'il m'étoit nouveau d'en avoir. Quand j'arrivai à cette Ville, je vis que tout le monde y étoit oisif: la Ville est deserte, & presque tous les habitans demeurent en leur particulier: il y a un Port par où l'on sort de l'Isle d'Amour; car pour y entrer par là, c'est ce qui n'est jamais arrivé. Cette Ville se nomme Indifference, & donne le nom à une Princesse qui est belle à la verité, & qui sur tout a beaucoup d'embonpoint, mais elle a la mine si peu spirituelle, & paroît si inutile & si niaise, qu'elle en est ridicule.

D'abord que je fus dans cette Ville, le souvenir de l'affront que m'avoit fait Amynte, me la rendit assez agreable, & je ne pouvois m'empêcher de crier mille fois le jour:

L'on n'est jamais content alors qu'une beauté
Dessous ses dures loix tient notre ame asservie;

Pour être heureux toute sa vie

Il faut garder sa liberté.

Je me trouvois fort heureux d'être débarrassé de mon Amour , & je m'étonnois souvent de toutes les folies que ce Dieu m'avoit fait faire : quoique je songeasse quelquefois à Amynte , il me sembloit qu'elle étoit enlaidie depuis son infidélité : l'humeur où j'étois ne me la représentoit que comme une personne qui ne méritoit plus une forte passion , comme celle que j'avois eüe pour elle , & qui avoit perdu toutes les graces qui l'avoient fait aimer. Enfin , j'étois dans un si grand repos , que je commençai à m'en ennuyer , & ce changement extrême d'une violente amour à une froideur extraordinaire , me devint si insupportable , qu'une langueur me faisoit , qui me donnoit un chagrin que je n'avois jamais senti. Mon cœur qui étoit accoutumé à l'amour ne sçavoit où placer ce fonds de tendresse qui lui étoit resté en quittant Amynte , & trouvoit bien rude une vie aussi paresseuse que celle que je menois dans l'indifférence. Je chantois tous les jours en moi même ;

Sans amour & sans tendresse

Il n'est point de doux momens :

Il faut soupirer sans cesse ,

L'on n'est heureux qu'en aimant.

A quoi passer tout le jour ,

Si l'on ne songe point à plaire ,

Et

Et si l'on n'a point d'amour,
Que peut-on faire ?

Que la vie est ennuyeuse
Quand on n'a point de desirs :
Qui n'a pas l'ame amoureuse,
La voit couler sans plaisirs.

A quoi passer tout le jour,
Si l'on ne songe point à plaire
Et si l'on n'a point d'amour,
Que peut-on faire ?

Je ne voulois pourtant pas m'y rengager tout-à-fait, & je me trouvois trop mal de l'Amour, pour me rembarquer encore dans une autre passion ; mais je cherchois à m'occuper du moins agreablement.

C'est ce qui faisoit que je sortois de la Ville tous les jours, pour voir si je n'aurois point quelque aventure, quand un jour je rencontraï une femme dont l'abord étoit tout-à-fait agreable ; elle avoit un air libre enjoué, & quelque chose qui plaisoit d'abord en la voyant : Elle ne m'eut pas plûtôt apperçû qu'elle vint à moi, & me pria de venir chez elle, que j'y trouverois de quoi me satisfaire, & me montra un papier où ceci étoit écrit :

Voir toutes les beautez sans amour, sans desirs,
E ij Et

Et faire chaque jour nouvelle connoissance,
 Avoir pour tous objets la même complai-
 sance,
 Et chercher en tous lieux sa joye & ses plai-
 sirs,
 C'est l'agreable & douce vie
 Que l'on mene en Galanterie.

Je trouvai si bien mon compte à cette façon de vivre, que j'acceptai d'abord le parti, & suivis la Galanterie à la Ville qui porte son nom.

C'est une Ville fort magnifique & fort superbement bâtie : l'on trouve à la porte la Liberalité, l'Esprit doux, la belle Conversation, & la Complaisance, qui donnent des passe-ports pour avoir les entrées libres par toutes les Compagnies ; & sans quoi l'on passe fort mal son tems : il n'est pas tout-à-fait nécessaire d'avoir quatre passe-ports, c'est assez d'en avoir deux, & quelquefois un ; mais plus on en a & mieux on se divertit. Les plus nécessaires pour en être estimez, sont l'Esprit doux & la belle Conversation, & ceux qu'on estime le moins, & qui font duper les gens d'ordinaire, c'est la Complaisance & la Liberalité. De plus, c'est un lieu de grand divertissement, les agreables parties y sont frequentes ; on invente tous les jours mille plaisirs nouveaux ; la Musique, le
 Festin

Festins , le Bal , la Serenade & la Comedie y ont de l'emploi chaque jour.

Comme j'étois avec la Galanterie , j'eus quatre passé-ports ; & je commençai dès-lors à m'introduire par tout , & je fis tant de parties , que je me fis connoître dans routes les compagnies de la Ville : je passois le jour en festins , la nuit à donner des serenades , & je ne me donnois pas ainsi le tems de m'ennuyer ; mais à la fin cette sorte de vie me fatigua.

Alors qu'on a goûté le plaisir d'être aimé ,
 Tout ce qui vient après ne fait que nous déplaire ,

Et si le cœur n'est enflamé

Tous les plaisirs ne touchent guère.

Je commençois à en avoir du chagrin ; quand je fis une partie , dans laquelle il se rencontra deux filles également aimables ; l'une se nommoit Silvie , qui avec une taille admirable , avoit tout ce qu'il faut pour faire une fort belle personne ; & ce qui me charmoit le plus , c'étoit un air de joye & de jeunesse qui inspiroit tous les plaisirs : elle avoit quelque chose de si engageant & de si aimable , qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer. L'autre se nommoit Iris qui n'avoit pas la taille si belle , mais fort bien prise ; & de plus , elle avoit une certaine

negligence en marchant fort agréable ; mais aussi tous les traits de son visage étoient accomplis : elle avoit un teint vif , beaucoup d'éclat , de grands yeux , le nez bien fait , & dans la bouche un charme inexplicable. Il sembloit que les graces & les ris en eussent fait leur demeure , & quand elle rioit sur tout , on y remarquoit mille beautez qu'il est impossible d'exprimer.

En la voyant il n'est point d'armes
 Pour, contr'elle un moment, garder sa liberté ;
 Et pour couronner tous ses charmes ,
 Elle avoit de l'esprit autant que de beauté.

Ces deux belles personnes me firent prendre à cette partie plus de plaisir que je n'avois fait aux autres , & je me separai d'elles avec des sentimens bien differens de ceux que j'avois accoutumé d'avoir. Je fus bien-aïse de sentir quelque penchant dans mon cœur , mais je ne voulois aussi m'y abandonner entièrement ; & d'un autre côté , il me sembloit étrange d'avoir deux inclinations , & je ne pouvois comprendre comment on pouvoit aimer deux personnes ensemble , & les servir , quand une femme se presenta à moi , qui étoit magnifiquement vétuë. Elle avoit sur tout observé dans son habille-
 ment

billement ce qui pouvoit rehausser sa beauté : elle étoit fort parée, & ne faisoit pas une action qui pût déconcerter sa bonne grace ; elle avoit le regard attirant, l'accueil fort agréable, & il sembloit qu'elle cherchât à plaire à tout le monde, & qu'elle en fît son capital ; elle avoit une grande suite, mais elle me caressa plus que les autres. Vous connoissez bien aux marques que je vous en donne, que c'étoit la Coquetterie, & vous ne vous étonnerez pas de ses caresses, puisque j'étois nouveau venu. Aussi-tôt qu'elle me vit, elle me parla ainsi :

Cesse de t'opposer à cette double ardeur,
 Deux objets peuvent bien avoir place en ton
 cœur,
 Si l'amour fait lui seul le bonheur de la vie,
 Plus on est amoureux,
 Et plus l'on est heureux :
 Reçois l'amour d'Iris & celui de Silvie,
 Encore est-ce bien peu de n'en avoir que deux.

Du puissant Dieu des cœurs les douceurs sont
 si grandes,
 Qu'il faut sur mille Autels lui faire mille of-
 frandes :
 Hélas ! il est si doux de s'y laisser charmer,
 Qu'alors qu'une Philis refuse d'être nôtre,

Il faut en avoir une autre ,
De peur de cesser d'aimer.

Cesse de t'allarmer pour avoir tant d'amour ,
L'on peut fort aisément menager deux ten-
dresses :

Il est assez d'heures au jour ,
Pour s'occuper à deux maîtresses.

Je lui fis mille remercimens de ses bons
conseils , & j'y trouvai mon humeur si
portée , que je ne balançai pas à suivre la
Coquetterie jusques dans la Ville qui porte
son nom , je vis sur la porte ceci écrit en
lettres d'or.

Le Dieu des cœurs voyant que de son vaste
empire

Tant d'Amans fortoient chaque jour ,
Et qu'après un premier amour ,
Un cœur fatigué de martyre ,
Y venoit rarement faire un second séjour ,
Fit bâtir cette belle ville ,

Où les Amans lassés de ces injustes loix ,
Trouvant l'amour doux & facile ,
S'y rengagent encore une seconde fois.

Ici regne un amour commode ,
avec l'agreable methode
Qui fait aimer sans trouble & sans emporte-
ment, Qui

Qui bannit le fâcheux tourment ,
 Qui fait braver les inhumaines ,
 Qui ne donne en amour que de tendres de-
 sirs ,
 Et qui fans en causer que les plus douces pei-
 nes ,
 En fait goûter tous les plaisirs.

Cette agréable inscription me donna
 encore plus d'envie de voir la Ville , j'y
 rencontraï mille belles personnes , toutes
 parées comme pour faire quelque con-
 quête , elles n'épargnoient rien de tout ce
 qui peut plaire , & employoient toute
 leur adresse pour attirer les passans.

C'étoit en un mot de ces belles
 Qui ne cherchent par tout qu'à s'en faire con-
 ter ,
 Et quoi qu'il en puisse coûter ,
 Veulent voir la foule autour d'elles.

La Coquetterie en entrant me donna
 pour guide un Amour Coquet ; & pour
 vous expliquer ce que c'est , apprenez
 que ces sortes d'Amours sont de la verita-
 ble race d'Amour ; mais comme ils sont
 enfans de l'Amour & de la Coquetterie ,
 ils tiennent aussi de leur mere : ils ont
 l'arc & la flèche ; mais ils n'ont point de
 bandeau ni de flambeau , & tiennent des

loix de la Coquetterie , qu'ils observent exactement. Je ne fus pas plutôt avec un de ses Amours , qu'il me dit toutes ses loix , qui sont fort agreables, & qu'il n'est pas necessaire de vous dire encore , puisqu'aussi-bien vous en verrez les effets dans la suite de mon discours , c'est tout vous dire , que dès ce moment je m'engageai à suivre par tout ses avis , & dès le soir même rencontrant Silvie, & l'ayant abordée, je demurai quelque tems avec elle.

Je crûs dans ce moment être tout à Silvie ,
 Ses yeux seuls me sembloient capables d'enflamer ,
 Et je ne songeois pas dans ma joye infinie
 Qu'Iris avoit des traits qui m'avoient sçû
 charmer.

Je ne l'eus pas plutôt quitté , que rencontrant Iris, il m'en arriva de même.

Iris d'un regard seulement
 Changea mon amoureuse envie ,
 Et j'oubliai dans ce moment
 Qu'il fût au monde une Silvie.

J'en fis autant plusieurs jours de suite ; & commençai alors à sentir quelque joye, j'aimois & je n'en sentoie aucune inquietude ; quand j'étois mélancolique j'allois
 voir

voir Iris, qui par la douceur de son esprit & sa langueur naturelle, m'entretenoit agreablement dans l'humeur où j'étois, & quand je me sentoïis l'ame portée à la joye, je courois chez Silvie.

Pour me faire en amour un destin agreable,
Je ne pouvois pas mieux contenter mon desir,
J'avois trop peu d'amour pour être miserable,
Et j'en avois assez pour y prendre plaisir.

Après un assez long sejour dans Coquetterie, cet Amour qui m'avoit été donné pour guide, me voulut mener à Declaration; je songeai d'abord à mon premier voyage, quand le Respect me deffendit d'y aller; j'alleguai cette raison, l'Amour Coquet se mit à rire en m'entendant parler, & me dit que le Respect ne deffendoit d'aller à Declaration, qu'à ceux qui ne sçavoient pas encore la belle maniere d'aimer, & même que le Respect se moquoit de ceux qui passant par Discretion, alloient faire un chemin plus long de moitié que l'autre, & ajoûta :

Sans déplaire au Respect, Tirsis, on peut
parler,

Le moyen de guerir ton amoureuse flâme,

Si tu ne veux pas reveler

A l'objet que tu fers le secret de ton ame :

E vj Quoi

Quoi que l'on die , il est bien doux
 De voir toujours à ses genoux
 Un Amant languissant , qui brûle & qui sou-
 pire ,
 Et l'on n'est jamais en courroux
 De se voir adorer , ni de l'entendre dire.

Je ne balançai pas à le suivre , & en
 chemin , il me donna cet avis :

En parlant de l'amour n'en fais point une af-
 faire,
 C'est de quoi t'attirer quelque honteux refus ;
 Quand on traite l'amour comme un fort
 grand mystere ,
 Un jeune cœur s'alarme & ne l'écoute plus.

Nous arrivâmes en même-tems à De-
 claration , qui est un fort petit Village ;
 car comme on n'y fait que passer , il n'est
 guère habité ; l'entrée en est un peu pe-
 rilleuse , à cause de quelques precipices ,
 où ceux qui font des faux pas , courent
 beaucoup de risque. Pour dans le village ,
 il y fait toujours des broüillards fort épais ,
 & on a peine à s'y connoître ; & il y a
 deux sorties , l'une du côté du Refus , &
 l'autre de la Tolerance : la premiere est
 fort desagreable , & même en quantité
 de méchans endroits , & l'autre ne même
 ordinairement qu'en des lieux divertif-
 sans.

sans. J'avois un si bon guide, que l'entrée ne me fit point de peine ; je débrouillaï assez bien Iris & Silvie , & leur parlai à toutes deux de mon amour.

Auprès de l'aimable Silvie
 Le cœur tout rempli de desirs ;
 Pour satisfaire à mon envie,
 Je pouffai mille ardens soupirs.
 Quand je lui protestai qu'elle en étoit la cause,
 C'étoit mon cœur qui me l'avoit dicté,
 Et si quand près d'Iris je dis la même chose,
 Je crus dans le moment dire la vérité.

Quand je parlaï à Silvie, elle feignit de ne me pas croire, & sortit après par la Tolerance ; pour Iris, elle n'en fit pas de même, elle sortit par le Refus : je la quitterai alors, & sortant par la Tolerance après Silvie, après l'avoir un peu cherchée, je la trouvai dans une petite Ville qui est fort agréable, elle n'est guère peuplée, mais les gens qui y sont, vivent dans une grande union, on ne se parle guère, & on s'entend à demi-mot.

C'est là que les Amans mettent tout en usage
 Pour avoir chaque jour un secret entretien,
 Et que chacun a son langage
 Où les autres n'entendent rien.

despoir. Cette sorte de vie me sembloit assez agreable , j'étois fort gai à Intelligence ; & quand je venois voir Iris , je prenois un visage serieux ; & je pris enfin une habitude de contrefaire mon humeur quand bon me sembloit ; les larmes ne me coûtoient plus rien , & je sçavois faire le miserable quand la fantaisie m'en prenoit.

A mon gré je sçavois & gemir & me plaindre ,

Selon qu'il le falloit pour seconder mes vœux :

En amour c'est tout que de feindre ,

Et sçavoir à propos faire le malheureux.

Enfin , après avoir assez fait le languoureux , je voulus la faire sortir de ce déplaisant séjour , & sans avoir recours à la Pitié , je fis seulement ce que me conseilla l'Amour Coquet.

Au lieu de lui demander grace ,

Affecte des froideurs & cache ton tourment ,

Car il n'est rien que l'on ne fasse

Pour se conserver un Amant.

Pour cet effet , la premiere fois que je la vis , ayant concerté mes yeux & mon langage , je lui dis assez gayement :

Enfin

Enfin je ne suis plus à vous,
 Et je renonce à votre empire ;
 Vos yeux qui me sembloient si doux
 Ne me causent plus de martyre.

Il est vrai que vous êtes belle,
 Et qu'il seroit bien doux de toucher votre
 cœur ;

Mais Iris , vous êtes cruelle,
 Et l'amour ne peut vivre avec tant de rigueur.

Je n'ai point épargné les soupirs ni les larmes,
 Ni tout ce qui pouvoit bannir votre courroux,
 Vous m'avez vû soupirant pour vos charmes
 Demander grace à vos genoux ;
 Mais puisque votre cœur rebelle
 Refuse de me secourir,
 Adieu je vous quitte cruelle,
 Mon dessein n'est pas de mourir.

Je la quittai aussi-tôt que j'eus achevé
 ces paroles , & ne retournai plus la re-
 voir depuis ce tems-là. Je m'attachai
 alors à Silvie plus que de coûtume , &
 n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit faire
 connoître à Iris que je l'avois oubliée.

Au bout de quelques jours je vis que cette
 belle ,

Par un fort heureux changement,

Aima

Aima mieux n'être plus cruelle ,
Et trouva plus de honte à faire une infidelle ,
Qu'à bannir ses rigueurs en faveur d'un Amant.

Elle vint à Intelligence , ou d'abord elle me fit quelques reproches , & je ne manquai pas à lui jurer mille fois que ce que j'en avois fait , n'étoit que pour voir si ma perte toucheroit son cœur. J'avois bien des affaires en ce tems-là , car c'est une chose assez difficile de demeurer dans Intelligence avec deux personnes ; j'écrivois tous les jours deux billets , j'avois tous les jours deux rendez-vous , & il falloit avoir bien de l'adresse pour ne rien faire connoître , mais avec tout cela , c'étoit un embarras fort agreable , & dans lequel j'eusse volontiers long-tems demeuré , si l'Envie qui ne peut souffrir personne à Intelligence , ne fût arrivée , & n'eût tant dit de choses mal-à-propos , qu'Iris & Silvie furent contraintes de sortir & d'attendre dans un éloignement qu'elle eût cessé de parler.

Je me trouvai ainsi tout d'un coup privé de mes plaisirs : encore si l'une des deux me fût restée , je me fusse consolé avec elle de l'absence de l'autre ; mais toutes deux étant parties , je ne sçai ce que je fusse devenu , si l'Amour Coquet ne m'eût conduit à un village fort agreable : la situation

tion en est merveilleuse , le País d'alentour agreablement diversifiez de ruisseaux, de prez & de bocages ; Amour me dit en m'y conduisant :

C'est en vain que dans une absence ,
On s'abandonne à la souffrance ,
Que sert de s'affliger & la nuit & le jour ,
Si dans l'éloignement , on ne peut nous entendre ,

Tirfis, la douleur la plus tendre ,
Ne rend pas un Amant plus heureux au retour.

Nous arrivâmes en même-tems à ce Village ; toutes les Maisons y sont agreables , l'on voit par tout des graces & des fontaines , & une suite continuelle de spectacles & d'agrémens , les moindres choses réjouissent : tout le monde qui y est contribué au divertissement ; ce lieu-là se nomme Amusement.

L'Amusement est un fort jeune garçon, qui s'arrête à tout ce qu'il trouve , & fait son plaisir de la moindre chose.

D'abord que je fus arrivé dans ce Village , je songeai à faire comme les autres , à me divertir de tout ce qui se presentoit à moi , afin de bannir le chagrin que me pouvoit donner l'absence de ce que j'aimois.

Eloigné

Eloigné des beaux yeux d'Iris & de Silvie,
 Pour affranchir d'ennuis une mourante vie,
 Sur cent objets divers je formois mes desirs,
 J'avois tant de chagrin de cette longue ab-
 sence,

Que je prenois mille plaisirs
 Pour en éloigner la souffrance.

Je vous avoüe que tout le tems que je demeurai dans Amusement, je le passai sans inquiétude, & j'attendois sans beaucoup d'impatience le retour d'Iris & de Silvie. Je ne laissois pas de leur écrire toujours, & la même lettre servoit à toutes deux; je leur mandois mille tendresses; & en effet, j'eusse mieux aimé les voir que d'être dans Amusement; mais puisqu'il falloit attendre, je prenois patience assez volontiers.

Quelque tems se passa ainsi que nous nous écrivions réglément; mais tout d'un coup je ne reçûs plus de lettres, & j'appris qu'Iris & Silvie, ayant sçû que j'étois dans Amusement, s'étoient retirées dans le Palais du Dépît; je n'eus pas plutôt appris cette nouvelle, que je me rendis au Palais du Dépît: je vous ai parlé en passant, du Dépît dans ma première lettre; mais je ne vous parlai pas de son Palais, c'est un lieu où l'on se querelle toujours,
 le

le Dépit broüille les gens ensemble mille fois le jour , & fait caresser souvent des gens que l'on hait mortellement ; mais ces querelles aussi ne durent guères ; les Amours raccommoient tout & réunissent toujours ceux qui ne se sont querellez que par le conseil du Dépit ; mais c'est une assez plaisante chose d'y voir des gens qui s'aiment infiniment , se dire mille injures , de leur vie , & un moment après se demander pardon , & se réunir plus qu'auparavant.

De tous les dépits d'un Amant,
Le plus long ne dure guère :
Comment tenir sa colere,
Quand on aime tendrement ?

Il y a un homme dans ce Palais , qui est le médiateur de toutes choses , c'est lui qui assiste aux accommodemens , & qui fournit les moyens de les faire , on le nomme l'Eclaircissement.

Quand j'arrivai , je rencontrai d'abord Silvie , qui en me voyant s'accompagna d'un homme , lui fit mille caresses , & ne fit pas semblant de me connoître. Le Dépit qui vint aussi-tôt à moi , m'inspira le desir de me venger , & rencontrant Iris au même moment , je songeois à me venger avec plaisir ; mais elle en fit autant
que

que Silvie ; & moi pour suivre les conseils de mon Amour Coquet , trouvant une femme assez jolie sur mes pas , qui étoit pour le moins aussi en colere que moi ; & comme nous n'étions ensemble que pour nous venger , notre entretien n'étoit pas grand ; mais comme le couroux m'aveugloit moins qu'elle , je commençois à trouver la Vengeance assez douce, quand Iris & Silvie passèrent , & me virent auprès de cette femme , avec un visage assez gai ; sur la fin du jour étant demeuré seul , en me promenant je rencontrai Iris qui étoit seule aussi. Dans l'emportement je lui dis mille choses que la colere inspire , & elle de son côté en fit de même ; quand l'Eclaircissement vint qui nous demanda la raison de notre querelle , & nous connûmes qu'elle venoit toute de Préoccupation , & qu'elle étoit fondée sur l'Amour. Alors je me jettai à ses pieds , je lui fis mille protestations de fidelité , & elle , à son tour , s'excusa si tendrement que j'en fus charmé ; elle me fit mille caresses , & n'oublia rien pour me persuader que tout ce qu'elle avoit fait étoit par le conseil du Dépit.

Qu'il est doux de voir une belle ,
 Que l'on prenoit pour infidèle ,
 En peine de nous appaiser ,

Cher-

Chercher mille raisons pour tâcher d'excuser
 Quelques offenses prétendus,
 Et de sa belle main essuyant tous nos pleurs,
 Nous payer par mille faveurs
 Les larmes qu'on a répandus.

Je trouvai mon accommodement si
 agreable, que j'allai aussi-tôt chercher
 Silvie pour en faire autant. Il se peut faire
 qu'elles n'agissoient pas de meilleure foi
 que moi, & qu'elles me trompoient tou-
 tes deux, comme je les trompois; mais je
 n'en avois pas grande inquiétude.

Pourvû qu'on jure qu'on nous aime,
 Que l'on craigne de nous fâcher,
 Et qu'on ait soin de nous cacher
 Une infidelité par quelque stratagême,
 Si l'on sçait bien nous appaiser,
 Si l'on nous trompe avec adresse,
 Pourquoi chercher tant de finesse?
 Et qui ne voudroit pas se laisser abuser?

Pour moi je ne penetrais point dans
 leur pensée, & je me contentois de voir
 qu'elles étoient bien aises de faire la paix
 avec moi.

Et je trouvois si doux dans un dépit extrême,
 De voir enfin ceder la colere à l'amour,
 Que

que Silvie ; & moi pour suivre les conseils de mon Amour Coquet , trouvant une femme assez jolie sur mes pas , qui étoit pour le moins aussi en colere que moi ; & comme nous n'étions ensemble que pour nous venger , notre entretien n'étoit pas grand ; mais comme le couroux m'aveugloit moins qu'elle , je commençois à trouver la Vengeance assez douce, quand Iris & Silvie passèrent , & me virent auprès de cette femme , avec un visage assez gai ; sur la fin du jour étant demeuré seul , en me promenant je rencontrai Iris qui étoit seule aussi. Dans l'emportement je lui dis mille choses que la colere inspire , & elle de son côté en fit de même ; quand l'Eclaircissement vint qui nous demanda la raison de notre querelle , & nous connûmes qu'elle venoit toute de Préoccupation , & qu'elle étoit fondée sur l'Amour. Alors je me jettai à ses pieds , je lui fis mille protestations de fidelité , & elle , à son tour , s'excusa si tendrement que j'en fus charmé ; elle me fit mille caresses , & n'oublia rien pour me persuader que tout ce qu'elle avoit fait étoit par le conseil du Dépit.

Qu'il est doux de voir une belle ,
Que l'on prenoit pour infidèle ,
En peine de nous appaiser ,

Cher-

Chercher mille raisons pour tâcher d'excuser
 Quelques offenses prétenduës,
 Et de sa belle main essuyant tous nos pleurs,
 Nous payer par mille faveurs
 Les larmes qu'on a répanduës.

Je trouvai mon accommodement si
 agreable, que j'allai aussi-tôt chercher
 Silvie pour en faire autant. Il se peut faire
 qu'elles n'agissoient pas de meilleure foi
 que moi, & qu'elles me trompoient tou-
 tes deux, comme je les trompois; mais je
 n'en avois pas grande inquiétude.

Pourvû qu'on jure qu'on nous aime,
 Que l'on craigne de nous fâcher,
 Et qu'on ait soin de nous cacher
 Une infidelité par quelque stratagême,
 Si l'on sçait bien nous appaiser,
 Si l'on nous trompe avec adresse,
 Pourquoi chercher tant de finesse?
 Et qui ne voudroit pas se laisser abuser?

Pour moi je ne penetrais point dans
 leur pensée, & je me contentois de voir
 qu'elles étoient bien aises de faire la paix
 avec moi.

Et je trouvois si doux dans un dépit extrême,
 De voir enfin ceder la colere à l'amour,
 Que

Que pour faire la paix de même ,
Je me broüillois vingt fois par jour.

Après que j'eus assez pris de plaisir à toutes ces petites querelles , les desirs me presserent si fort , que je menai Iris & Silvie dans un vallon fort agreable , quoique l'Amour Coquet ne me le conseillât pas ; les montagnes qui environnent ce vallon , sont fort hautes & pleines de rochers creusez , qui font des antres solitaires : dans le vallon , il y a un beau Château qu'on ne voit presque pas , à cause d'un bois fort haut qui le couvre : le Soleil n'y porte guères sa lumiere, & même on a peine à le souffrir pour peu qu'il y paroisse : la nuit y regne toujourns ; mais elle n'y porte point ses horreurs , & plus elle est obscure , plus elle semble belle. Quoique ce lieu soit fort habité , il semble pourtant qu'il n'y ait personne , parce que les habitans aiment fort la solitude : la société publique en est bannie , on se contente d'être deux ensemble ; toute autre compagnie y est mal reçue , & les tiers y font un fort méchant personnage. Ce Château est le Château des Faveurs , qui sont des personnes fort retirées , & qui ne se laissent voir qu'aux gens qui les pressent de se montrer , encore pas toujourns ; elles sont plusieurs sœurs toutes plus belles
les

les unes que les autres , & quand on les voit , c'est de plus belle en plus belle par degrez ; elle se font souhaiter toutes par le plaisir qu'on a à voir les premières. On a toujours bien de la peine à les voir toutes , & souvent on n'en voit qu'une partie ; il faut de l'adresse , du bonheur & une grande obstination pour en obtenir une , & la dernière sur tout donne plus de peine que toutes les autres ensemble : mais aussi elle mène dans le Château du vrai Plaisir , qui est voisin de celui des Faveurs.

Pour moi qui les voulois voir toutes deux à la fois , je me trouvai bien en peine , & plus encore quand je scûs qu'il falloit être toujours avec la même personne ; je me repentis presque alors de n'avoir pas suivi les avis de l'Amour Coquet ; je voulus néanmoins profiter de mon voyage , & résolus de me ménager le mieux que je pourrois , & de ne me déclarer que quand je ne pourrois plus m'en empêcher , & me trouvant avec la seule Iris , je demurai toute la nuit avec elle , & pour vous dire ce qui m'arriva ,

J'avois le cœur fort amoureux ,
 J'étois tout seul auprès de ma maîtresse ,
 Sûr d'avoir toute sa tendresse ,

Mais avec tout cela je n'étois pas heureux.

Pour l'être pleinement, je pressai, mais en vain,
Je connus seulement qu'elle étoit plus aimable ;

Et je me vis le lendemain

Cent fois plus amoureux & toujours misérable.

Je fus tenté dans mon emportement de lui sacrifier Silvie ; mais je fus bien-aîsé après de ne l'avoir pas fait ; car ayant quitté Iris sur un assez méchant prétexte , je trouvai Silvie si belle , que j'en fus charmé ; je passai tout le jour avec elle , & j'eus le même destin qu'avec Iris.

Les lys de son beau teint firent place à la rose ;
Je lûs dedans ses yeux un peu d'emportement,
Et qu'il s'en falut peu de chose
Qu'elle ne m'aimât fortement.

Je me trouvois si heureux auprès d'elle, que je ne songeois plus à Iris , quand elle me surprit avec Silvie. Sans vous redire ici tous les reproches qui me furent faits de part & d'autre , c'est assez que vous sçachiez que je me tournai vers l'Amour Coquet , qui n'eut point de bon conseil à me donner,

donner, & que je fus si confus de mon aventure, que je pris la fuite, & courus jusqu'à un village que je rencontrai, & où l'Amour Coquet m'abandonna, disant que ce lieu-là n'étoit point propre pour lui; les maisons de ce village la plûpart sont à demi bâties, & les autres de trois ou quatre différentes cimeries: on nomme ce village Irresolution.

L'Irresolution à qui il appartient, est d'une assez plaisante figure: car elle ne s'habille point pour ne resoudre pas quel habit elle veut mettre, elle se tourmente toujours, & ne bouge jamais de sa place, parce qu'elle veut aller en tant de lieux, qu'elle ne va nulle part: l'on remarque dans ses yeux une agitation perpetuelle, & l'on voit bien qu'elle roule quelque dessein dans sa tête: mais elle en a tant qu'elle n'en execute pas un.

Je me trouvai bien embarrassé dans ce lieu-là: car le souvenir d'Iris & de Silvie partageoient mon esprit également. Je sçavois bien que si j'en pouvois quitter une des deux, je ferois ma paix avec l'autre; mais ce que j'avois vû dans le Château des Faveurs, ne me le permettoit pas: je commençois déjà à sentir pour l'une & pour l'autre les mêmes sentimens que j'avois eus pour Amynte, & je sentois un combat effroyable dans mon ame, & quoi-

que je ne voulusse pas les abandonner, je me resolvois à les perdre toutes deux, plutôt qu'à choisir; & de peur d'en quitter une, je n'avois ni l'une ni l'autre.

Enfin, j'étois dans une incertitude la plus cruelle du monde,

Quand l'Amour dans un cœur deux beaux
objets assemble,

Que le sort en est rigoureux!

Un cœur a trop d'amour pour tous les deux
ensemble,

Et trop peu pour chacun des deux.

Je ne sçavois que devenir, & je ne crois point que je me fusse jamais resolu à faire un choix, quand un jour une femme se presenta à moi, dont la beauté étoit incomparable, la démarche & la majesté divine; il sortoit un éclat de sa personne qui ébloüissoit: j'eus en la voyant un respect pour elle, que je ne pûs retenir, lorsqu'élevant la voix, elle me dit:

Sors de ces lieux, Tirsis, abandonne l'amour,
Assez & trop long-tems tu brûlas de ces flâmes;

Et ce n'est pas dans ce séjour

Qu'on trouve cet honneur si cher aux belles
ames.

Il faut aimer un tems , l'amour nous montre
à vivre ,
Ses feux dedans un cœur jettent mille clartez ;
Mais le tems est venu , Tirsis , qu'il me faut
suivre ,
Et ce n'est plus le tems des mortelles beautez.

Ces paroles dites avec un air imperieux,
me touchèrent jusques au fonds de l'ame,
& je rougis de honte aussi-tôt de me voir
en l'état où j'étois ; mais en même tems
je devins si amoureux de la Gloire , que je
resolus de la suivre , & sortis d'Irrésolu-
tion. D'abord mon cœur me fit peine à
l'accôûtumer , & il falut plus d'une fois lui
dire :

Ne represente plus à ma foible memoire ,
Qu'il est bien mal-aisé de vivre sans aimer ,
Non , mon cœur , il faut que la Gloire ,
Plus que mille Philis , ait droit de te char-
mer.

Va , cours sans murmurer où la Gloire t'ap-
pelle ,
Tu ne sçaurois , mon cœur , brûler de plus
beaux feux ,
Tu gagne par ce change , & la Gloire est plus
belle ,
Que ne furent jamais les objets de tes vœux.

En suivant ainsi la Gloire , j'arrivai sur le bord de l'Isle d'Amour , là je vis les beautez , les attraits , les agrémens & les graces qui tâcherent en vain de me rengager ; je retrouvai la Raison , à qui je demandai mille fois pardon du peu de cas que j'avois fait de ses conseils en entrant ; elle me reçût fort humainement : voyant que j'avois envie de sortir de l'Isle , elle me fit donner un Vaisseau. Je ne vous dirai pas que je sortis sans regarder encore avec plaisir , & même avec quelque regret , des lieux , où quoique j'eusse eu bien des malheurs , j'avois passé de si doux momens ; mais après avoir un peu laissé passer mon premier mouvement , je ne m'en ressentis pas , & dis adieu à l'Amour pour jamais.

Je prens congé de vous , ô belles , dont les traits
 Soumettent tant de cœurs sous leur injuste empire,
 Vous pour qui sans raison tant de monde soupire ;
 Je prens congé de vous , je n'aimerai jamais.

Je connois bien l'Amour , & je hais ses caprices,
 L'on n'y trouve jamais de borne à ses desirs :
 J'ai

J'ai reconnu des maux dans ses plus grands délices,
Et j'en ai vû l'abus dans ses plus grands plaisirs.

Notre navigation depuis l'Isle jusques ici a été assez heureuse, & dès que j'ai pris terre, cher Lycidas, j'ai songé à vous écrire; & pour vous dire les sentimens dans lesquels je suis à present, sçachez que

Je ne suis plus Amant que de la belle Gloire,
Elle seule à present occupe mes esprits,
Et j'ai banni de ma memoire
Les Amyntes & les Cloris.

Lorsque mes feux passez par quelque trait aimable,
Viennent souvent m'entretenir,
C'est seulement comme un songe agreable,
Dont on cherit le souvenir.

Après cela, cher Lycidas, je n'ai plus rien à vous dire, sinon que je suivrai ma lettre de bien près, & que j'aurai bien-tôt la joye de vous embrasser.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

EPITRE GALANTE

A

UNE DAME

QUI AIMOIT

UN VIEILLARD.

Philis, de tant d'Amans qui sont sous votre
empire,

N'aurez-vous eu le choix que pour prendre le
pire?

Vous verrai-je toujours preferer à mes soins
Les vieux ans de celui que je craignois le
moins :

Et sur tout mes Rivaux lui donner l'avantage,
Parce que le plus vieux doit être le plus sage ?

Outre que la sagesse est de ces qualitez,
De qui sont peu d'état, Maintes rares beautez ;
Cette vertu qui sert dans les grandes affaires,
N'est pas essentielle aux amoureux misteres.

Si l'âge nous apporte un don si précieux,
Il en ôte à l'Amour qui lui servent bien
mieux ;

Et

Et c'est en ce sujet qu'aux ames fortunées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Par ce libre discours peut-être croirez-vous,
Qu'animé de dépit, je vous parle en jaloux.

Je ne sçai pas, Philis, ce qu'il en peut paroître ;

Mais je sçai bien qu'au moins je ne devrois pas
l'être :

Et je maintiens, s'il faut que ce soit un des
deux,

Que c'est aux soixante ans, plutôt qu'aux vingt
& deux ;

Car enfin quelque soin qu'il prenne pour vous
plaire,

Ses rides en défont plus qu'il n'en sçauroit
faire.

Et quoiqu'il puisse dire au mépris de ma foi,
La Nature & ses Loix vous parleront pour
moi.

Et sans vous déclarer ingrate & criminelle,
Vous ne pouvez, Philis, vous déclarer con-
tr'elle,

Après les ornemens, les graces, les bien-
faits,

Et les rares presens que sa main vous a faits ;
L'écoûter, c'est commettre un inceste en fleur-
rette ;

Car que vous peut conter sa vieillesse co-
quette,

Que ces mêmes propos, dont durant ses beaux
jours,
Peut-être à votre Ayeule, il contoit ses amours?
Que vous peut-il offrir, qui convienne à vos
charmes,
N'ayant que de vieux soins & que de vieilles
larmes,
Que des respects ternis, que des soupirs pas-
sez,
Et qui pis est pour lui, que des desirs cassez?
Ah! considerez mieux le tort que vous vous
faites,
Il lira vos Poulets avecque des Lunettes:
Et ne voyez-vous pas que déjà ses vieux ans,
A sa prudence même ont fait perdre le sens?
Peut-il mieux radoter, que montrer qu'il es-
pere
Vous aimer but à but, comme je pourrois
faire?
Passe encor, s'il tâchoit par de riches pre-
sents,
Par ces dons excessifs, solides & presens,
De vous faire trouver dans sa riche vieillesse,
Ce qu'on ne trouve guere avec de la jeunesse.
Je demeure d'accord, que ce seroit en vain;
Mais je condannerois un peu moins son des-
sein:
Car votre sexe enfin n'est pas si difficile,
Qu'il n'en soit dans la Cour, qu'il n'en soit
dans la Ville, Qui

Qui ſçauroient , entre un nombre infini de
chalans ,

De ſa galanterie acheter des Galans ,

Et changer les bijoux d'un vieillard incom-
mode ,

A d'autres qui pourroient être plus à la mode ,

Mais c'eſt tout autre choſe , il aime , il a du
bien ,

Il peut & doit donner , mais il ne donne rien :

Et quand votre deſſein ne ſeroit pas tout autre ,

Son avarice peut me venger de la vôtre ;

Je ſçai que votre cœur eſt grand & genereux ,

Mais tout cela ſe dit d'un vieillard amoureux .

Toujours la raillerie en ſes ſujets s'exerce ,

Et l'on rit des motifs d'un ſemblable com-
merce .

Aveugle qu'eſt l'amour , on preſume aujour-
d'hui ,

Qu'il aime la Fortune aveugle comme lui ,

Et qu'en ces derniers tems , ſujet à l'avarice ,

Du monde vieilliffant , il contracte le vice .

Pour moi j'en ſçaurois bien juger plus ſaine-
ment :

Mais tous n'en auront pas un même ſentiment .

Hors ce ſeul déplaiſir , je n'ai rien qui me tou-
che ,

Ma paſſion ſe leve , & la ſienne ſe couche .

Comblez-le de faveurs , pourquoi m'en émoi-
voir ?

Il m'en laissera plus qu'il n'en peut recevoir,
Et je puis mieux que lui trouver autre aventure :

Mais pour vous témoigner qu'en cette conjoncture,

Votre seul intérêt me fait parler ainsi,

Ne m'aimez point, Philis, à quarante ans
d'ici.

+++++

VII. E L E G I E.

LEs oiseaux par leurs chants, par leurs
plaintes aimables,

Invoquoient du Soleil les rayons adorables,

Au moment qu'il paroît sur son char radieux,

Et fait briller son or parmi l'azur des Cieux :

Il éclairoit déjà le sommet des montagnes,

Blanchissoit de ses feux les humides campagnes ;

Les bleds se relevoient, couchez dans ses filons,

Et les fleurs & les fruits adoroient ses rayons,

Lorsque la belle Iris, cette rare merveille ;

Des celestes beautez, l'image sans pareille,

Arrive dans un bois, dont le sombre séjour

Fut propre de tout tems aux misteres d'Amour.

Iris,

Iris, quoique chagrine, admire sa verdure,
Des différentes fleurs contemple la peinture,
Et de leur douce odeur les charmes innocens,
Répandent sur ses pas un agreable encens.

Un ruisseau serpentant portoit son onde
claire

Par des flots argentins dans ce lieu solitaire;
Rêveuse, elle se panche au bord de ce ruisseau,
Et le Dieu du sommeil qui se glissa dans l'eau,
Endormit cette belle au bruit d'un doux mur-
mure.

Cet aimable enchanteur de toute la nature,
Dessus le verd gazon avoit jonché des fleurs,
Afin qu'elle pût mieux assoupir ses douleurs;
Un voile naturel composé d'un feuillage,
Conservoit auprès d'elle un agreable ombra-
ge,

Où son corps abbatu sommeilla doucement;
Mais son esprit chagrin pensoit à son tour-
ment.

En songe elle apperçoit deux blanches tour-
terelles,

Qui montrent au Soleil la beauté de leurs aî-
les,

Et se flatant du bec expriment leurs amours,
Se suivant pas à pas, & faisant mille tours,
Par les signes divers de leurs tendres caresses,
Témoignant à l'envi leurs grandes allegresses.

Iris de son sommeil se réveille en sursaut,

Rappelle

Rappelle ses esprits , & parlant un peu haut ,
 Helas ! s'écria-t'elle , ô trop aimable songe !
 Vous pouvez soulager le chagrin qui me ronge.
 Je pourrois imiter ces deux chastes oiseaux ,
 Et rencontrer comme eux la fin de mes tra-
 vaux :

C'est la sage nature en l'état d'innocence ,
 Qui regnoit dans le monde au tems de son en-
 fance ,
 Qu'ils suivent pas à pas , qu'ils suivent en tous
 lieux ;

Mon cœur , prenez pour vous ce presage des
 Cieux :

Oùï , mon cœur , bannissez la cause de mes
 peines ,

Ne soyez plus captif , brisez toutes nos chaî-
 nes ;

Par ce songe le Ciel vous ordonne d'aimer :
 Mon cœur , si vous pouvez , laissez-vous en-
 flâmer ,

Eprouvez de l'amour les agreables charmes ,
 Ne soyez plus sujet à cent fausses alarmes :

Oronte est estimable , il est digne de moi ,
 Il se plaît à mes fers , il a reçu ma loi.

Que si ce cher objet vous disoit , je vous ai-
 me ,

Seroit-ce un si grand mal si vous disiez de mê-
 me ?

Resister plus long-tems , c'est irriter les Dieux ;

Les

Les songes du matin sont envoyez des Cieux :
 Les Dieux ne parlent plus dans le siècle où nous
 sommes ,

Si ce n'est qu'en dormant , ils instruisent les
 hommes :

Ils ont voulu m'instruire au bord de ce ruis-
 seau ,

Et m'ont même endormie au murmure de
 l'eau ,

Fait taire les zephirs , adouci leurs haleines ,
 Et flaté du repos la grandeur de mes peines .

Mon visage inquiet , & mes yeux languissans ,
 Ne témoignent que trop les peines que je
 sens ;

Mon cœur , sans plus tarder , ces chastes tour-
 terelles

Vous montrent le chemin par leurs ardeurs
 fidèles ;

Et vous font souvenir qu'Oronte est votre
 amant ;

Il paroît à vos yeux , & dans ce cher moment ,
 Voyez de ses vertus les charmes adorables ,

Voyez de ses attraits les trésors admirables :
 Sa sage modestie & sa discretion

Ont reçu de mon cœur l'illustre impression .

Oùï , oùï , je reconnois que ces deux tour-
 terelles ,

Doivent de votre ardeur être les vrais modé-
 les ,

Et

Et parmi les transports dont vous êtes flatté,
Il en faut imiter la chaste pureté.

Pudeur, je vous respecte, & dans mon
amour même,

J'adore de vos loix la majesté suprême,
J'aimerois mieux mourir, & perdre mon
amant,

Que de les violer une fois seulement :
Je les ai dans mon cœur si fortement gravées,
Et je les ai toûjours tellement observées,
Que quand par mes discours, j'aurois pû les
choquer,

Si ma voix a failli, mon cœur n'a pû man-
quer.

Amour, mon doux tyran, allez trouver
Oronte,

Je ne lui dirai pas, je rougirois de honte :
Allez-lui témoigner ce que je sens pour lui,
Et cherchez les moyens de finir son ennui.

+++++

VIII. ELEGIE.

LA nuit se retiroit, & l'Aurore à son tour,
Preparoît en naissant la pompe d'un beau
jour,
Les Cieux en blanchissoient, & leur lumière
sombre,

Tenoit

Tenoit également & du jour & de l'ombre,
 Quand l'amoureux Alcante accablé de lan-
 gueur,

Par mille ardens desirs augmentoit sa dou-
 leur,

Ses yeux presque mourans & son visage blê-
 me,

L'avoient déjà rendu différent de lui-même,

Et son cœur affligé de mille ennuis secrets,

Soupiroit sa disgrâce & formoit ses regrets.

D'un cruel intérêt, victime infortunée,

Dois-je encor en ces lieux traîner ma desti-
 née?

Quel funeste devoir exerçant sa rigueur,

M'arrache à mes plaisirs, me ravit mon bon-
 heur?

Separé de moi même, éloigné d'Ifidore,

Je sens croître l'ardeur du feu qui me devore,

Ma peine à tout moment redouble ses efforts,

Et sans pouvoir mourir, j'endure mille morts.

Ha ! c'est trop differer, retournons auprès
 d'elle,

Courons sans consulter où l'Amour nous ap-
 pelle,

Allons malgré les loix de mon sort rigou-
 reux,

Contenter dans ses bras nos desirs amoureux ;

Déjà d'un doux espoir mon ame possédée

De nos plaisirs passez se retrace l'idée,

Déjà

Déjà je m'imagine embrasser ce beau corps ,
Où les Dieux ont uni leurs plus rares trefors :
Fidèle souvenir , favorable memoire ,
Ici dépeignez-moi ses beautez & ma gloire ,
Nos plus secrets plaisirs , nos doux embrasse-
mens ,
Nos baisers , nos transports , & nos ravisse-
mens ,
Dans ces heureuses nuits , nos charmantes ten-
dresses
Sollicitent nos sens aux dernieres caresses :
Une nouvelle ardeur ranime nos plaisirs ,
Et nos cœurs enflâmez commencent leurs
desirs.
Sans bruit , à la faveur de l'ombre & du si-
lence ,
Mon amour emporté jusqu'à la violence ,
S'empresse à recevoir des baisers precieux ,
Il en prend sur sa bouche , il en prend sur ses
yeux ,
Ses yeux dans ce moment cachent sous leur
paupiere
Leur éclat redoutable & leur vive lumiere ;
Tous deux sont humectez d'une aimable li-
queur ,
Qui mêle avec leurs feux son humide cha-
leur :
Je goûte cent plaisirs , & mes mains caressan-
tes

Touchent

Touchent en liberté mille beautés charman-
tes ;

Sur cet amas de lys elles font mille tours ,
Et de cent petits jeux provoquent nos amours :
Cependant Isidore aussi douce que belle ,
Cultive avec grand soin notre ardeur mutuelle ,
Ses doux embrassemens, pour répondre à mes
feux ,

Secondent , ou plutôt , devancent tous mes
vœux.

Enfin , dit-elle , enfin contentons notre envie ,
Et cedons aux transports , dont notre ame est
ravie :

Helas , qu'attendons-nous ! Alcante embrasse-
moi ,

Viens mourir dans mes bras , je m'abandonne
à toi.

L'AMOUR.

Cela me déplaît assez : car en vérité il n'est pas possible de s'imaginer le mal qu'on dit de moi ; les Sérieux me traitent de folâtre & d'emporté ; les Enjoüez de chagrin & de mélancolique ; les Vieillards , de faineant & de débauché , qui corrompt la jeunesse ; les jeunes gens , de cruel & de tyran , qui leur fait souffrir mille martires , qui les tient en prison , qui les brûle tout vifs , & qui ne se repaît que de leurs soupirs & de leurs larmes. Mais ce qui me fâche le plus , c'est que je suis tellement décrié parmi les femmes , qu'on n'oseroit presque leur parler de moi ; ou si on leur en parle , il faut bien se donner de garde de me nommer , mon nom seul leur fait peur , & les fait rougir. Pour vous , ma Sœur , il n'en est pas de même , chacun s'empresse de vous louer , on vous nomme la douceur de la vie , l'union des belles ames , le doux lien de la société ; & enfin ceux qui se mêlent de pousser les beaux sentimens , disent tous d'une voix , & le disent en cent façons , qu'il n'est rien de si beau , ni de si charmant , que la belle Amitié.

L'AMI-

L'AMITIÉ.

Sans mentir vous vous raillez bien agréablement : je me connois, mon Frere, & je n'ai garde de prendre pour moi des douceurs qui s'adressent à vous. Quoiqu'il soit bien-aisé de me tromper, & que je sois fort simple & fort naïve, je ne le suis pas néanmoins assez, pour ne pas voir qu'on me jouë, & qu'on se sert de mon nom pour parler de vous; mais je ne dois pas le trouver bien étrange, puisque vous-même vous l'empruntez tous les jours pour vous introduire dans mille cœurs, dont vous sçavez bien que l'on vous refuseroit l'entrée, si vous disiez le vôtre.

L'AMOUR.

Je confesse, ma Sœur, que je me sers souvent de cet artifice, qui me réussit heureusement : d'autres fois je m'appelle Respect, & j'en imite si bien la maniere d'agir, les civilitez & les reverences, qu'on me prend aisément pour lui; je passe même quelquefois pour une simple Galanterie, tant je sçai bien me déguiser quand je veux : & à vous dire le vrai, je n'ai point de plus grand plaisir que d'entrer dans un cœur *incognito*. D'ailleurs, je suis si peu jaloux

jaloux de mon nom , que je prends volontiers le premier qu'on me donne : je trouve bon que toutes les femmes m'appellent Estime , Complaisance , Bonté , & même si elles veulent , une disposition à ne pas haïr : il ne m'importe , puisqu'enfin mon pouvoir n'en diminuë pas , & que sous ces differens noms , je suis toujors le même : ce sont des petites façons qu'elles s'imaginent que leur gloire les obligé de faire.

L' A M I T I É.

Peut-être , mon Frere , vous donnent-elles tous les noms que vous venez de dire , faute de vous connoître.

L' A M O U R.

Je vous assure , ma Sœur , qu'elles sçavent fort bien ce qu'elles disent ; je n'entre guères dans un cœur , qu'il ne s'en aperçoive ; la Joye qui me precede , l'Emotion qui m'accompagne , & le petit Chagrin qui me suit , font connoître assez qui je suis. Mais quoi ! elles mourroient plutôt mille fois que de me nommer par mon nom ; j'ai beau les faire soupirer pour leurs Amans , les faire pleurer pour leur absence , ou pour leur infidelité , les rendre pâles & défaites,

défaites, les faire même tomber malades, elles ne veulent point avouer que je sois maître de leur cœur. Cette opiniâtreté est causée que je prens plaisir à les maltraiter davantage, étant d'ailleurs bien assuré qu'elles ne m'accuseront pas des maux que je leur fait souffrir. Je sçai qu'elles s'en prendront bien plutôt à la Migraine, ou à la Rate, qui en sont tout-à-fait innocentes; & que si on les presse de déclarer ce qui leur fait mal, elles ne diront jamais que c'est moi. Il n'en est pas ainsi des hommes, ils crient si-tôt que je les approche, & bien souvent avant que je les touche; & pour peu que je les maltraite, ils s'en plaignent à toute la terre, & même aux arbres & aux rochers, ils me disent des injures étranges, & ils font de moi des peintures si épouvantables, qu'elles seroient capables de me faire haïr de tout le monde, si tout le monde ne me connoissoit.

L'AMITIÉ.

Si quelques hommes ont fait de vous des peintures capables de vous faire haïr, il faut avouer qu'une infinité d'autres en ont fait de bien propres à vous faire aimer: ils vous ont dépeint en cent façons les plus agreables du monde; & vous sça-

vez

vez que tous les Amans ne tâchent qu'à vous représenter le plus naïvement qu'ils peuvent, & avec tous vos charmes, pour vous faire agréer de leurs Maîtresses. Mais puisque nous en sommes sur les personnes qui se mêlent de vous dépeindre, ne vous êtes-vous point avisé de faire vous même votre Portrait, à présent que chacun fait le sien ? Il seroit admirable de votre main, & sans mentir vous devriez bien vous en donner la peine, quand ce ne seroit que pour désabuser mille gens qui ne vous connoissent que sur de faux rapports, & qui se forment de vous une idée monstrueuse & tout-à-fait extravagante.

L'AMOUR.

Un Portrait comme vous l'entendez, quand même il seroit de ma main, ne serviroit de guères à me faire connoître. Il n'est pas que vous n'avez vû celui qui fut fait autrefois en Grece par un excellent Maître, & qui depuis a couru par toute la Terre sous le nom de l'Amour Fugitif. Vous avez pû voir encore une Copie du même Portrait, de la main du Tasse. Ce sont deux pièces admirables, & elles que plusieurs ont voulu que j'en fusse l'Auteur. Cependant quoique tous mes traits soient fort bien représentés ; il est vrai

néanmoins qu'il y manque , comme dans tous les autres Portraits qu'on fait de moi , un certain je ne sçai quoi , tendre , doux & touchant , qui me distingue de quelques passions qui me ressemblent , & qui est en effet mon véritable caractère : les cœurs que je touche moi-même , le ressentent fort bien ; mais . ni les couleurs , ni les paroles ne pourront jamais l'exprimer. Il faut pourtant que je vous en montre un en petit qui est assez joli , qui sans doute ne vous déplaira pas ; il m'est tombé par hazard entre les mains , & je l'aime pour sa petiteffe : le voici , si je ne me trompe.

L'Amour est un enfant aussi vieux que le monde ,
 Il est le plus petit & le plus grand des Dieux ,
 De ses feux il remplit le Ciel , la Terre &
 l'Onde ,
 Et toutefois Iris le loge dans ses yeux.

L' A M I T I É.

Ce Portrait me plaît fort , & je trouve qu'on peut ajouter comme une chose qui n'est pas moins étonnante que les autres , l'adresse dont il vous renferme dans quatre Vers , vous qui remplissez tant de Volumes. Cependant , mon Frere , vous êtes
 bien-

bienheureux de trouver ainsi des Peintres qui fassent votre portrait. Pour moi, je ne connois personne qui voulût se donner la peine de travailler au mien ; de sorte que pour avoir la satisfaction d'en voir un, il a fallu que je l'aye fait moi-même : vous verrez si j'ai bien réüssi, & si je ne me suis point flattée, moi qui fais profession de ne flatter personne.

J'ai le visage long & la mine naïve,
 Je suis sans finesse & sans art,
 Mon teint est fort uni, sa couleur assez vive,
 Et je ne mets jamais de fard.

Mon abord est civil, j'ai la bouche riante,
 Et mes yeux ont mille douceurs ;
 Mais quoique je sois belle, agréable & char-
 mante,
 Je regne sur bien peu de cœurs.

On me proteste assez, & presque tous les
 hommes
 Se vantent de suivre mes loix :
 Mais que j'en connois peu dans le siecle où
 nous sommes,
 Dont le cœur réponde à la voix !

Ceux que je fais aimer d'une flâme fidelle,
 Me font l'objet de tous leurs soins :

Et quoique je vieillisse , ils me trouvent fort
belle ,

Et ne m'en estiment pas moins.

On m'accuse souvent d'aimer trop à paroître
Où l'on voit la prospérité ;

Cependant il est vrai qu'on ne peut me con-
noître

Qu'au milieu de l'adversité.

J'ai vû le tems que je n'aurois pas eu le
loisir de faire ce Portrait , lorsque j'étois
de toutes les Socie ez , & que je me trou-
vois dans toutes les grandes Assemblées ;
mais à present que je me vois bannie du
commerce du monde , j'ai tâché de me
divertir quelques momens dans cette in-
nocente occupation.

L' A M O U R.

Je trouve , ma Sœur , que vous y avez
fort bien réussi , si ce n'est à la verité que
vous êtes un peu trop modeste , & que
vous ne dites pas la moitié des bonnes
qualitez qui sont en vous , puisqu'enfin
vous ne parlez point de cette generosité
desintereffée qui vous est si naturelle , &
qui vous porte avec tant de chaleur à ser-
vir vos amis.

L' A M I.

L'AMITIÉ.

Vous voyez cependant l'é-*t*at qu'on fait de moi dans le monde , il semble que je ne sois plus bonne à rien ; & parce que je n'ai point cette complaisance étudiée & cet art de flater qu'il faut avoir pour plaire , on trouve que je dis les choses avec une naïveté ridicule , & qu'en un mot je ne suis plus de ce tems ci. Vous sçavez, mon Frere, que je n'ai pas été tou*j*ours si meprisée , & vous m'avez vû regner autrefois sur la terre avec un empire aussi grand & aussi absolu que le vôtre. Il n'étoit rien alors que l'on ne fît pour moi, rien que l'on ne crût m'être dû , & rien que l'on osât me refuser ; l'on faisoit gloire de me donner toutes choses , & même de mourir pour moi , si l'on croyoit que je le voulusse ; & sans mentir, je puis dire que je me voyois alors maîtresse de beaucoup plus de cœurs que je n'en possède à présent, bien que les hommes de ce tems-là n'eussent la plupart qu'un même cœur à deux , & qu'aujourd'hui il ne s'en trouve presque point qui ne l'ait double. Je ne sçai pas pourquoi l'on m'a quittée ainsi, moi qui fais du bien à tout le monde , & dont personne n'a jamais reçu de déplaisir , & que cependant chacun continué à

vous suivre aveuglément , vous qui traitez si mal ceux qui vivent sous votre empire , & qui les outragez de telle sorte , qu'on n'entend en tous lieux que des gens qui soupièrent & qui se plaignent de votre tyrannie.

L' A M O U R.

Il est vrai que la plûpart de mes sujets murmurent incessamment. Ils crient même tout haut qu'ils n'en peuvent plus, & que je les reduits à la dernière extrémité, & bien souvent ils me menacent de secouer le joug ; mais tout leur bruit ne m'émeut guères , je sçai qu'ils font toujours le mal plus grand qu'il n'est , & qu'ils s'en faut beaucoup qu'ils soient aussi malheureux , qu'ils veulent qu'on les croye.

L' A M I T I É.

Je suis persuadée qu'ils le font encore plus qu'ils ne le disent , & je ne connois rien dont les hommes reçoivent plus de mal que de vous. La guerre , la famine & les maladies affligent en de certains tems quelques coins de la terre & quelques personnes seulement , pendant que le reste du monde jouit de la paix , de l'abondance & de la santé ; mais il n'est point

point de tems , de lieux , ni de personnes qui soient exempts de votre persécution. On aime durant l'Hyver comme durant l'Été , aux Indes comme en France , & les Rois soupirent comme les Bergers : les enfans mêmes que leur âge en avoit jusqu'ici préservez , y sont sujets comme les autres , & par un prodige étonnant , vous faites qu'ils aiment avant que de connoître , & qu'ils perdent la raison avant que de l'avoir. Vous n'ignorez pas les maux que vous causez , puis qu'on ne voit par tout que des Amans qui se desesperent , des Jaloux qui se servent de poison , & des Rivaux qui s'entretuent.

L' A M O U R.

J'avouë que je suis bien méchant quand je suis irrité , il est vrai qu'en de certaines rencontres je deviens si terrible , que bien des gens se font imaginez que je me changeois en fureur ; mais sans mentir , s'il m'arrive quelquefois de faire beaucoup de mal , je puis dire qu'en récompense j'en fais beaucoup de bien. La Fortune qui se vante par tout que c'est à elle seule qu'il appartient de rendre heureux ceux qu'il lui plaît , n'y entend rien au prix de moi ; quelques biens & quelques honneurs qu'elle donne à un homme , il n'est jamais

content de sa condition , & on lui voit toujours envier celle des autres , ce qui n'arrive point aux vrais Amans. Pour peu que je leur sois favorable , ils ne croient pas qu'il y ait au monde de felicité comparable à la leur ; & lors même que je les maltraite , ils se trouvent encore trop heureux de vivre sous mon Empire , & je vois tous les jours de simples Bergers qui ne changeroient pas leur condition avec celle des Rois , s'il leur en coûtoit l'amour qu'ils ont pour leurs Bergeres , toutes cruelles & ingrates qu'elles soient.

L' A M I T I É.

Ces Bergers dont vous parlez, font bien voir que vous gênez l'esprit de ceux qui vous reçoivent , mais non pas que vous les rendiez effectivement heureux ; car enfin quelle extravagance d'être malade comme ils disent qu'ils sont , & ne vouloir pas guerir ; être en prison & refuser la liberté : en un mot être miserable , & ne vouloir pas cesser de l'être ?

L' A M O U R.

Leur extravagance seroit encore plus grande de vouloir guerir ou sortir de prison , non seulement parce que leur maladie

die

die est plus agreable que la santé, & qu'il est moins doux d'être libre que d'être prisonnier de la sorte; mais aussi parce qu'il leur seroit fort inutile de le vouloir si je ne le voulois aussi. Je ne suis pas un Hôte qu'on chasse de chez soi quand on veut; comme j'entre quelquefois chez les gens contre leur volonté, j'y demeure aussi-bien souvent malgré qu'ils en ayent, & je me soucie aussi peu de la résolution qu'on prend de me faire sortir, que de celle qu'on fait de m'empêcher d'entrer.

L'AMITIÉ.

Votre procédé, mon Frere, est bien different du mien; je quitte les gens dès le moment que je les incommode, l'on ne m'a qu'autant que l'on me veut avoir, & l'on ne voit point d'Amis qui le soient malgré eux. Quand je suis dans un cœur, & qu'il vous prend fantaisie d'y venir pour prendre ma place; vous sçavez avec quelle douceur je vous la quitte, je me retire insensiblement & sans bruit; le cœur même où se fait cet échange, ne s'en apperçoit pas, & quelquefois il y a long-tems que vous le brûlez, qu'il croit encore que c'est moi qui l'échauffe, & qui le fait aimer. Vous n'avez garde d'en user de la sorte, lorsqu'un pauvre cœur se resout à

vous échanger avec moi, parce que la raison le commande & l'y contraint, bien qu'il ait un extrême regret de se voir obligé à une si cruelle séparation, bien qu'il vous conjure en soupirant de le laisser en paix, & que vous n'ignoriez pas qu'il ne me veut avoir, que parce que je vous ressemble, & que c'est en quelque façon vous retenir, que de m'avoir en votre place : néanmoins avec quelle cruauté ne vous moquez-vous point de ses soupirs ? Vous le poussez à bout, & parce qu'il a eu seulement la pensée de se mettre en liberté, vous redoublez ses chaînes, & l'accablez de nouveaux supplices. Que si vous le laissez en repos quelque-tems, en sorte qu'il commence à croire qu'il s'est heureusement délivré de vous ; quel plaisir ne prenez-vous point à lui faire sentir qu'il n'en est pas où il pense ? Vous le pressez de toutes votre force, & par un soupir redoublé qui lui échappe, ou par quelque pointe de jalousie qui le pique, il ne connoît que trop que vous êtes encore le maître chez lui, mais le maître plus absolu & plus redoutable que jamais.

L'AMOUR.

L'AMOUR.

J'en use ainsi , ma Sœur , pour faire voir qu'on ne peut rien sur moi , & que pour entrer dans un cœur ou pour en sortir , je ne dépends de qui que ce soit au monde. Quelques-uns se sont imaginez que j'avois besoin du secours de la sympathie pour m'insinuer dans les cœurs , & que je m'efforcerois en vain de m'en rendre le maître ; si auparavant elle ne les dispoit à me recevoir. C'est une vieille erreur que l'expérience détruit tous les jours. Et en effet bien loin d'être toujours redevable de mon Empire à la sympathie , c'est moi qui lui donne entrée , & qui l'établis en bien des cœurs , où sans moi elle ne se feroit jamais rencontrée. Combien voit-on de personnes dont l'humeur & l'inclination étoient tout-à-fait opposées ; que je fais s'entraimer , & qui dès aussitôt que je les ai touchées , changent de sentiment en faveur l'une de l'autre , viennent à aimer & haïr les mêmes choses ; & enfin deviennent tout-à-fait semblables ?

L' A M I T I É.

Pour moi , j'avouë que je suis redevable à la sympathie de la facilité que je trouve à m'établir dans les cœurs , & je dirai même qu'il me seroit impossible de les lier étroitement , si auparavant elle ne prenoit la peine de les assortir. En vérité elle est tout-à-fait obligeante & tout-à-fait incomprehensible ; il ne semble pas qu'elle se mêle de quoi que ce soit ; on n'entend jamais de bruit ni de dispute où elle est , & assurément il n'est rien de si doux ni de si tranquille : cependant par de secretes intelligences qu'elle a dans les cœurs , & par de certains ressorts qu'on ne connoît point , elle fait des choses inconcevables , & sans se remuer en apparence , elle remuë toute la terre. Les Philosophes ont souhaité de tous tems , d'avoir sa connoissance ; mais il ne leur a pas été possible d'y parvenir , & elle a toujours pris plaisir de vivre cachée aux yeux de tout le monde : quelques-uns ont pris pour elle la ressemblance des humeurs , mais ils ont bien reconnu qu'ils s'étoient trompez , & que si elle a de l'air de la sympathie , elle ne l'est pas effectivement. Il n'est personne qui les connoisse mieux que moi , & qui sçache plus précisément

cifément la différence qui est entr'elles : autant que j'aime à me trouver avec la sympathie , autant ai je de peine à m'accorder avec la Ressemblance , & il n'est pas possible de s'imaginer combien j'en vois qu'elle empêche de s'entr'aimer. Cela paroît étrange , & néanmoins est très-veritable ; il est constant que les personnes de même profession , & qui réüffissent également , ne s'aiment point ; cette égalité est toujours accompagnée de l'Envie , mon ennemie jurée , & avec laquelle je ne me rencontre jamais : ceux même qui ont le plus d'esprit , ne peuvent vivre ensemble , quand ils croient en avoir autant l'un que l'autre , & principalement lorsque l'ayant tourné de la même façon , ils sont persuadés qu'ils excellent dans une même chose. On sçait aussi que les Enjoués , les Diseurs de bons mots , ceux qui font profession de divertir agréablement une Compagnie , ne peuvent souffrir leurs semblables , & qu'ils ont bien du dépit quand ils en rencontrent d'autres qui parlent autant qu'eux. Mais sur tout , la ressemblance & la conformité d'humeur me nuit tout-à-fait parmi les femmes ; deux Coquettes se haïssent nécessairement , deux Precieuses encore plus , quelque mine qu'elles fassent de s'aimer ; & même c'est assez pour être assuré que deux fem-

mes ne seront jamais bonnes amies , si elles dansent , ou si elles chantent bien toutes deux. Je trouve cent fois mieux mon compte , lorsque leurs humeurs ou leurs perfections ont moins de rapport , lorsque l'une d'elles se pique de beauté & l'autre d'esprit ; l'une d'être fière & sérieuse , & l'autre d'être enjouée & de dire cent petites choses qui divertissent. La raison de cette bonne intelligence est bien aisée à deviner , c'est que ces sortes de personnes n'ont rien à partager ensemble ; les douceurs qu'on dit à l'une , ne sont point à l'usage de l'autre , & elles s'entendent cajoller sans jalousie , ce qui n'arrive pas lorsqu'elles ont les mêmes avantages. A vous dire le vrai , de quelque humeur que soient les femmes , je ne me rencontre guères avec elles , ou si je m'y rencontre quelquefois , je n'y demeure pas long-tems , ma sincérité leur déplaît , & elles sont tellement accoutumées à la flatterie , qu'elles rompent aisément avec leur meilleur e amie , dès la première vérité qu'elle leur dit. Néanmoins ce qui m'empêche d'avoir grand commerce avec elles , n'est pas tant parce qu'elles se disent leurs vérités , que parce qu'elles ne se les disent pas ; car enfin si une femme s'apperçoit que son amie a quelque défaut , dont elle pourroit se corriger , si elle-même le connoissoit ,

soit , ne pensez pas qu'elle l'en avertisse ; elle aura une maligne joye de voir que ce défaut lui donne avantage sur elle ; & même si une coëffure , ou un ajustement lui sied mal , elle aura la malice de lui dire qu'il lui sied admirablement. Néanmoins ceci n'est pas généralement vrai pour toutes les femmes , j'en sçai qui observent mes loix avec une exactitude & une soumission entière , & je puis dire à la honte de tous les hommes , qu'il n'est point de cœurs mieux unis que ceux de ces charmantes personnes , qui s'aiment véritablement , & autant qu'elles sont aimables.

L' A M O U R.

Je puis dire aussi à la honte de tous les hommes , que je connois des femmes qui sçavent mieux que tous tant qu'ils sont , ce que c'est que d'aimer véritablement , & qui pourroient leur faire des leçons de constance & de fidélité. Je dirai même que c'est une injustice que l'on a faite de tout tems à ce beau Sexe , de l'accuser de legereté , & que je ne sçai point d'autre raison de la mauvaise réputation qu'il a d'être inconstant , que parce que les hommes font les Livres , & qu'il leur plaît de le dire & de l'écrire ainsi. Il est constant
que

que comme les femmes aiment presque toujours les dernières , elles ne cessent aussi presque jamais d'aimer que lorsqu'on ne les aime plus , & que comme il faut un long-tems & de fortes raisons pour les engager dans l'affection des hommes , elles ne se retirent aussi que pour des sujets qui le méritent , & qui les y obligent absolument.

L' A M I T I É.

Ce n'est pas là l'opinion commune ; & sans mentir si la chose est ainsi que vous le dites , je connois bien des gens dans l'erreur , & qu'il seroit mal-aisé de desabuser. Quoiqu'il en soit . je ne vois pas que les femmes doivent tirer beaucoup de gloire de cette constance & de cette fidélité dont vous les louez , puisqu'il en est si peu qui en sçachent si bien user , & que la plupart ne s'en servent que pour aimer des personnes qu'elles feroient mieux de n'aimer point du tout. En vérité , mon Frere , c'est une chose étrange , que vous preniez plaisir à mettre la division & le desordre dans les familles , vous qui devriez n'avoir d'autre emploi , que d'y conserver l'union & la paix , & que ne pouvant durer long-tems où vous avez obligation de vous trouver , vous n'avez point de

de plus grande joye que de vous couler adroitement où il est défendu de vous recevoir. Il sembleroit même que l'Hyménée, que vous témoignez quelquefois aimer si ardemment, vous chasse de tous les lieux où il vous rencontre. Car enfin depuis que je vais au Cours, je ne me souviens point de vous avoir vû en Portiere entre le Mari & la Femme, au lieu que l'on vous voit sans cesse entre la Femme & le Galant, où vous faites cent gentillesses & cent folies. Pendant que le Mari se promene un peu loins de là entre le Chagrin & la Ja'oufre qui le tourmentent cruellement, & qui de tems en tems ouvrent & ferment les rideaux de son carrosse; la Jalousie les ouvre incessamment, pour lui faire voir ce qui se passe, & le Chagrin se referme aussi-tôt pour l'empêcher de rien voir qui lui déplaît.

L' A M O U R.

Il me semble, ma Sœur, que toute sage que vous êtes, vous ne vous acquitez pas mieux que moi de votre devoir, & qu'on ne vous rencontre guères souvent où vous devriez être toujours, je veux dire entre les freres & les sœurs, & entre les parens les plus proches, qui faute de vous avoir au milieu d'eux, se déchirent les uns

uns les autres , & se haïssent mortellement.

L' A M I T I É.

J'en ai bien regret , mais je n'y sçau-
rois que faire , ils sont la piûpart tellement
attachez à l'interêt , mon ennemi ca-
ché , & avec lequel j'ai une horrible an-
tipathie, (car vous sçavez qu'il veut avoir
tout à lui , & qu'au contraire je fais pro-
fession de n'avoir rien à moi) ils sont,
dis-je , tellement attachez à ce lâche inte-
rêt , qu'ils m'abandonnent volontiers plû-
tôt que lui. D'ailleurs , comme ils tirent
chacun de leur côté , ils rompent tous mes
liens , & m'échappent sans cesse.

L' A M O U R.

Je vous pardonnerois de quitter des pa-
rens interressez & déraisonnables , si c'é-
toit pour vous trouver avec des étrangers
sages & vertueux ; mais il est certain que
le plus souvent ce n'est que la débauche
& le vice qui vous attirent , & qui vous
font demeurer où vous êtes , & que deux
hommes ne seront bons amis , que parce
que ce sont deux bons Yvrognes , deux
francs Voleurs , ou deux vrais Impies.

L'AMI-

L'AMITIÉ.

Je ne me suis jamais trouvée avec ces gens-là, j'avoué qu'il y a entr'eux une certaine affection brutale & emportée qui me ressemble en quelque chose, & qui affecte fort de m'imiter. Il est encore véritable qu'elle fait en apparence les mêmes actions que moi, je dis ces actions éclatantes qui étonnent toute la terre; mais ce n'est point par le principe de cette véritable générosité qui m'anime, & l'on peut dire qu'elle les fait de la même manière que la Magie fait les miracles. Les Sages qui connoissent les choses, n'ignorent pas la différence qui est entr'elle & moi, & ils ont toujours bien sçû que je ne me rencontre jamais qu'avec la vertu & au milieu des vertueux.

L'AMOUR.

S'il est ainsi, ma Sœur, on ne vous rencontre pas aisément, & votre demeure est bien difficile à trouver.

L'AMI-

L' A M I T I É.

Elle l'est assurément plus que la vôtre, puisque je ne me plais qu'avec les Sages qui sont si rares, & que vous au contraire ne vous plaisez qu'avec les fous, dont le nombre est presque infini, & dont vous aimez tant la compagnie, que si les personnes qui vous reçoivent, ne le font pas encore tout-à-fait, vous ne tardez guères à les achever.

L' A M O U R.

Je sçai bien, ma Sœur, qu'il y a long-tems qu'on me reproche de ne pouvoir vivre avec la Raison, & qu'on m'accuse de la chasser de tous les cœurs dont je me rends le maître; mais je puis dire que fort souvent nous nous accordons bien ensemble, & que si quelquefois je me vois obligé à lui faire quelque violence, il y a de sa faute, bien plus que de la mienne.

L' A M I T I É.

N'est-ce point que la Raison a tort, & que vous êtes bien plus raisonnable que la Raison même?

L'A-

L' A M O U R.

Je ne voudrois pas vous l'assûrer , à vous dire le vrai , mais je sçai bien que si elle vouloit ne le point mêler de mes affaires , comme je ne me mêle point des siennes , nous vivrions fort bien ensemble. Je n'empêche point qu'e le ne conduise les hommes dans les affaires importantes de leur vie , je veux bien qu'elle les rende grands Politiques , bons Capitaines , & sages Magistrats ; mais je ne puis souffrir qu'elle s'ingere de contrôler mes divertissemens & mes plaisirs , ni moins encore de regler la dépense , les Bals , les Cadeaux , & toutes les galanteries des Amans. N'a-t'elle pas assez d'autres choses plus serieuses pour s'occuper ; & pourquoi faut-il qu'elle s'amuse à mille bagatelles dont elle n'a que faire ? Que voulez-vous que je vous dise , c'est une superbe & une vaine , qui veut regner par tout , qui critique tout , & qui ne trouve rien de bien fait , que ce qu'elle fait elle-même : je la repousse à la vérité d'une terrible force , quand je ne suis pas en humeur d'en souffrir , & fort souvent nous nous donnons des combats effroyables. Mais pour vous montrer que j'en use mieux qu'elle en toutes choses ; quand elle est la plus forte ,

te ,

te , & qu'elle a avantage fur moi , elle ne me donne point de quartier , elle me châtie honteusement , & publie en tous lieux la victoire qu'elle a remportée. Pour moi quand je demeure le vainqueur , ce qui arrive allez souvent , je me contente de me rendre le maître de la place , & pourvû que le cœur m'obéisse , je lui laisse disposer à sa fantaisie , de tous les dehors : je ne me vante point de l'avoir battüe , & comme elle est glorieuse , elle ne s'en vante pas aussi , elle fait bonne mine , & paroît toujourns la maîtresse.

L' A M I T I É.

On remarque en effet que tous les Amans , quelques fous qu'ils soient , veulent paroître sages , & qu'on n'en voit point qui ne prétende être fort raisonnable : mais de toutes leurs extravagances , je n'en trouve point de plus ridicule que celle qui leur est commune à tous , je veux dire la forte persuasion qu'ils ont que la personne qu'ils aiment , est la plus belle & la plus accomplie de toutes celles qui sont au monde : je me suis cent fois étonnée de cette extravagance.

L'AMOUR.

L'AMOUR.

Est-il bien possible, ma Sœur, que vous n'en sçachiez pas la cause, & que vous n'ayez pas encore remarqué que les Amans ne jugent ainsi favorablement de la beauté qu'ils aiment, que parce qu'ils ne la voyent jamais qu'à la lueur de mon flambeau, qui a la vertu d'embellir tout ce qu'il éclaire? C'est un secret qui est fort naturel, mais cependant que peu de gens ont deviné. Les uns se font imaginer que j'aveuglois tous les Amans; les autres, que je leur mettois un bandeau sur les yeux pour les empêcher de voir les défauts de la personne aimée: mais les uns & les autres ont très-mal rencontré: car enfin il n'est point de gens au monde qui voyent si clair que les Amans. On sçait qu'ils remarquent cent petites choses dont les autres personnes ne s'apperçoivent pas, & qu'en un moment ils découvrent dans les yeux l'un de l'autre tout ce qui se passe dans le fonds de leur cœur. Sans mentir je ne comprends pas ce qui a pû donner lieu à de si étranges imaginations, si ce n'est peut-être qu'on ait pris pour un bandeau, de certains petits cristaux que je leur mets au devant des yeux, lorsque je leur fais regarder les personnes qu'ils aiment.

Ces

Ces cristaux ont la vertu de corriger les défauts des objets , & de les reduire dans leur juste proportion. Si une femme a les yeux trop petits ou le front trop étroit , je mets au devant des yeux de son Amant un cristal qui grossit les objets , en sorte qu'il lui voit des yeux assez grands , & un front raisonnablement large. Si au contraire elle a la bouche un peu trop grande , & le menton trop long , je lui en mets un autre qui apeitisse , & qui lui represente une petite bouche & un petit menton. Ces cristaux sont assez ordinaires , mais j'en ai de bien plus curieux , & ce sont des cristaux qui apetitissent des bouches & agrandissent des yeux en même-tems : j'en ai aussi pour les couleurs , qui font voir blanc ce qui est pâle , clair ce qui est brun , & blond ce qui est roux : ainsi de tout le reste. Mais à qui est-ce que je parle ? N'en avez-vous pas aussi-bien que moi de toutes les façons ?

L' A M I T I É.

Il est vrai que j'en ai , mais il s'en fait bien qu'ils fassent un effet aussi prodigieux que les vôtres ; ils ne font qu'adoucir les défauts des objets & les rendre plus supportables ; mais ils n'empêchent pas qu'on ne les voye. Cependant , mon Frere , il
me

me semble que nous parlons ici plaisamment bien de nos petites affaires, & qu'on se mocqueroit bien de nous, si l'on nous entendoit dire naïvement, comme nous faisons, toutes les nouvelles de l'école.

L' A M O U R.

Je connois à la vérité bien des personnes qui trouveroient notre entretien fort simple & fort ridicule; mais j'en sçai d'autres dont le jugement seroit plus favorable, & qui le trouveroient assez divertissant.

L' A M I T I É.

Je sçai du moins qu'il m'a fort divertie, & que j'ai bien du regret de ne pouvoir causer davantage avec vous; mais je ne veux pas donner sujet de se plaindre de moi à quelques personnes qui m'aiment plus que leur vie, & qui ne me le pardonneroient jamais, si j'étois plus long-tems sans leur donner des marques de mon souvenir.

L' A M O U R.

Adieu donc , ma Sœur , aussi-bien ai-je encore plus d'affaires que vous , & qui pressent toutes étrangement. J'ai des Amans à punir , j'en ai d'autres à récompenser , & avec tout cela il faut que je me rende auprès d'Iris , qui va partir pour aller au Bal , où je dois lui conquérir le cœur de tout ce qu'il y aura d'honnêtes gens dans l'assemblée , & leur faire avoüer qu'elle est la plus belle & la plus aimable personne du monde.



L E T T R E

A MADEMOISELLE

D E

Sur un Etui de table d'or, qu'elle mettoit en voyage dans une pochette au devant de sa jupe, lequel se plaçoit étant en carosse, justement, &c.

QUoique vos deux dernieres Lettres soient differentes sur le tems de votre retour, elles sont au moins semblables en ce point, qu'elles m'assurent également de votre tendresse, ce qui me donne une joye infinie, parce que c'est ce que je desire le plus au monde, & que de tous les biens de la vie je ne suis sensible qu'à celui-là; après cela il n'est pas besoin de vous jurer que l'impatience que j'ai de vous revoir, est extrême; & ce qui l'augmente, c'est que le froid de la saison se vient joindre à l'ardeur de mon amitié,

Qui fait qu'une antiperistase
Me cause une incommode extase.

En sorte que souvent je brûle du desir de vous revoir, & en même-tems j'ai si

H ij grand

grand froid , que votre Etui d'or est mille fois plus heureux en pleine campagne que je ne le suis dans mon lit , & je ne puis m'empêcher dans ces momens-là, d'envier furieusement son bonheur.

Helas ! qui n'en feroit autant ,
 Pour être comme lui bien-heureux & content ;
 Pour avoir la bonne fortune
 D'être si bien traité d'une charmante brune ?
 Chaque jour près de ses beaux yeux
 Il contemple à loisir leurs regards précieux ,
 Il goûte chaque jour sur sa bouche adorable
 De ses baisers le plaisir delectable ;
 Chaque jour cet heureux métal
 Entre ses lèvres de corail
 Se sent presser d'un bonheur sans égal ,
 Et du bout de sa langue en délices féconde
 Va quelquefois chercher la douceur sans se-
 conde.
 Mais à tant de faveurs & de charmans plai-
 sirs ,
 Qui pourroient contenter les plus ardens de-
 sirs ,
 Iris n'a pas borné sa belle destinée
 Si douce & fortunée ,
 Et pour la couronner d'un présent glorieux
 Qui pourroit enchanter les hommes & les
 Dieux ,

Iris

Iris par un excès de grace

Quelquefois lui fait place

Au séjour des plaisirs & de la volupté,

Séjour plein de félicité,

Séjour ou tout plaisir abonde,

Séjour le plus charmant du monde.

O cent fois trop heureux séjour !

Séjour pour qui mon cœur soupire,

Où les Jeux, les Plaisirs, les Graces & l'Amour

Ont tous établi leur empire.

Je pense que vous trouverez à propos que je demeure-là ; aussi-bien la force de mon imagination me donne des idées qui me feroient pousser ma Poësie un peu trop avant, & j'aaimerois mieux mourir que d'avoir pris la moindre petite licence qui vous pût déplaire ; laissons donc cet heureux Etui en sa place, & que personne ne soit si osé que de l'y aller prendre : pour moi, si je m'y rencontrois, je pense que je crierois pour l'empêcher, aussi haut que fit autrefois..... lorsqu'on lui voulut ôter son Anneau ; j'en aurois quasi la même raison, & vous me l'avouïerez, si vous vous souvenez de son histoire que je vous ai autrefois contée pour vous réjouïr ; & si vous n'êtes de méchante humeur, vous en ferez autant de celle-ci : je vous y exhorte, & de sur-

Je n'ai fait voir par ces efforts
Que ma honte & que votre gloire.

Permettez-moi donc de vous faire ici le Portrait d'une personne que vous souhaitez de connoître , & dont on vous a parlé assez souvent ; je réussirai peut-être mieux à vous la représenter , que je ne ferois à vous dépeindre vous-même. Et puisque ma main est trop foible pour toucher des qualitez aussi belles que les vôtres , essayons à représenter une personne moins parfaite que vous.

Laissons-là le pinceau , reprenons le crayon ,
Le Soleil éblouit par sa grande lumière ,

Il faut abaisser la paupiere ,
Et tracer seulement son ombre ou son crayon.

La jeune Cloris est si parfaite , que toutes les Graces se sont assemblées pour la former ; sa taille n'est ni grande ni petite , son action est libre & agissante , sa démarche n'a rien de précipité , mais elle n'a rien de lent , & se ressent plutôt de l'impression de cet agréable feu qui l'anime : ses pieds sont admirablement bien tournez , & font mouvoir son corps avec une grace qu'on ne sçauroit exprimer : elle a un grand embonpoint qui lui sied bien & qui ne l'incommode pas.

Mais son accueil est si charmant ,
 Si gai , si doux , si plein de grace ,
 Qu'il se fait dans le cœur une sensible trace ,
 Et le gagne dans un moment.
 Son abord est riant, elle a l'air agreable ,
 Aisé, commode & careffant ;
 Si bien que tout d'un coup l'on voit & l'on
 ressent
 Tout ce qu'elle a de plus aimable.

C'est la belle perspective qui se pre-
 sente aux yeux , mais ce n'est pas une il-
 lusion qui trompe , elle a en elle la source
 de toutes ces belles choses ; car à la con-
 siderer de près, c'est une admirable bru-
 ne , qui a les yeux beaux , le nez assez
 grand, le visage rond , la bouche petite ,
 & les lèvres toujourns fraîches & vermeil-
 les.

Le tour de son visage est juste ,
 Le front serin , la gorge auguste ,
 Par deux globes formez de lys.
 Et si l'on obtenoit d'un amour moins severe
 De nous laisser voir ce mystere ,
 Nos yeux en seroient ébloüis.

Ses cheveux sont châains , & lui don-
 nent un agrément tout particulier lors-
 qu'ils sont rattachez , & qu'elle ne laisse
 pas flotter les boucles qui leur sont natu-
 relles ;

relles ; parceque les yeux découvrent pour lors sans embarras toute la proportion de son visage , dont la figure est agreablement bien faite. Il faut croire que le reste du corps répond à cette belle montre , & que ce qui est caché n'a , pas moins de charmes que ce que l'on voit.

Car ma Muse ne voudroit pas
 Parler de ses secrets appas,
 Qui font du curieux le supplice & la gêne :
 Son vol est audacieux ,
 Et la discretion qui la pousse & la mene .
 L'arrête à ces beautez qui paroissent aux yeux.

Mais sans mentir , je n'estimerois pas son corps , s'il n'étoit animé de son esprit ; quoi qu'elle se défende toujourns d'en avoir, c'est pour lors , ce me semble , qu'elle en a davantage , & que cette lumiere qu'elle veut cacher , paroît avec plus d'éclat & de force ; il est plein de feu & enjoué , tourné aux belles choses , dont elle a un goût délicat , & juge finement les beaux endroits ; elle aime avec passion tous les ouvrages d'esprit , & a une curiosité avide pour toutes ses productions. Quoique pour l'ordinaire elle ait l'esprit fort present , elle lui donne quelquefois permission d'aller où ses pensées l'appellent ; mais il n'y est pas long tems , & ne se fait pas attendre avec impatience.

Il revient promptement de son petit voyage ;
 Et retrace sur le visage
 Un je ne sçai quel nouveau jour
 Qui nous annonce son retour.

Elle n'est pas opiniâtre , mais elle ne peut souffrir qu'on la contredise , ni qu'on choque ses sentimens ; elle n'a pas l'humeur inquiète ; mais si ses ordres ne sont exécutez sur le moment , elle en est en peine , & son repos n'est point tranquille qu'après l'exécution : tout cela part d'une belle cause , & tous ces effets naissent de la vivacité de son esprit.

Elle a bien l'humeur complaisante
 Elle louë agreablement :
 Mais si la personne est absente ,
 Elle en raille modestement.

Comme elle a du penchant à la douce satyre ,
 Elle cherche sujet de rire ,
 Quand bien ce seroit du martyre
 D'un pauvre & malheureux Amant.

Ce n'est pas qu'elle soit insensible à l'amitié , & si je ne me trompe , elle a l'ame belle , genereuse & reconnoissante. Elle s'attache fortement aux interêts d'une amie ; mais son amitié est délicate sans être fragile : cela veut dire qu'après que ce lien est rompu , elle ne le sçauroit plus re-
 nouër

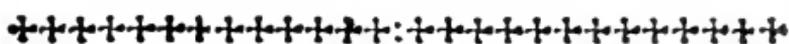
noüer , ni s'y fier comme auparavant ;
 comme elle a l'esprit net , elle cherche
 avec scrupule la propreté en toutes cho-
 ses , & ne peut souffrir le desordre , non
 pas même dans ses cheveux ; elle devore-
 roit les Livres , & passeroit les nuits & les
 jours à la lecture , particulièrement des
 Romans , si elle ne moderoit cette incli-
 nation. Enfin , elle a ses sentimens hauts
 & relevez , & un jugement tout-à-fait
 éclairé , qui guide & conduit son esprit.

Mais , ô Dieux , que je suis surpris !
 Je croyois a voir fait le Portrait de Cloris ,
 Et je vois bien que c'est le vôtre ,
 Que ce sont-là , Diane , & vos traits & vos
 ris,

Et non pas les graces d'une autre :
 Que j'ai peint le Soleil & non pas son rayon ,
 Par les traits du pinceau , non par ceux du
 crayon ;

Je n'ai pû suivre d'autre idée ,
 Que celle qui s'offroit à moi ,
 Mon ame en étant possédée ,
 Ma main en a reçû la loi ,
 Et je suis devenu semblable
 A ce Peintre admirable ,
 Qui representant les beautez
 Des mortelles Divinitez ,
 Jamais il ne peignoit de femme ,

Qu'il ne lui donnât tous les traits,
 La grace, l'air & les attraits,
 De celle que l'Amour avoit peint dans son
 ame.



L E T T R E

A M A D E M O I S E L L E

D E M * * * * *

Sur un Songe.

DAns le tems qui divise la nuit d'avec le jour, & auquel les foibles rayons de l'Aurore commençant à percer les voiles épais des tenebres, laissent à discerner à l'œil si cet intervalle est du jour ou de la nuit, j'ai fait un songe que je veux vous raconter, puisqu'il vous concerne entièrement, & qu'il doit être véritable, puisqu'il a été fait dans le tems auquel ils se font ordinairement, & où l'esprit agit avec plus de liberté.

Je me suis donc imaginé d'être transporté dans le lieu le plus agreable qui se soit jamais offert à ma vûe; c'étoit une prairie

prairie tapissée d'autant de fleurs que la terre en ait jamais produit, & qui ne satisfaisoient pas seulement la vûe par l'agréable variété de leurs couleurs; mais qui ravissoient encore l'odorat par l'odeur la plus exquise dont il puisse être touché.

Cette prairie étoit bordée de deux larges canaux, remplis d'une eau vive & pure, dont la surface représentant aux yeux toutes les couleurs différentes des fleurs, formoit un objet très-agréable: ils étoient accompagnez de deux allées d'arbres fort élevez, & dont les branches portoient moins de feuilles que d'oiseaux, qui dans la variété & la délicatesse de leurs chants, ne laissoient rien à desirer pour la satisfaction de l'oreille.

Ces petits hôtes des bois

Eclatoient tous à la fois,

Comme pour disputer du charme de leurs
voix,

Et d'une force si pareille

Tâchoient d'agréer à l'oreille,

Que ce sens confus & surpris,

Ne pouvoit pas juger qui meritoit le prix.

Je n'eus pas fait quelques pas dans cette délicieuse prairie, que je m'apperçus
qu'elle

qu'elle étoit terminée par l'objet du monde le plus magnifique. C'étoit un Temple dont la structure marquoit l'antiquité, & qui n'étoit pas moins remarquable par la masse prodigieuse de son édifice, que par le marbre & le jaspe qui en composoient le corps, & l'or & l'azur dont il brilloit de tous côtez. Ce que j'en voyois me parut si beau, que je ne pûs m'empêcher de souhaiter d'en voir davantage, & je m'avantai tout le long d'une allée pour satisfaire ma curiosité; mais à peine avois-je fait les premières démarches, que je fus arrêté par un objet encore plus beau que tout ce que je viens de vous représenter.

L'éclat des plus vives couleurs,
 L'émail de tant de belles fleurs,
 Le printems éternel de ces vertes prairies,
 Tout le brillant de l'or, celui des pierreries,
 La douceur des parfums, le concert des oiseaux,
 Toute la pureté des eaux,
 Toute la fraîcheur de l'ombre,
 Enfin tous les objets que l'on voit en ces lieux,
 Ne font qu'une parfaite image,
 De ce qui s'offrit à mes yeux.

Je crois qu'après cela vous ne devez pas
 douter

douter que ce ne fût vous que je rencontrai dans ce lieu, encore que vous ne vous imaginiez peut-être pas d'y être. En effet, belle Climène, ce fut vous que je vis dans ce moment, & qui vous présentâtes à mes yeux telle que vous êtes ordinairement, c'est-à-dire, la personne du monde la plus aimable. Vous étiez étendue sur le gazon, & vos mains qui panchoient négligemment, s'avançoient jusques dedans l'eau : vos yeux étoient fermés, & si le sommeil me déroboit l'avantage de les voir, en récompense il m'aideroit à pouvoir considérer davantage toutes vos autres merveilles, qui semblent ordinairement être à couvert parmi les feux que vos yeux lancent quand ils sont ouverts, & dont on a peine à supporter l'éclat.

Par une si chère vûë, toute autre curiosité fut entièrement éteinte dans mon esprit, & j'oubliai mon premier dessein pour m'occuper tout entier à vous regarder. J'admirois la tranquillité avec laquelle vous dormiez, & je m'étonnois comme le Ciel vous donnoit tant de repos dans le moment que vous me l'ôtiez entièrement, lorsque cette reflexion fut troublée par un accident, qui m'ôta tout le plaisir que j'avois à vous considérer. Un serpent d'une prodigieuse grandeur, dont les replis avoient été cachez sous
l'herbe

l'herbe jusques alors , élança tout d'un coup sa tête , & avec un siflement qui me glaça le sang dans les veines , s'approcha de vous pour vous empoisonner de son haleine , & vous lier des longs replis de sa queue.

Dans cette surprise étonnante ,
 Pire pour moi que le trépas ,
 Je voulus m'écrier d'une voix éclatante ,
 Mais , hélas ! je ne le pûs pas.

La frayeur me ravit entièrement l'usage de la voix & celui du mouvement , & plus immobile que vous (qui dormiez toujours avec autant d'assurance , que si vous n'eussiez pas été en danger) je fus réduit à vous considérer , sans pouvoir faire aucun pas pour vous secourir.

Déjà le serpent avoit commencé de vous lier , & il ne restoit plus que deux ou trois tours , lorsque j'entendis ouvrir les portes de ce Temple , dont je vous ai parlé , avec un bruit éclatant , & que j'en vis sortir un Enfant tout rayonnant de gloire , & de la même figure avec laquelle on nous dépeint l'Amour.

Le peu de distance qu'il y avoit , & le secours que lui donna la vitesse de ses ailes , fit qu'il arriva encore assez à tems avant que le serpent vous eût toute enveloppée.

loquée. Je voulois lui demander le secours que je ne pouvois pas vous donner ; mais à peine avois-je formé cette pensée, que je le vis prendre ce serpent avec une main, défaire les nœuds dont il vous serroit, & l'enchaîner avec une petite chaîne d'or qu'il avoit apportée. Cela fait, il vous porta son flambeau devant les yeux pour vous réveiller, & vous fit connoître le danger duquel il vous avoit tirée. Au lieu de le remercier comme vous deviez, vous ne voulûtes pas avouer que vous lui étiez redevable ; mais lui pour vous punir de votre ingatitude, déchaîna le serpent qu'il tenoit d'une main, & le laissa en liberté de vous attaquer avec toute sa furie.

Vous voulûtes d'abord prendre la fuite, mais elle vous fut fort inutile : car le serpent ayant déployé des aîles que je n'avois pas remarquées jusques alors, il vous eût atteint dans un moment, & malgré votre résistance, il commença de vous lier comme auparavant.

La nécessité vous fit connoître votre faute, & il me sembla que vous commençâtes d'invoquer à hauts cris l'assistance du Dieu que vous aviez auparavant méprisé. Lui qui a toute la douceur d'un enfant, & qui s'irritant facilement, s'apaise aussi de même par la soumission & le respect,

pect, ne vous entendit pas plutôt, qu'il accourut à votre secours, & vous délivra du Serpent, après que vous lui eûtes promis que vous vous rangeriez sous son empire, & que vous reconnoîtriez sa puissance. Le Serpent s'en vint à moi, mais au lieu de me lier comme vous, il se mit à me caresser. Comme je m'en étonnois, tout cet enchantement disparut, & je me trouvai réveillé, & en état de rêver à un songe qui n'auroit pas été tellement suivi, s'il n'avoit eu quelque chose de mystérieux. Voici ce que je me suis imaginé qu'il pouvoit signifier.

Cette agreable prairie qui s'est offerte à mes yeux, & qui m'a présenté tant de delices à la fois, me figure assez bien les plaisirs de l'amour, auxquels elle sembloit être consacrée, puisqu'elle servoit d'avenüe à son Temple.

Cet assoupissement dans lequel je vous trouvai, represente sans doute l'indifference dans laquelle vous vivez, & qui est une espece de lethargie qui vous met dans un état fort dangereux.

Le Serpent qui veut vous attaquer, & vous lier des plis de sa queuë, ne signifie autre chose que le tems, qui nous a toujours été representé par la figure du Serpent. C'est un ennemi fort dangereux & qui est d'autant plus à craindre, qu'il vous
 attaque

attaque dans le sommeil , & qu'il vous prend dans un tems auquel vous ne sçauriez vous défendre.

L'amour qui vous délivre de ce danger, fait voir que c'est lui qui nous garentit véritablement des injures du tems , & qui nous le fait passer avec une douceur inconcevable.

L'injustice avec laquelle vous refusez de reconnoître l'obligation que vous avez à l'Amour qui vous a délivrée du Serpent, marque assez bien la repugnance que vous avez pour lui : mais aussi le châtiment qui suit de près l'offense , fait voir que le tems vous poursuit avec une vîtesse merveilleuse , encore qu'il semble être fort paresseux sous la figure du Serpent qui rampe fort lentement.

Jusques-là mon explication se suit assez, & je n'y trouve aucun défaut ; mais je ne sçai comment je dois prendre la pensée que j'eus que vous promettiez à l'Amour de reconnoître son empire , pourvû qu'il vous secourût dans ce danger : je crains fort que mon songe ne soit pas véritable dans cette partie , & que vous n'avez peu de disposition à faire ce que je m'imaginai que vous faisiez. Cependant j'ai crû devoir vous en avertir , pour vous faire prendre garde à vous mettre à couvert des injures du tems, par ce seul moyen que vous
en

en avez ; car vous pouvez voir par l'accueil que le Serpent me fit au lieu de me nuire , que le tems ne fait aucun mal à ceux qui sont autant amoureux que je le suis , & que c'est le veritable antidote contre son venin.

Songez-y , divine Climène ;
Et pour vous épargner la peine
De mille regrets superflus,
Employez bien le tems , qui ne retourne plus.
Reconnoissez d'Amour la divine puissance,
En vous rangeant dessous sa loi :
Aimez avec ardeur , aimez avec constance,
Et , s'il se peut , faites que ce soit moi.

+++++

L E T T R E

A MADEMOISELLE

DE.....

VOS forces augmentent le dessein que j'ai fait d'assiéger votre cœur, & ma résolution surmontera cette puissance qui vous a mis à l'abri de pareilles entreprises.

Oùi, je pretens, Philis, assiéger votre cœur,
 Je veux emporter cette place,
 Ne condamnez pas mon audace,
 Mon desir est fondé sur la force & l'honneur.
 Quand j'aurai réüssi dedans cette entreprise,
 Mille beautez viendront me dire chaque jour,
 Nous vous donnons nos cœurs avec notre franchise,
 Pour vous seul nous brûlons d'amour :
 Et par un sentiment fort tendre,
 Sans m'oser contester, elles se viendront rendre.

L'espoir de posséder cet avantage me
 rendra

rendra les plus grandes difficultez faciles ,
& je dois courre le risque dont vous me
menacez.

Rien ne me sçauroit empêcher
De vaincre ce cœur de rocher ,
Nonobstant sa grande puissance.
Son pouvoir ne m'étonne pas ;
Ayant une juste esperance :
Les obstacles sont des appas.

Je suis assuré que quand je serois défait
dans ce siege , & que vous me forceriez
de le lever , vous conserveriez pour moi
une estime qui me procurera le bonheur
où j'aspire , & que vous approuveriez ge-
nerousement un si grand dessein. On doit
plus hazarder pour un bijoux de ce prix ,
que pour la conquête d'une Couronne ;
& si personne n'a pas entrepris de le con-
querir , c'est parce qu'on a crû qu'il étoit
en des terres inconnuës. Je m'attacherai
avec plaisir à en faire la découverte ; & si
vous me laissez prendre ce soin sans vous
y opposer , je m'assûre que j'étendrai son
Domaine , & que je découvrirai des Païs,
qui seront toujours cachez à faute d'une
exacte recherche. Mais pour y réussir , il
faudroit que j'eusse un consentement de
cette indomptable : car si j'entre dans ses
Etats la force à la main , je ferai des rava-
ges,

ges , qui m'empêcheront de faire une juste perquisition. Prenez là-dessus vos mesures , je vous donne le choix de ces deux partis : & si vous me croyez , je vous aurai une obligation que je puis obtenir de moi-même.

++++x++++x:+++++

R E P O N S E.

VOtre audace n'est pas petite ,

Mais je conviens à mon tour , que la mienne n'est pas moindre d'entreprendre de répondre à votre lettre , & de défendre mon cœur d'une attaque aussi galante que celle que vous lui faites : mais de bonne foi j'ai crû qu'il étoit de la sincérité , de vous avertir qu'il est tout-à-fait inutile.

De vouloir attaquer mon cœur ,

C'est un Pais où la force pourroit être repoussée par la force , & où l'on se précautionne bien contre les surprises ; aussi l'on y est toujours sur ses gardes. Ce n'est pas que votre adresse , votre vigilance & le bonheur que vous avez de faire réussir
les

les entreprises les plus difficiles , ne pût m'épouvanter.

Mais avec tout votre merite ,

Et les talens que vous avez pour toutes les importantes negociations , il ne vous seroit pas aisé de conquerir un Païs qui se peut maintenir par ses propres forces , & qui d'ailleurs en peut avoir d'étrangeres. Il faudroit pour cela que vous eussiez des agens secrets pour vous découvrir le foible des Places ; mais la politique du Païs n'en permet l'entrée à personne , & les Sujets en sont incorruptibles ; ainsi je vous conseille d'avoüer que ,

Vous n'en pouvez être vainqueur ,

Par la raison qu'il est naturel d'aimer la liberté & de fuir la tyrannie. Car à parler finement de ces braves Conquerans , ils ne font jamais cette guerre que sous des pretextes specieux & raisonnables ; ils ménagent le Païs , ils gagnent peu à peu le terrain , & traitent avec douceur tant que la conquête est incertaine ; mais si-tôt qu'elle est faite , il n'est acte d'hostilité qu'ils n'exercent , ils prennent tout impetueusement : l'incendie , le pillage , la fourbe & la malice sont en regne , & pour vous
definir

définir en un mot , vous devenez des tyrans enragez , & travaillez incessamment à la ruine d'un bien , pour l'acquisition duquel vous avez tout mis en usage. Après cela , n'ai-je pas raison de me défendre contre de si cruels Ennemis ? Ce n'est pourtant pas le seul motif , ni le plus beau qui fortifie mon cœur contre leurs attaques ; & quand j'en voudrois user autrement , il ne me seroit pas aisé : car ,

La vertu , la raison , sont ses gardes fidèles ,

Ce sont elles qui en tiennent les avenues , & qui en défendent l'entrée à tous les hommes du monde : elles y regnent avec un pouvoir absolu ; & volontiers je leur en remets le soin , puisqu'assûrément

Rien ne peut corrompre leur foi ,

Et qu'elles sont trop en intérêt de soutenir leurs droits , & de se maintenir dans leurs forces. Veritablement rien ne leur résiste , & elles ne mettent point la violence en usage pour y faire observer leurs Statuts.

Là, tout leur est soumis, il n'est point de rebelles.

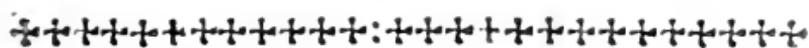
Et je connois bien que le soin qu'elles

prennent n'a point d'autre but que la conservation de mon repos & de ma tranquillité ; & comme il n'y a rien contre elles que le pouvoir d'un certain petit Dieu aveugle & enfant , elles ne s'en mettroient pas trop en peine , si son bras n'étoit soutenu de ceux qui combattent pour l'accroissement de son Empire : de sorte que pour la sûreté de mon cœur , elles me conseillent de m'en tenir où j'en suis.

Et l'on n'y reçoit point , ni l'Amour , ni la Loi.

Après cela , jugez bien qu'étant fortifiée de la raison , de la vertu & de que' que lumière , votre entreprise seroit fort inutile , & que j'ai eu sujet de vous dire que

Votre audace n'est pas petite ,
 De pretendre attaquer mon cœur ;
 Mais avec tout votre merite ,
 Vous n'en ferez jamais vainqueur :
 La vertu , la raison sont des gardes fidèles ,
 Rien ne peut corrompre leur foi :
 Là , tout leur est soumis , il n'est point de rebelles ,
 Et l'on n'y reçoit point , ni l'Amour , ni la Loi.



L E T T R E S.

N'Aurai-je jamais le credit,
 D'envisager certaine creature,
 Pour confronter son aimable figure,
 A tous les biens qu'on m'en a dit.

Je crois déjà que c'est une merveille,
 Je crois qu'on ne voit rien de plus beau sous
 les Cieux :
 Mais tout cela se croiroit mieux
 Par l'œil encor que par l'oreille.

Puisqu'ainsi va, tâchons par nos efforts
 D'approcher cet illustre corps,
 Pour lui faire la reverence :
 Elle ne nous mangera pas,
 En tout cas,
 Quitte pour rendre ailleurs notre assistance.

Quiconque me voudra servir d'introduc-
 teur,
 Peut s'assurer d'avoir mon cœur,
 Le present n'est pas d'importance :
 Mais pour meriter mieux cette introduction,
 J'ajoute à mon affection,
 Quatre gros jambons de Mayence.

Après cela , si je manque d'amis ,
Ma foi je suis d'avis
De me servir à moi-même de guide :
Pour réüssir il faut être hazardeux ;
Aujourd'hui le moins timide
N'est pas le plus malheureux.

Neanmoins , afin de n'estropier pas tout-à-fait la bienfiance , feuilletons nos amis , avant que pousser nous-mêmes notre fortune , & tâchons d'en trouver un qui veuille disposer cette charmante personne à notre reception. Il n'est pas à propos , ce me semble , d'exiger un tel office de ceux de nos amis qui en ont le cœur navré. Car selon toutes les apparences , ils ne voudront associer personne à l'honneur de la voir , & seront assurément ravis de jouïr seul de cet avantage : où Diable donc trouver un homme qui veuille genereusement démembler cette connoissance , & le partager avec moi ? Si j'en priois Monsieur de ... bon , je rêve ; il en est trop fier ; & ce que j'ai d'estime pour la reputation de cette Dame , lui feroit apprehender que je n'eusse quelque chose de plus fort pour sa personne , s'il me procuroit le bien de la voir un moment. Ainsi je n'ai qu'à me provisionner d'un autre patron ;

patron ; voici un drôle qui me pourra sortir d'affaire.

Je ne puis plus tenir mon eau ,
 Tirsis, à Madame du Veau ,
 Si bien-tôt tu ne me presente ,
 Bien-tôt mon ame impatiente ,
 Se dépêtrera de mon corps ,
 Bien-tôt je ferai chez les morts ,
 Election de domicile :
 Car presentement dans la Ville ,
 Je n'entends parler en tous lieux ,
 Que de sa grace & de ses yeux ,
 Que de ses mains , que de sa gorge ,
 Que d'un autre endroit qu'on se forge :
 Car je crois qu'on ne le voit pas ;
 Ma foi je suis déjà bien las
 De ces prôneurs insupportables :
 Quoi ces Peintres inevitables ,
 Seront par tout pour mes pechez
 Eternellement attachez
 A crayonner cette inhumaine !
 Hier encor pour surcroît de peine ,
 Je fus chez les Italiens ,
 Pensant que ces Comediens ,
 Pourroient par leurs bouffonneries
 Dissiper de mes rêveries ,
 La plus importune moitié.
 Dame ce fut bien la pitié ,

Tout étoit plein dans le parterre ;
Mais par bonheur les gens de guerre,
Plus honnêtes que les Bourgeois,
Me laisserent à plusieurs fois,
Gagner une assez bonne place,
Tirsis, prends part à ma disgrâce,
Je ne fus pas plutôt entré,
Qu'un Marquis amphitheatré,
Parlant de sieges & de batailles,
Avec d'autres Marquisailles,
Tout d'un coup changeant de discours,
Pour enfiler de ses amours,
L'ennuyeuse palinodie :
Après quelques traits de folie,
Assez courtoisement décrits,
Sçavez-vous que je suis épris,
Leur dit-il, de certaine Dame,
Qui vaut encor mieux sur mon ame,
Que la Duchesse à qui l'honneur
Nous deffend sur notre bonheur
De nous expliquer davantage ;
Mais enfin l'objet qui m'engage,
Renferme en soi tant de beautez,
Tant d'adorables qualitez,
Tant de vertu, tant de sagesse,
Tant d'esprit, tant de gentillesse,
Tant de bonté, tant de douceur,
Qu'il faudroit n'avoir point de cœur,
Ou l'avoir plus dur qu'une pierre,

Pour

Pour se deffendre de la guerre,
 Que l'Amour nous fait par ses yeux :
 Non, Messieurs, je crois que les Dieux,
 Tout Dieux qu'ils soient ne tiendroient
 guère
 Contre l'aimable meurtriere,
 Qui va me troubler le cerveau :
 Ah ! pourquoi charmante du Veau,
 Faites-vous sur ma fantaisie
 Male-peste, qu'elle est jolie !
 Reprit l'autre sur nouveau frais,
 C'est le plus beau tein, le plus frais,
 C'est bien la plus mignonne bouche
 Par bonheur pour moi Scaramouche
 Les interrompit brusquement,
 Sans cela j'étois justement
 Tout prêt à perdre patience :
 Car enfin, Tirsis, ma souffrance,
 C'est d'oïir prôner les appas
 Des gens que je ne connois pas.

C'est pourquoi je te conjure de mettre
 les fers au feu pour me faire entrevoir ce
 prodige de merite que j'entens vanter à
 tout le monde, & chez lequel pourtant
 personne ne s'offre de m'introduire : je ne
 suis pas homme à l'égard duquel il soit
 besoin de grands préparatifs ; toutes les
 heures me sont bonnes ; je me trouverai

aussi-bien reçu le matin que l'après-dînée ; & même si je ne puis pas mieux , je me tiendrai pleinement satisfait de donner le bon soir à la Dame , dont est question : vous pouvez toujours cependant la préparer à mon humeur. Je sçai qu'elle n'aime pas d'ordinaire les fortes passions ; mais je sçai bien aussi qu'elle ne peut condamner la violence de la mienne , puisque je n'en ai que pour l'honneur de son service : je lui exposerai succinctement le cas que je fais de son mérite , je pourrai bien ensuite lui demander quelque part en ses bonnes grâces , peut-être encore porterai-je mes prétentions jusques à son amitié , pourquoi non ? Ne pourroit-il pas arriver que je la mériterois quelque jours par mes assiduités ? Et croyez-vous , Tirsis , que la continuité ne mérite pas à la fin quelque honnête connoissance ?

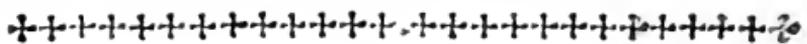
Une mediocre ardeur,
 Touche beaucoup plus un cœur,
 Quand elle est de durée,
 Que tous les emportemens
 De ces parjures Amans,
 Qui s'en vont en fumée.

Ainsi malgré ce qui en arrivera , je présume bien de mon entreprise , & je crois que cette Dame ne peut se dispenser d'avoir

voir de bons sentimens de moi , pour peu qu'elle veuille commettre sa fierté avec ma perseverance , je suis sûr à la fin de la vaincre , attendu que ma passion est fort respectueuse , & mon attache fort désintéressée.

Ce n'est point l'espoir qui me flatte,
 J'accorde volontiers l'amour avec l'honneur,
 A ces conditions , qui refuse son cœur,
 Doit bien passer pour une ingrante.

Allez , Tirsis , ne vous relâchez point ,
 & croyez qu'en me rendant office auprès
 de cette Belle , vous obligez le meilleur de
 vos amis.

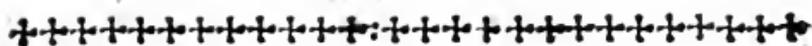


COMBAT DE L'AMITIÉ ET DE L'AMOUR.

JE vous aime, Sylvie, il est tems de le dire ;
 Vos yeux qui causent mon martyre,
 Pour mépriser mon mal, sont trop plein de
 douceur,
 L'amitié surmontée a fait place à son frere,
 Et ce Roi puissant & severe,
 Usurpe malgré moi l'Empire de sa sœur.

Cette fille prudente a tout mis en usage
 Contre ce Tyran plein de rage,
 Mais après le combat, il reste le plus fort :
 Et si d'un doux accueil ma flâme n'est reçûë,
 Et le vainqueur & la vaincuë,
 Sont tous prêts de céder au pouvoir de la
 mort.

C'est en cette Déesse, horreur de tout le
 monde,
 Que mon dernier espoir se fonde,
 Si votre cruauté me refuse secours :
 Mais cette inexorable alors que je l'appelle,
 Dit que c'est vous & non pas elle,
 Qui devez disposer de la fin de mes jours.



IX. ELEGIE.

Dieux, que je plains le sort de ces pauvres
 Amantes,
 Qui sentant de l'Amour les flâmes violentes,
 Quelque dangereux trait qui leur perce le
 cœur,
 N'oseroient declarer le nom de leur vainqueur;
 Pour moi, grace au Ciel, je n'en suis pas de
 même,
 J'aime, mais sans rougir j'ose dire que j'ai-
 me,
 Et je puis librement découvrir mon ardeur,
 Sans violer les loix de la chaste pudeur:
 Oüi, je vous peut nommer sans crainte d'au-
 cun blâme,
 Celui dont le merite a fait naître ma flâme,
 Et quicon que sçaura le nom de mon Amant,
 S'il juge mal de lui, sera sans jugement.
 Parmi les beaux esprits qui regnent dans no-
 tre âge,
 Chacun sçait que Daphnis emporte l'avant-
 tage,
 Qu'il écrit à ravir, & que sans vanité
 Il a droit d'aspirer à l'immortalité:
 Mais chacun sçait encor qu'il est plein de fa-
 gelle.

Et je jure ma foi, s'il n'alloit à confesse,
 Que pour dire le mal qu'il a fait en m'aimant,
 Qu'il y pourroit aller fort inutilement,
 Bien loin d'être enflâmé d'une ardeur crimi-
 nelle,

Il fait comme un grand mal la simple baga-
 telle :

Son plus ardent desir n'aspire à d'autre bien,
 Qu'à celui de goûter un aimable entretien :
 Ce qui flate les sens pour lui, n'a plus de char-
 mes,

Il ne sçait ce que c'est de soupirs & de lar-
 mes :

Son cœur qui ne sçauroit se refoudre à souffrir,
 N'approuve point d'amour qui le fasse mai-
 grir.

Il aime sans langueur, & sans devenir blême :
 Il ne faut point de corps pour aimer comme
 il aime :

Et depuis qu'on soupire en ce mortel séjour,
 Personne comme lui n'a décharné l'Amour :
 Toute sa passion reside dans son ame :

On ne voit point sur lui des marques de sa
 flâme ;

Et nul homme vivant ne diroit à le voir,
 Que des traits de l'amour il sentit le pouvoir.
 Que si quelque Philis hardie ou temeraire,
 Le veut solliciter à lui faire grand' chere,
 Et lui dît que son cœur ne lui manquera pas ;

S'il

S'il y veut employer les charmes d'un repas,
 Alors civilement mon Daphnis s'en dispense,
 Non pas à dire vrai, qu'il craigne la dépense,
 Mais il craint qu'on lui pût reprocher juste-
 ment,

Que qui donne à manger aime charnellement.
 Aussi mon cher Daphnis est toute mon envie,
 Je vivrai sous ses loix tout le tems de ma vie,
 Et je veux que tous ceux qui sont dans ma
 maison,

S'affûrent que c'est lui qui me tient en prison.
 Demoiselle, Laquais, Servante de cuisine,
 Quand vous verrez Daphnis, faites-lui bonne
 mine :

Dites-lui que je meurs, & que cent fois le jour
 Pour ses rares vertus, je soupire d'amour.
 Cocher, Palefrenier, je vous en dis de même ;
 Quand vous verrez Daphnis, dites-lui que je
 l'aime :

Et vous mon pauvre chien, & vous mon pau-
 vre chat,

Quand vous verrez Daphnis, faites-en grand
 état,

Témoignez du regret de ne lui pouvoir dire,
 Que je brûle pour lui d'un amoureux martyr,
 Et qu'il juge à vous voir que vous voudriez
 parler,

Pour dire seulement qu'il a scû me brûler ;
 Mais, Daphnis, je prétens que rien ne vous
 engage, A

A vivre en même-tems sous un double ser-
vage,

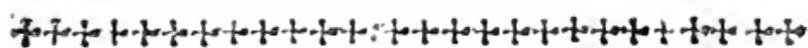
Puisque je suis à vous, une pareille Loi,
Exige aussi de vous que vous soyez à moi.

Evitez l'entretien de l'aimable Clarice,
Elle pourroit me rendre un fort mauvais of-
fice,

Elle a des qualitez que je dois redouter,
Et si vous m'aimez bien, vous devez l'éviter:
Car tel est mon humeur, & tel est mon cou-
rage,

Que je ne puis souffrir un cœur qui se partage,
Vivons tous deux heureux sans le secours
d'autrui,

Daphnis content de moi, moi contente de
lui.

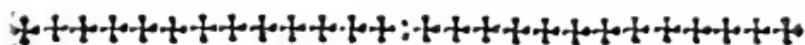


A U
LECTEUR.

LE respect que l'on doit à l'illustre Nom, qui est à la tête de cette Histoire, & la considération que l'on doit avoir pour les éminentes Personnes qui sont descenduës de ceux qui l'ont porté, m'oblige de dire, pour ne pas manquer envers les uns ni les autres, en donnant cette Histoire au public, qu'elle n'a été tirée d'aucun Manuscrit, qui nous soit demeuré du tems des Personnes dont elle parle. L'Auteur ayant voulu pour son divertissement écrire des aventures inventées à plaisir,

sir,

sir, a jugé plus à propos de prendre des Noms connus dans nos Histoires, que de se servir de ceux que l'on trouve dans les Romans, croyant bien que la réputation de Madame de Montpensier, ne seroit pas blessée par un recit effectivement fabuleux. S'il n'est pas de ce sentiment, j'y supplée par cet Avertissement, qui sera aussi avantageux à l'Auteur, que respectueux pour moi envers les Morts, qui y sont interessez, & envers les Vivans, qui pourroient y prendre part.



LA

PRINCESSE

DE

MONTPENSIER.

Pendant que la Guerre Civile déchiroit la France sous le regne de Charles IX. l'Amour ne laissoit pas de trouver sa place parmi tant de desordres, & d'en causer beaucoup dans son Empire. La fille unique du Marquis de Meziere, Heritière très-considerable, & par ses grands biens, & par l'illustre Maison d'Anjou, dont elle étoit descenduë, étoit promise au Duc du Maine, cadet du Duc de Guise, que l'on a depuis appelé le Balafre. L'extrême jeunesse de cette grande Heritière retardoit son mariage, & cependant le Duc de Guise qui la voyoit souvent, & qui voyoit en elle les commencemens d'une grande beauté, en devint amoureux, & en fût aimé. Ils cachèrent leur amour avec beaucoup de soin. Le Duc de Guise qui n'avoit pas encore autant d'ambition qu'il en a eu depuis.

depuis , fouhaittoit ardemment de l'époufer : mais la crainte du Cardinal de Lorraine , qui lui tenoit lieu de pere , l'empêchoit de fe déclarer. Les chofes étoient en cet état , lorsque la Maifon de Bourbon , qui ne pouvoit voir qu'avec envie l'élevation de celle de Guife , s'appercevant de l'avantage qu'elle recevroit de ce mariage , fe refolut de le lui ôter , & d'en profiter elle-même , en faifant époufer cette Heritière au jeune Prince de Montpensier. On travailla à l'execution de ce deffein avec tant de succès , que les parens de Mademoifelle de Meziere , contre les promesses qu'ils avoient faites au Cardinal de Lorraine , se refolurent de la donner en mariage à ce jeune Prince. Toute la Maifon de Guife fut extrêmement furprife de ce procedé ; mais le Duc en fut accablé de douleur , & l'interêt de fon amour lui fit recevoir ce manquement de parole comme un affront infupportable. Son ressentiment éclata bientôt malgré les reprimandes du Cardinal de Lorraine & du Duc d'Aumale ses oncles , qui ne vouloient pas s'opiniâtrer à une chose qu'ils voyoient ne pouvoir empêcher ; & il s'emporta avec tant de violence , en presence même du jeune Prince de Montpensier , qu'il en naquit entr'eux une haine qui ne finit qu'avec leur vie. Mademoifelle

moiselle de Meziere tourmentée par ses parens d'épouser ce Prince, voyant d'ailleurs qu'elle ne pouvoit épouser le Duc de Guise, connoissant pour sa vertu qu'il étoit dangereux d'avoir pour beau-frere un homme qu'elle eût souhaité pour mari, se resolut enfin de suivre le sentiment de ses proches, & conjura Monsieur de Guise de ne plus apporter d'obstacle à son mariage. Elle épousa donc le Prince de Montpensier, qui peu de tems après l'emmena à Champigny, séjour ordinaire des Princes de sa Maison, pour l'ôter de Paris, où apparemment tout l'effort de la guerre alloit tomber. Cette grande Ville étoit menacée d'un siege par l'Armée des Huguenots, dont le Prince de Condé étoit le Chef, & qui venoit de declarer la guerre au Roi pour la seconde fois. Le Prince de Montpensier dans sa plus tendre jeunesse avoit fait une amitié très-particulière avec le Comte de Chabanes, qui étoit homme d'un âge beaucoup plus avancé que lui, & d'un merite extraordinaire. Ce Comte avoit été si sensible à l'estime & à la confiance de ce jeune Prince, que contre les engagements qu'il avoit avec le Prince de Condé, qui lui faisoit esperer des emplois considerables dans le parti des Huguenots, il se déclara pour les Catholiques, ne pouvant se résoudre à être op-

posé

posé à un homme qui lui étoit si cher. Ce changement de Parti n'ayant point d'autre fondement, l'on douta qu'il fût véritable, & la Reine Mere Catherine de Medicis en eut de si grands soupçons, que la Guerre étant déclarée par les Huguenots, elle eut dessein de le faire arrêter; mais le Prince de Montpensier l'en empêcha, & emmena Chabanes à Champigny, en s'y en allant avec sa femme. Le Comte ayant l'esprit fort doux & fort agreable, gagna bien-tôt l'esprit de la Princesse de Montpensier, & en peu de tems elle n'eut pas moins de confiance & d'amitié pour lui qu'en avoit le Prince son mari. Chabanes, de son côté, regardoit avec admiration tant de beauté, d'esprit & de vertu qui paroissoient en cette jeune Princesse; & se servant de l'amitié qu'elle lui témoignoit, pour lui inspirer des sentimens d'une vertu extraordinaire, & digne de la grandeur de sa naissance, il la rendit en peu de tems une des personnes du monde la plus achevée. Le Prince étant revenu à la Cour, où la continuation de la guerre l'appelloit, le Comte demeura seul avec la Princesse, & continua d'avoir pour elle un respect & une amitié proportionnée à sa qualité & à son merite. La confiance s'augmenta de part & d'autre, & à tel point du côté de la Princesse de Montpensier,

pensier , qu'elle lui apprit l'inclination
 qu'elle avoit eüe pour Monsieur de Guise ;
 mais elle lui apprit aussi en même-tems ,
 qu'elle étoit presque éteinte , & qu'il ne
 lui en restoit que ce qui étoit nécessaire
 pour défendre l'entrée de son cœur à une
 autre inclination , & que la vertu se joi-
 gnant à ce reste d'impression , elle n'étoit
 capable que d'avoir du mépris pour ceux
 qui oseroient avoir de l'amour pour elle.
 Le Comte qui connoissoit la sincérité de
 cette belle Princesse , & qui lui voyoit
 d'ailleurs des dispositions si opposées à la
 foiblesse de la Galanterie , ne douta point
 de la verité de ses paroles ; & néanmoins
 il ne pût se défendre de tant de charmes
 qu'il voyoit tous les jours de si près. Il
 devint passionnément amoureux de cette
 Princesse ; & quelque honte qu'il trouvât
 à se laisser surmonter , il falut ceder , &
 l'aimer de la plus violente & de la plus
 sincere passion qui fût jamais. S'il ne fut
 pas maître de son cœur , il le fut de ses
 actions. Le changement de son ame n'en
 apporta point dans sa conduite , & per-
 sonne ne soupçonna son amour. Il prit un
 soin exact pendant une année entière de
 le cacher à la Princesse , & il crut qu'il au-
 roit toujours le même desir de le lui ca-
 cher. L'amour fit en lui ce qu'il fait en
 tous les autres , il lui donna l'envie de
 parler ,

parler, & après tous les combats qui ont accoûtumé de se faire en pareilles occasions, il osa lui dire qu'il l'aimoit, s'étant bien préparé à essuyer les orages dont la fierté de cette Princesse le menaçoit. Mais il trouva en elle une tranquillité & une froideur pires mille fois que toutes les rigueurs à quoi il s'étoit attendu. Elle ne prit pas la peine de se mettre en colere contre lui : Elle lui representa en peu de mots la difference de leurs qualitez & de leur âge, la connoissance particulière de sa vertu, & de l'inclination qu'elle avoit eüe pour le Duc de Guise, & sur tout ce qu'il devoit à l'amitié & à la confiance du Prince son mari. Le Comte pensa mourir à ses pieds de honte & de douleur. Elle tâcha de le consoler, en l'assurant qu'elle ne se souviendroit jamais de ce qu'il venoit de lui dire ; qu'elle ne se persuaderoit jamais une chose qui lui étoit si desavantageuse, & qu'elle ne le regarderoit jamais que comme son meilleur ami. Ces assurances consolèrent le Comte, comme on se le peut imaginer. Il sentit le mépris des paroles de la Princesse dans toute leur étendue, & le lendemain la revoyant avec un visage aussi ouvert que de coutume, son affliction en redoubla de la moitié. Le procedé de la Princesse ne la diminua pas. Elle vécut avec lui avec la
même

même bonté qu'elle avoit accoutumée. Elle lui parla, quand l'occasion en fit naître le discours, de l'inclination qu'elle avoit eue pour le Duc de Guise, & la renommée commençant alors à publier les grandes qualitez qui paroissoient en ce Prince, elle lui avoua qu'elle en sentoit de la joye, & qu'elle étoit bien aise de voir qu'il meritoit les sentimens qu'elle avoit eûs pour lui. Toutes ces marques de confiance qui avoient été si cheres au Comte, lui devinrent insupportables. Il n'osoit pourtant le témoigner à la Princesse, quoi qu'il osât bien la faire souvenir quelquefois de ce qu'il avoit eu la hardiesse de lui dire. Après deux années d'absence, la Paix étant faite, le Prince de Montpensier revint trouver la Princesse sa femme, tout couvert de la gloire qu'il avoit acquise au siege de Paris, & à la bataille de Saint Denis. Il fut surpris de voir la beauté de cette Princesse dans une si grande perfection; & par le sentiment d'une jalousie qui lui étoit naturelle, il en eût quelque chagrin, prévoyant bien qu'il ne seroit pas seul à la trouver belle. Il eut beaucoup de joye de revoir le Comte de Chabanes, pour qui son amitié n'étoit point diminuée. Il lui demanda confidemment des nouvelles de l'esprit & de l'humeur de sa femme, qui lui étoit quasi une per-
sonne

sonne inconnüe , par le peu de tems qu'il avoit demeuré avec elle. Le Comte avec une sincerité aussi exacte , que s'il n'eût point été amoureux , dit au Prince tout ce qu'il connoissoit en cette Princesse capable de la lui faire aimer ; & il avertit aussi Madame de Montpensier de toutes les choses qu'elle devoit faire pour achever de gagner le cœur & l'estime de son mari.

Enfin la passion du Comte le portoit si naturellement à ne songer qu'à ce qui pouvoit augmenter le bonheur & la gloire de cette Princesse , qu'il oublioit sans peine l'interêt qu'ont les Amans à empêcher que les personnes qu'ils aiment ne soient dans une parfaite intelligence avec leurs maris. La paix ne fit que paroître ; la guerre recommença aussi-tôt par le dessein qu'eût le Roi de faire arrêter à Noyers le Prince de Condé & l'Amiral de Châtillon ; & ce dessein ayant été découvert , l'on commença de nouveau les préparatifs de la guerre , & le Prince de Montpensier fût contraint de quitter sa femme , pour se rendre où son devoir l'appelloit. Chabanes le suivit à la Cour , s'étant entièrement justifié auprès de la Reine. Ce ne fut pas sans une douleur extrême , qu'il quitta la Princesse , qui de son côté demouroit fort triste des perils où la guerre alloit exposer son mari. Les Chefs des
Hu-

Huguenots s'étoient retirez à la Rochelle ; le Poitou & la Xaintonge étant de leur parti , la guerre s'y alluma fortement , & le Roi y rassembla toutes ses troupes. Le Duc d'Anjou son frere , qui fut depuis Henri III. y acquit beaucoup de gloire par plusieurs belles actions , & entr'autres par la bataille de Jarnac , où le Prince de Condé fut tué. Ce fût dans cette guerre que le Duc de Guise commença à avoir des emplois considerables , & à faire connoître qu'il passoit de beaucoup les grandes esperances qu'on avoit conçûes de lui. Le Prince de Montpensier qui le haïssoit , & comme son ennemi particulier , & comme celui de sa Maison , ne voyoit qu'avec peine la gloire de ce Duc , aussi-bien que l'amitié que lui témoignoit le Duc d'Anjou. Après que les deux Armées se furent fatiguées par beaucoup de petits combats d'un commun consentement, on licencia les troupes pour quelque-tems. Le Duc d'Anjou demeura à Loches , pour donner ordre à toutes les Places qui eussent pû être attaquées. Le Duc de Guise y demeura avec lui , & le Prince de Montpensier , accompagné du Comte de Chabanes, s'en retourna à Champagne , qui n'étoit pas fort éloigné de-là. Le Duc d'Anjou alloit souvent visiter les Places qu'il faisoit fortifier. Un jour qu'il

revenoit à Loches par un chemin peu connu de ceux de sa suite , le Duc de Guise qui se vantoit de le sçavoir , se mit à la tête de la Troupe pour servir de guide ; mais après avoir marché quelque-tems , il s'égara , & se trouva sur le bord d'une petite Riviere , qu'il ne reconnût pas lui-même. Le Duc d'Anjou lui fit la guerre de les avoir si mal conduits ; & étant arrêté en ce lieu , aussi disposés à la joye qu'ont accoutumé de l'être de jeunes Princes , ils apperçûrent un petit bateau qui étoit arrêté au milieu de la Riviere ; & comme elle n'étoit pas large , ils distinguèrent aisément dans ce bateau trois ou quatre Femmes , & une entr'autres qui leur sembla fort belle , qui étoit habillée magnifiquement , & qui regardoit avec attention deux hommes qui pêchoient auprès d'elle. Cette aventure donna une nouvelle joye à ces jeunes Princes , & à tous ceux de leur suite : Elle leur parut une chose de Roman : les uns disoient au Duc de Guise , qu'il les avoit égarez exprès pour leur faire voir cette belle personne : les autres , qu'il falloit , après ce qu'avoit fait le hazard , qu'il en devînt amoureux ; & le Duc d'Anjou souûtenoit que c'étoit lui qui devoit être son Amant. Enfin , voulant pousser l'aventure à bout , ils firent avancer dans la Riviere, de leurs
gens

gens à cheval , le plus avant qu'il se pût , pour crier à cette Dame , que c'étoit Monsieur d'Anjou , qui eût bien voulu passer de l'autre côté de l'eau , & qui prioit qu'on le vint prendre. Cette Dame , qui étoit la Princesse de Montpensier , entendant dire que le Duc d'Anjou étoit-là , & ne doutant point , à la quantité des gens qu'elle voyoit au bord de l'eau , que ce ne fût lui , fit avancer son bateau pour aller du côté où il étoit. Sa bonne mine le lui fit bien-tôt distinguer des autres ; mais elle distingua encore plutôt le Duc de Guise. Sa vûë lui apporta un trouble qui la fit un peu rougir , & qui la fit paroître aux yeux de ces Princes dans une beauté qu'ils crurent surnaturelle. Le Duc de Guise la reconnût d'abord , malgré le changement avantageux qui s'étoit fait en elle depuis les trois années qu'il ne l'avoit vûë. Il dit au Duc d'Anjou qui elle étoit , qui fut honteux d'abord de la liberté qu'il avoit prise : mais voyant Madame de Montpensier si belle , & cette aventure lui plaissant si fort , il se résolut de l'achever ; & après mille excuses & mil complimens , il inventa une affaire considérable , qu'il disoit avoir au-delà de la Riviere , & accepta l'offre qu'elle lui fit de le passer dans son bateau. Il y entra seul avec le Duc de Guise , donnant ordre à tous ceux qui les

suivoient d'aller passer la Riviere à un autre endroit , & de les venir joindre à Champigni , que Madame de Montpensier leur dit n'être qu'à deux lieues de là. Si-tôt qu'ils furent dans le bateau , le Duc d'Anjou lui demanda à quoi ils devoient une si agréable rencontre , & ce qu'elle faisoit au milieu de la Riviere : Elle lui répondit , qu'étant partie de Champigny avec le Prince son mari , dans le dessein de le suivre à la chasse , s'étant trouvée trop lassée , elle étoit venue sur le bord de la Riviere , où la curiosité de voir prendre un Saumon qui avoit donné dans un filet , l'avoit fait entrer dans ce bateau. Monsieur de Guise ne se mêloit point dans la conversation ; mais sentant réveiller vivement dans son cœur tout ce que cette Princesse y avoit autrefois fait naître , il pensoit en lui-même qu'il sortiroit difficilement de cette aventure , sans rentrer dans ses liens. Ils arriyèrent bientôt au bord , où ils trouverent les chevaux & les Ecuyers de Madame de Montpensier , qui l'attendoient. Le Duc d'Anjou & le Duc de Guise lui aiderent à monter à cheval , où elle se tenoit avec une grace admirable. Pendant tout le chemin elle les entretint agréablement de diverses choses. Ils ne furent pas moins surpris des charmes de son esprit , qu'ils

l'avoient

l'avoient été de sa beauté; & ils ne purent s'empêcher de lui faire connoître qu'ils en étoient extraordinairement surpris. Elle répondit à leurs loüanges, avec toute la modestie imaginable; mais un peu plus froidement à celles du Duc de Guise. voulant garder une fierté qui l'empêchât de fonder aucune esperance sur l'inclination qu'elle avoit eüe pour lui. En arrivant dans la première cour de Champigny, ils trouverent le Prince de Montpensier qui ne faisoit que de revenir de la chasse. Son étonnement fut grand de voir marcher deux hommes à côté de sa femme; mais il fût extrême, quand s'approchant de plus près, il reconnut que c'étoit le Duc d'Anjou & le Duc de Guise. La haine qu'il avoit pour le dernier, se joignant à sa jalousie naturelle, lui fit trouver quelque chose de si desagréable à voir ces Princes avec sa femme, sans sçavoir comment ils s'y étoient trouvez, ni ce qu'ils venoient faire en sa maison, qu'il ne pût cacher le chagrin qu'il en avoit. Il en rejetta adroitement la cause sur la crainte de ne pouvoir recevoir un si grand Prince selon sa qualité, & comme il eût bien souhaité. Le Comte de Chabanes avoit encore plus de chagrin de voir Monsieur de Guise auprès de Madame de Montpensier, que Monsieur de

Montpensier n'en avoit lui-même. Ce que le hazard avoit fait pour rassembler ces deux personnes, lui sembloit de si mauvais augure, qu'il pronostiquoit aisément que ce commencement de Roman ne seroit pas sans suite. Madame de Montpensier fit le soir les honneurs de chez elle, avec autant d'agrément qu'elle faisoit toutes choses. Enfin elle ne plut que trop à ses hôtes. Le Duc d'Anjou, qui étoit fort gaillard & fort bien fait, ne put voir une fortune si digne de lui, sans la souhaiter ardemment. Il fut touché du même mal que Monsieur de Guise : & feignant toujours des affaires extraordinaires, il demeura deux jours à Champigny, sans être obligé d'y demeurer que par les charmes de Madame de Montpensier, le Prince son mari ne faisant point de violence pour l'y retenir. Le Duc de Guise ne partit pas sans faire entendre à Madame de Montpensier, qu'il étoit pour elle ce qu'il avoit été autrefois : & comme sa passion n'avoit été scûe de personne, il lui dit plusieurs fois devant tout le monde, sans être entendu que d'elle, que son cœur n'étoit point changé. Et lui & le Duc d'Anjou partirent de Champigny avec beaucoup de regret : ils marcherent long-tems tous deux dans un profond silence ; mais enfin le Duc d'Anjou s'ima-

ginant

ginant tout d'un coup, que ce qui faisoit sa rêverie pouvoit bien causer celle du Duc de Guise, lui demanda brusquement s'il pensoit aux beautez de la Princesse de Montpensier. Cette demande si brusque, jointe à ce qu'avoit déjà remarqué le Duc de Guise des sentimens du Duc d'Anjou, lui fit voir qu'il seroit infailliblement son Rival, & qu'il lui étoit très-important de ne pas découvrir son amour à ce Prince. Pour lui en ôter tout soupçon, il lui répondit en riant, qu'il paroïssoit lui-même si occupé de la rêverie dont il l'accusoit, qu'il n'avoit pas jugé à propos de l'interrompre; que les beautez de la Princesse de Montpensier n'étoient pas nouvelles pour lui; qu'il s'étoit accoûtumé à en supporter l'éclat du tems qu'elle étoit destinée à être sa Belle-sœur; mais qu'il voyoit bien que tout le monde n'en étoit pas si peu ébloüi. Le Duc d'Anjou lui avoua qu'il n'avoit encore rien vû qui lui parût comparable à cette jeune Princesse, & qu'il sentoit bien que sa vûë lui pourroit être dangereuse, s'il y étoit souvent exposé. Il voulut faire convenir le Duc de Guise qu'il sentoit la même chose; mais ce Duc qui commençoit à se faire une affaire sérieuse de son amour, n'en voulut rien avouer. Ces Princes s'en retournerent à Loches, faisant souvent leur agreable

converſation de l'avanture qui leur avoit découvert la Princeſſe de Montpenſier. Ce ne fût pas un ſujet de ſi grand divertifſement dans Champigni. Le Prince de Montpenſier étoit mal content de tout ce qui étoit arrivé , ſans qu'il en pût dire le ſujet. Il trouvoit mauvais que ſa femme ſe fût trouvée dans ce bateau : il lui ſembloit qu'elle avoit reçu trop agreablement ces Princes ; & ce qui lui déplaiſoit le plus , étoit d'avoir remarqué que le Duc de Guiſe l'avoit regardée attentivement. Il en conçût dès ce moment, une jaloſie furieuſe , qui le fit reſſouvenir de l'emportement qu'il avoit témoigné lors de ſon mariage ; & il eut quelque penſée que dès ce tems-là même il en étoit amoureux. Le chagrin que tous ces ſouppçons lui cauſerent , donnerent de mauvaiſes heures à la Princeſſe de Montpenſier. Le Comte de Chabanes , ſelon ſa coûtume , prit ſoin d'empêcher qu'ils ne ſebroüillaſſent tout-à-fait , afin de perſuader par-là à la Princeſſe combien la paſſion qu'il avoit pour elle étoit ſincere & deſintereſſée. Il ne pût s'empêcher de lui demander l'effet qu'avoit produit en elle la vûe du Duc de Guiſe : Elle lui apprit qu'elle en avoit été troublée , par la honte du ſouvenir de l'inclination qu'elle lui avoit autrefois témoignée ; qu'elle l'avoit trouvé beaucoup
mieux

mieux fait qu'il n'étoit en ce tems-là , & que même il lui avoit paru qu'il vouloit lui persuader qu'il l'aimoit encore : mais elle l'assûra en même-tems que rien ne pouvoit ébranler la resolution qu'elle avoit prise de ne s'engager jamais. Le Comte de Chabanes eut bien de la joye d'apprendre cette resolution : mais rien ne le pouvoit rassurer sur le Duc de Guise. Il témoigna à la Princesse qu'il apprehendoit extrêmement que les premières impressions ne revinssent bien-tôt ; & il lui fit comprendre la douleur mortelle qu'il auroit pour leur intérêt commun , s'il la voyoit un jour changer de sentimens. La Princesse de Montpensier continuant toujors son procedé avec lui , ne répondoit presque pas à ce qu'il lui disoit de sa passion , & ne consideroit toujors en lui que la qualité du meilleur Ami du monde , sans lui vouloir faire l'honneur de prendre garde à celle d'Amant.

Les Armées étant remises sur pied , tous les Princes y retournerent , & le Prince de Montpensier trouva bon que sa femme s'en vint à Paris , pour n'être plus si proche des lieux où se faisoit la guerre. Les Huguenots assiegerent la Ville de Poitiers : le Duc de Guise s'y jetta pour la défendre , & il y fit des actions qui suffi-

autre vie que la sienne. Ensuite la bataille de Moncontour se donna. Le Duc d'Anjou, après avoir pris Saint Jean d'Angely, tomba malade, & quitta en même tems l'Armée, soit par la violence de son mal, soit par l'envie qu'il avoit de revenir goûter le repos & les douceurs de Paris, où la présence de la Princesse de Montpensier n'étoit pas la moindre raison qui l'y attirat. L'Armée demeura sous le commandement du Prince de Montpensier; & peu de tems après la paix étant faite, toute la Cour se trouva à Paris. La beauté de la Princesse effaça toutes celles qu'on avoit admirées jusques alors. Elle attira les yeux de tout le monde par les charmes de son esprit & de sa personne. Le Duc d'Anjou ne changea pas à Paris les sentimens qu'il avoit conçûs pour elle à Champigni. Il prit un soin extrême de le lui faire connoître par toutes sortes de soins, prenant garde toutefois à ne lui en pas rendre des témoignages trop éclatans, de peur de donner de la jalousie au Prince son mari. Le Duc de Guise acheva d'en devenir violemment amoureux; & voulant par plusieurs raisons tenir sa passion cachée, il se résolut de la lui déclarer d'abord, afin de s'épargner tous ces commencemens qui font toujours naître le bruit & l'éclat. Etant un jour chez la Reine

ne

ne à une heure où il y avoit très-peu de monde, la Reine s'étant retirée pour parler d'affaire avec le Cardinal de Lorraine, la Princesse de Montpensier y arriva. Il se résolut de prendre ce moment pour lui parler; & s'approchant d'elle: Je vais vous surprendre, Madame, lui dit-il, & vous déplaire, en vous apprenant que j'ai toujours conservé cette passion qui vous a été connue autrefois, mais qui s'est si fort augmentée en vous revoyant, que ni votre sévérité, ni la haine de Monsieur le Prince de Montpensier, ni la concurrence du premier Prince du Royaume, ne sçauroient lui ôter un moment de sa violence. Il auroit été plus respectueux de vous la faire connoître par mes actions, que par mes paroles; mais, Madame, mes actions l'auroient apprise à d'autres aussi-bien qu'à vous, & je souhaite que vous sçachiez seule que je suis assez hardi pour vous adorer. La Princesse fut d'abord si surprise & si troublée de ce discours, qu'elle ne songea pas à l'interrompre; mais ensuite étant revenue à elle, & commençant à lui-répondre, le Prince de Montpensier entra. Le trouble & l'agitation étoient peints sur le visage de la Princesse: la vûe de son mari l'acheva de l'embarasser; de sorte qu'elle lui en laissa plus entendre, que le Duc de Guise

ne lui en venoit de dire. La Reine sortit de son cabinet , & le Duc se retira pour guerir la jalousie de ce Prince. La Princesse de Montpensier trouva le soir dans l'esprit de son mari tout le chagrin imaginable : il s'emporta contre elle avec des violences épouvantables , & lui defendit de parler jamais au Duc de Guise. Elle se retira bien triste dans son appartement , & bien occupée des aventures qui lui étoient arrivées ce jour-là. Le jour suivant elle revit le Duc de Guise chez la Reine ; mais il ne l'aborda pas , & se contenta de sortir un peu après elle , pour lui faire voir qu'il n'y avoit que faire quand elle n'y étoit pas. Il ne se passoit point de jour qu'elle ne reçût mille marques cachées de la passion de ce Duc , sans qu'il essayât de lui en parler , que lorsqu'il ne pouvoit être vû de personne. Comme elle étoit bien persuadée de cette passion , elle commença , nonobstant toutes les résolutions qu'elle avoit faites à Champigni , à sentir dans le fond de son cœur quelque chose de ce qui y avoit été autrefois. Le Duc d'Anjou de son côté n'oubloit rien pour lui témoigner son amour en tous les lieux où il la pouvoit voir , & il la suivoit continuellement chez la Reine sa mere. La Princesse sa sœur , de qui il étoit aimé , en étoit traitée avec une rigueur capable

capable de guerir toute autre passion que la sienne. On découvrit en ce tems-là que cette Princesse , qui fut depuis Reine de Navarre , eut quelque attachement pour le Duc de Guise ; & ce qui le fit découvrir davantage , fut le refroidissement qui parut du Duc d'Anjou pour le Duc de Guise. La Princesse de Montpensier apprit cette nouvelle , qui ne lui fut pas indifférente , & qui lui fit senir qu'elle prenoit plus d'intérêt au Duc de Guise qu'elle ne pensoit. Monsieur de Montpensier , son Beau-pere , épousant alors Mademoiselle de Guise , sœur de ce Duc , elle étoit contrainte de le voir souvent dans les lieux où les ceremonies des Nôces les appelloient l'un & l'autre. La Princesse de Montpensier ne pouvant plus souffrir qu'un homme que toute la France croyoit amoureux de Madame , osât lui dire qu'il l'étoit d'elle ; & se sentant offensée , & quasi affligée de s'être trompée elle-même , un jour que le Duc de Guise la rencontra chez sa sœur un peu éloignée des autres , & qu'il lui voulut parler de sa passion , elle l'interrompit brusquement , & lui dit d'un ton de voix qui marquoit sa colere : Je ne comprends pas qu'il faille sur le fondement d'une foiblesse dont on a été capable à treize ans , avoir l'audace de faire l'amoureux d'une personne com-

me moi , & sur tout quand on l'est d'une autre à la vûe de toute la Cour. Le Duc de Guise qui avoit beaucoup d'esprit , & qui étoit fort amoureux , n'eut besoin de consulter personne , pour entendre tout ce que signifioient les paroles de la Princesse. Il lui répondit avec beaucoup de respect : J'avouë , Ma lame , que j'ai eu tort de ne pas mépriser l'honneur d'être Beau-frere de mon Roi , plutôt que de vous laisser soupçonner un moment , que je pouvois desirer un autre cœur que le vôtre ; mais si vous voulez me faire la grace de m'écouter , je suis assuré de me justifier auprès de vous. La Princesse de Montpensier ne répondit point , mais elle ne s'éloigna pas ; & le Duc de Guise voyant qu'elle lui donnoit l'audience qu'il souhaitoit , lui apprit que sans s'être attiré les bonnes graces de Madame par aucun soin , elle l'en avoit honoré ; & que n'ayant nulle passion pour elle , il avoit très-mal répondu à l'honneur qu'elle lui faisoit , jusques à ce qu'elle lui eût donné quelque esperance de l'épouser. Qu'à la verité la grandeur où ce mariage pouvoit l'élever , l'avoit obligé de lui rendre plus de devoirs ; & que c'étoit ce qui avoit donné lieu au soupçon qu'en avoit eu le Roi & le Duc d'Anjou ; que l'opposition de l'un ni de l'autre ne le dissuadoient pas
de

de son dessein ; mais que si ce dessein lui déplaisoit ; il l'abandonnoit dès l'heure même , pour n'y penser de sa vie. Le sacrifice que le Duc de Guise faisoit à la Princesse , lui fit oublier toute la colere avec laquelle elle avoit commencé de lui parler. Elle changea de discours , & se mit à l'entretenir de la foiblesse qu'avoit eüe Madame de l'aimer la première , & de l'avantage considerable qu'il recevroit en l'épousant. Enfin , sans rien dire d'obligeant au Duc de Guise , elle lui fit revoir mille choses agréables , qu'il avoit trouvées autrefois en Mademoiselle de Meziere. Quoi qu'ils ne se fussent point parlez depuis long-tems , ils se trouverent accoûtumez l'un à l'autre ; & leurs cœurs se remirent aisément dans un chemin qui ne leur étoit pas inconnu. Ils finirent cette agréable conversation , qui laissa une sensible joye dans l'esprit du Duc de Guise. La Princesse n'en eût pas une petite , de connoître qu'il l'aimoit véritablement. Mais quand elle fut dans son cabinet , quelles reflexions ne fit-elle point sur la honte de s'être laissé fléchir si aisément aux excuses du Duc de Guise ? Sur l'embarras où elle s'alloit plonger , en s'engageant dans une chose qu'elle avoit regardée avec tant d'horreur , & sur les effroyables malheurs , où la jalousie de son mari

la

la pouvoit jeter. Ces pensées lui firent faire de nouvelles résolutions ; mais qui se dissipèrent dès le lendemain par la vûe du Duc de Guise. Il ne manquoit point de lui rendre un compte exact de ce qui se passoit entre Madame & lui. La nouvelle alliance de leurs Maisons lui donnoit occasion de lui parler souvent. Mais il n'avoit pas peu de peine à la guerir de la jalousie que lui donnoit la beauté de Madame , contre laquelle il n'y avoit point de serment qui la pût rassûrer. Cette jalousie servoit à la Princesse de Montpensier à défendre le reste de son cœur contre les soins du Duc de Guise , qui en avoit déjà gagné la plus grande partie. Le mariage du Roi avec la fille de l'Empereur Maximilien remplit la Cour de fêtes & de réjouissances. Le Roi fit un Ballet, où dansoit Madame & toutes les Princesses : la Princesse de Montpensier pouvoit seule lui disputer le prix de la beauté. Le Duc d'Anjou dansoit une Entrée de Maures : & le Duc de Guise , avec quatre autres , étoit de son Entrée. Leurs habits étoient tous pareils , comme le sont d'ordinaire les habits de ceux qui dansent une même Entrée. La première fois que le Ballet se dansa , le Duc de Guise , devant que de danser , n'ayant pas encore son masque , dit quelques mots en passant à la Princesse

cesse de Montpensier : elle s'aperçût bien que le Prince son mari y avoit pris garde , ce qui la mit en inquiétude. Quelque-tems après , voyant le Duc d'Anjou avec son masque & son habit de Maure , qui venoit pour lui parler , troublée de son inquiétude , elle crût que c'étoit encore le Duc de Guise , & s'approchant de lui : N'ayez des yeux ce soir que pour Madame , lui dit-elle , je n'en serai point jalouse , je vous l'ordonne : on m'observe , ne m'approchez plus. Elle se retira si-tôt qu'elle eut achevé ces paroles. Le Duc d'Anjou en demeura accablé comme d'un coup de tonnerre. Il vit dans ce moment qu'il avoit un Rival aimé : Il comprit par le nom de Madame , que ce Rival étoit le Duc de Guise ; & il ne pût douter que la Princesse sa sœur ne fût le sacrifice qui avoit rendu la Princesse de Montpensier favorable aux yeux de son Rival. La jalousie , le dépit & la rage se joignant à la haine qu'il avoit déjà pour lui , firent dans son ame tout ce qu'on peut imaginer de plus violent , & il eût donné sur l'heure quelque marque sanglante de son desespoir , si la dissimulation , qui lui étoit naturelle , ne fût venue à son secours , & ne l'eût obligé par des raisons puissantes , en l'état qu'étoient les choses , à ne rien entreprendre contre le Duc de Guise.

Il ne pût toutefois se refuser le plaisir de lui apprendre qu'il sçavoit le secret de son amour ; & l'abordant en sortant de la Salle où l'on devoit danser : c'est trop , lui dit-il, d'oser lever les yeux jusques à ma Sœur , & de m'ôter ma Maîtresse : la considération du Roi m'empêche d'éclater ; mais souvenez-vous que la perte de votre vie sera peut-être la moindre chose dont je punirai quelque jour votre témérité. La fierté du Duc de Guise n'étoit pas accoutumée à de telles menaces ; il ne pût néanmoins y répondre , parce que le Roi , qui fortoit en ce moment , les appella tous deux ; mais elles graverent dans son ame un desir de vengeance , qu'il travailla toute sa vie à satisfaire. Dès le même soir le Duc d'Anjou lui rendit toutes sortes de mauvais offices auprès du Roi : il lui persuada que jamais Madame ne consentiroit d'être mariée avec le Roi de Navarre , avec qui on proposoit de la marier , tant que l'on souffriroit que le Duc de Guise l'approchât ; & qu'il étoit honteux de souffrir qu'un de ses sujets , pour satisfaire à sa vanité , apportât de l'obstacle à une chose qui devoit donner la paix à la France.

Le Roi avoit déjà assez d'aigreur contre le Duc de Guise : ce discours l'augmenta si fort , que le voyant le lendemain com-

me il se presentoit pour entrer au Bal chez la Reine , paré d'un nombre infini de pierreries ; mais plus paré encore de sa bonne mine , il se mit à l'entrée de la porte , & lui demanda brusquement où il alloit. Le Duc , sans s'étonner lui dit , qu'il venoit pour lui rendre ses très-humbles services ; à quoi le Roi repliqua qu'il n'avoit pas besoin de ceux qu'il lui rendoit , se tournant sans le regarder. Le Duc de Guise ne laissa pas d'entrer dans la Salle , outré dans le cœur & contre le Roi , & contre le Duc d'Anjou. Mais sa douleur augmenta sa fierté naturelle ; & par une maniere de dépit , il s'approcha beaucoup plus de Madame qu'il n'avoit accoutumé , joint que ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou de la Princesse de Montpensier , l'empêchoit de jeter les yeux sur elle. Le Duc d'Anjou les observoit soigneusement l'un & l'autre : les yeux de cette Princesse laissoient voir malgré elle quelque chagrin , lorsque le Duc de Guise parloit à Madame. Le Duc d'Anjou , qui avoit compris par ce qu'elle lui avoit dit , en le prenant pour Monsieur de Guise , qu'elle avoit de la jalousie , espéra de les brouiller ; & se mettant auprès d'elle : c'est pour votre intérêt , Madame , plutôt que pour le mien , lui dit-il , que je m'en vais vous apprendre que le Duc de

Guise

Guise ne merite pas que vous l'ayez choisi à mon préjudice. Ne m'interrompez point, je vous prie, pour me dire le contraire d'une vérité que je ne sçai que trop. Il vous trompe, Madame, & vous sacrifie à ma Sœur, comme il vous l'a sacrifiée. C'est un homme qui n'est capable que d'ambition; mais puisqu'il a eu le bonheur de vous plaire, c'est assez; je ne m'opposerai point à une fortune que je meritois sans doute mieux que lui; je m'en rendrois indigne, si je m'opiniâtrois davantage à la conquête d'un cœur qu'un autre possède. C'est trop de n'avoir pû attirer que votre indifférence; je ne veux pas y faire succéder la haine, en vous importunant plus long-tems de la plus fidelle passion qui fut jamais. Le Duc d'Anjou, qui étoit effectivement touché d'amour & de douleur, pût à peine achever ces paroles; & quoiqu'il eut commencé son discours dans un esprit de dépit & de vengeance, il s'attendrit en considérant la beauté de la Princesse, & la perte qu'il faisoit en perdant l'esperance d'en être aimé. De sorte que sans attendre sa réponse, il sortit du Bal, feignant de se trouver mal, & s'en alla chez lui rêver à son malheur. La Princesse de Montpensier demeura affligée & troublée, comme on se le peut imaginer. Voir sa réputation & le

le secret de sa vie entre les mains d'un Prince qu'elle avoit maltraité, & apprendre par lui, sans pouvoir en douter, qu'elle étoit trompée par son Amant, étoient des choses peu capables de lui laisser la liberté d'esprit que demandoit un lieu destiné à la joye. Il falut pourtant demeurer en ce lieu, & aller souper ensuite chez la Duchesse de Montpensier sa Belle-mere, qui l'emmena avec elle. Le Duc de Guise qui mouroit d'impatience de lui conter ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou le jour precedent, la suivit chez sa Sœur. Mais quel fut son étonnement, lorsque voulant entretenir cette belle Princesse ? Il trouva qu'elle ne lui parloit que pour lui faire des reproches épouvantables ; & le dépit lui faisoit faire ces reproches si confusément, qu'il n'y pouvoit rien comprendre, sinon qu'elle l'accusoit d'infidélité & de trahison. Accablé de désespoir de trouver une si grande augmentation de douleur, où il avoit esperé de se consoler de tous ses ennuis, & aimant cette Princesse avec une passion qui ne pouvoit plus le laisser vivre dans l'incertitude d'en être aimé, il se détermina tout d'un coup. Vous serez satisfaite, Madame, lui dit-il : je m'en vais faire pour vous ce que toute la puissance Royale n'auroit pû obtenir de moi : il m'en coûtera

tera ma fortune ; mais c'est peu de chose pour vous satisfaire. Sans demeurer davantage chez la Duchesse sa Sœur, il s'en alla trouver à l'heure même les Cardinaux ses Oncles, & sur le pretexte du mauvais traitement qu'il avoit reçu du Roi, il leur fit voir une si grande nécessité pour la fortune à faire paroître qu'il n'avoit aucune pensée d'épouser Madame, qu'il les obligea à conclurre son mariage avec la Princesse de Portien, duquel on avoit déjà parlé. La nouvelle de ce mariage fut aussi-tôt scûc par tout Paris. Tout le monde fut surpris, & la Princesse de Montpensier en fut touchée de joye & de douleur. Elle fut bien aise de voir par là le pouvoir qu'elle avoit sur le Duc de Guise ; & elle fut fâchée en même-tems de lui avoir fait abandonner une chose aussi avantageuse que le mariage de Madame. Le Duc de Guise qui vouloit au moins que l'Amour le recompensât de ce qu'il perdoit du côté de la fortune, pressa la Princesse de lui donner une audience particuliere, pour s'éclaircir des reproches injustes qu'elle lui avoit faits. Il obtint qu'elle se trouveroit chez la Duchesse de Montpensier sa Sœur, à une heure que cette Duchesse n'y seroit pas, & qu'il pourroit l'entretenir en particulier. Le Duc de Guise eut la joye de se pouvoir
jetter

jetter à ses pieds, de lui parler en liberté de sa passion, & de lui dire ce qu'il avoit souffert de ses soupçons. La Princesse ne pouvoit s'ôter de l'esprit ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou, quoique le procédé du Duc de Guise la dût entièrement rassûrer. Elle lui apprit le juste sujet qu'elle avoit de croire qu'il l'avoit trahie, puisque le Duc d'Anjou sçavoit ce qu'il ne pouvoit avoir appris que de lui. Le Duc de Guise ne sçavoit par où se deffendre, & étoit aussi embarrassé que la Princesse de Montpensier, à deviner ce qui avoit pû découvrir leur intelligence. Enfin dans la suite de leur conversation, comme elle lui remontroit qu'il avoit eu tort de précipiter son mariage avec la Princesse de Portien, & d'abandonner celui de Madame, qui lui étoit si avantageux, elle lui dit qu'il pouvoit bien juger qu'elle n'en eût eu aucune jalousie, puisque le jour du Ballet, elle-même l'avoit conjuré de n'avoir des yeux que pour Madame. Le Duc de Guise lui dit qu'elle avoit eu intention de lui faire ce commandement; mais qu'assûrément, elle ne lui avoit pas fait. La Princesse lui soutint le contraire. Enfin à force de disputer & d'approfondir, ils trouverent qu'il falloit qu'elle se fût trompée dans la ressemblance des habits, & qu'elle-même eût appris au Duc d'Anjou,

ce

ce qu'elle accusoit le Duc de Guise de lui avoir appris. Le Duc de Guise qui étoit presque justifié dans son esprit par son mariage, le fut entièrement par cette conversation. Cette belle Princesse ne pût refuser son cœur à un homme qui l'avoit possédé autrefois, & qui venoit de tout abandonner pour elle. Elle consentit donc à recevoir ses vœux, & lui permit de croire qu'elle n'étoit pas insensible à sa passion. L'arrivée de la Duchesse de Montpensier, sa Belle-mere finit cette conversation, & empêcha le Duc de Guise de lui faire voir les transports de sa joye. Quelques-tems après, la Cour s'en allant à Blois, où la Princesse de Montpensier la suivit, le mariage de Madame avec le Roi de Navarre y fut conclut. Le Duc de Guise ne connoissant plus de grandeur ni de bonne fortune, que celle d'être aimé de la Princesse, vit, avec joye, la conclusion de ce mariage, qui l'auroit comblé de douleur dans un autre tems. Il ne pouvoit si bien cacher son amour, que le Prince de Montpensier n'en entrevît quelque chose, lequel n'étant plus maître de sa jalousie, ordonna à la Princesse sa femme de s'en aller à Champigni. Ce commandement lui fut bien rude; il fallut pourtant obéir. Elle trouva moyen de dire adieu en particulier au Duc de Guise; mais elle se

trouva

trouva bien embarrassée à lui donner des moyens sûrs pour lui écrire. Enfin , après avoir bien cherché , elle jetta les yeux sur le Comte de Chabanes , qu'elle tenoit toujours pour son Ami , sans considérer qu'il étoit son Amant. Le Duc de Guise qui sçavoit à quel point ce Comte étoit ami du Prince de Montpensier , fut épouvanté qu'elle le choisit pour son Confident ; mais elle lui répondit si bien de sa fidélité , qu'elle le rassura : il se sépara d'elle avec toute la douleur que peut causer l'absence d'une personne que l'on aime passionnément. Le Comte de Chabanes qui avoit été toujours malade à Paris , pendant le séjour de la Princesse de Montpensier à Blois , sçachant qu'elle s'en alloit à Champigni , la fut trouver sur le chemin pour s'en aller avec elle. Elle lui fit mille caresses & mille amitez , & lui témoigna une impatience extraordinaire de s'entretenir en particulier ; dont il fut d'abord charmé. Mais quel fut son étonnement & sa douleur , quand il trouva que cette impatience n'alloit qu'à lui conter qu'elle étoit passionnément aimée du Duc de Guise , & qu'elle l'aimoit de la même sorte. Son étonnement & sa douleur ne lui permirent pas de répondre. La Princesse qui étoit pleine de sa passion ; & qui trouvoit un soulagement extrême à lui en parler ,

ne prit pas garde à son silence , & se mit à lui conter jusques aux plus petites circonstances de son aventure. Elle lui dit, comme le Duc de Guise & elle , étoient convenus de recevoir par son moyen les lettres qu'ils devoient s'écrire. Ce fut le dernier coup pour le Comte de Chabannes, de voir que sa Maîtresse vouloit qu'il servît son Rival , & qu'elle lui en faisoit la proposition , comme d'une chose qui lui devoit être agreable. Il étoit si absolument maître de lui-même , qu'il lui cacha tous ses sentimens : il lui témoigna seulement la surprise , où il étoit de voir en elle un si grand changement. Il espéra d'abord que ce changement , qui lui ôtoit toutes esperances , lui ôteroit aussi toute sa passion ; mais il trouva cette Princesse si charmante , sa beauté naturelle étant encore beaucoup augmentée par une certaine grace que lui avoit donné l'air de la Cour , qu'il sentit qu'il l'aimoit plus que jamais. Toutes les confidences qu'elles lui faisoit sur la tendresse & sur la délicatesse de ses sentimens pour le Duc de Guise , lui faisoient voir le prix du cœur de cette Princesse , & lui donnoient un desir de le posséder. Comme sa passion étoit la plus extraordinaire du monde , elle produisit l'effet du monde le plus extraordinaire ; car elle le fit résoudre de porter à sa

sa Maîtresse les Lettres de son Rival. L'absence du Duc de Guise donnoit un chagrin mortel à la Princesse de Montpensier ; & n'esperant du soulagement que par ses Lettres , elle tourmentoit incessamment le Comte de Chabanes pour sçavoir s'il n'en recevoit point , & se prenoit quasi à lui de n'en avoir pas assez-rôt. Enfin , il en reçût par un Gentil-homme du Duc de Guise , & il les lui apporta à l'heure même , pour ne lui retarder pas sa joye d'un moment. Celle qu'elle eut de les recevoir fut extrême. Elle ne prit pas le soin de la lui cacher , & lui fit avaler à long traits tout le poison imaginable , en lui lisant ces Lettres , & la réponse tendre & galante qu'elle y faisoit. Il porta cette réponse au Gentilhomme avec la même fidelité , avec laquelle il avoit rendu la Lettre à la Princesse ; mais avec plus de douleur. Il se consola pourtant un peu , dans la pensée que cette Princesse feroit quelque reflexion , sur ce qu'il faisoit pour elle , & qu'elle lui en témoigneroit de la reconnoissance. La trouvant de jour en jour plus rude pour lui , par le chagrin qu'elle avoit d'ailleurs , il prit la liberté de la supplier de penser un peu à ce qu'elle lui faisoit souffrir. La Princesse qui n'avoit dans la tête que le Duc de Guise , & qui ne trouvoit que lui seul digne de l'adorer ,

trouva si mauvais qu'un autre que lui osât penser à elle, qu'elle maltraita bien plus le Comte de Chabanes en cette occasion, qu'elle n'avoit fait la premiere fois qu'il lui avoit parlé de son amour. Quoique sa passion, aussi-bien que sa patience, fut extrême & à toutes épreuves, il quitta la Princesse, & s'en alla chez un de ses Amis dans le voisinage de Champigni, d'où il lui écrivit avec toute la rage que pouvoit causer un si étrange procedé; mais néanmoins avec tout le respect qui étoit dû à sa qualité; & par sa Lettre, il lui disoit un éternel adieu. La Princesse commença à se repentir d'avoir si peu ménagé un homme sur qui elle avoit tant de pouvoir; & ne pouvant se résoudre à le perdre, non seulement à cause de l'amitié qu'elle avoit pour lui, mais aussi par l'interêt de son amour, pour lequel il lui étoit tout-à-fait nécessaire, elle lui manda qu'elle vouloit absolument lui parler encore une fois, & après cela, qu'elle le laissoit libre de faire ce qu'il lui plairoit. L'on est bien foible quand on est amoureux. Le Comte revint, & en moins d'une heure, la beauté de la Princesse de Montpensier, son esprit, & quelques paroles obligantes, le rendirent plus soumis qu'il n'avoit jamais été; & il lui donna même des Lettres du Duc de Guise, qu'il venoit de recevoir. Pendant

ce tems , l'envie qu'on eut à la Cour d'y faire venir les Chefs du Parti Huguenot , pour cet horrible dessein qu'on executa le jour de la Saint Barthelemy , fit que le Roi , pour les mieux tromper , éloigna de lui tous les Princes de la Maison de Bourbon , & tous ceux de la Maison de Guise. Le Prince de Montpensier retourna à Champigni , pour achever d'accabler la Princesse sa femme par sa presence. Le Duc de Guise s'en alla à la Campagne , chez le Cardinal de Lorraine son Oncle. L'amour & l'oïfiveté mirent dans son esprit un si violent desir de voir la Princesse de Montpensier , que sans considerer ce qu'il hazardoit pour elle & pour lui , il feignit un voyage ; & laissant tout son train dans une petite Ville , il prit avec lui ce seul Gentilhomme , qui avoit déjà fait plusieurs voyages à Champigni , & il s'y en alla en poste. Comme il n'avoit point d'autre adresse , que celle du Comte de Chabanes , il lui fit écrire un billet par ce même Gentilhomme , par lequel ce Gentilhomme le prioit de le venir trouver en un lieu qu'il lui marquoit. Le Comte de Chabanes croyant que c'étoit seulement pour recevoir des Lettres du Duc de Guise , l'alla trouver ; mais il fut extrêmement surpris , quand il vit le Duc de Guise , & il n'en fut pas moins affligé. Ce Duc , occupé de son

dessein , ne prit non plus garde à l'embaras du Comte , que la Princesse de Montpensier avoit fait à son silence , lorsqu'elle lui avoit conté son amour. Il se mit à lui exagerer sa passion , & à lui faire comprendre qu'il mourroit infailliblement , s'il ne lui faisoit obtenir de la Princesse la permission de la voir. Le Comte de Chabanes lui répondit froidement , qu'il diroit à cette Princesse tout ce qu'il souhaitoit qu'il lui dît , & qu'il viendroit lui en rendre réponse. Il s'en retourna à Champigni , combattu de ses propres sentimens ; mais avec une violence , qui lui ôtoit quelquefois toute sorte de connoissance. Souvent il prenoit resolution de renvoyer le Duc de Guise , sans le dire à la Princesse de Montpensier ; mais la fidelité exacte qu'il lui avoit promise , changeoit aussi-tôt sa résolution. Il arriva auprès d'elle sans sçavoir ce qu'il devoit faire ; & apprenant que le Prince de Montpensier étoit à la chasse , il alla droit à l'appartement de la Princesse , qui le voyant troublé , fit retirer aussi-tôt ses Femmes pour sçavoir le sujet de ce trouble. Il lui dit , en se moderant le plus qu'il lui fut possible , que le Duc de Guise étoit à une lieuë de Champigni , & qu'il souhaitoit passionnément de la voir. La Princesse fit un grand cri à cette nouvelle , & son embarras ne fut guère

guère moindre que celui du Comte. Son amour lui presenta d'abord la joye qu'elle auroit de voir un homme qu'elle aimoit si tendrement. Mais quand elle pensa combien cette action étoit contraire à sa vertu, & qu'elle ne pouvoit voir son Amant, qu'en le faisant entrer la nuit chez elle, à l'insçû de son mari, elle se trouva dans une extrémité épouvantable. Le Comte de Chabanes attendoit sa réponse, comme une chose qui alloit décider de sa vie ou de sa mort. Jugeant de l'incertitude de la Princesse par son silence, il prit la parole, pour lui représenter tous les perils où elle s'exposeroit par cette entrevûë. Et voulant lui faire voir qu'il ne lui tenoit pas ce discours pour ses interêts, il lui dit : Si après tout ce que je viens de vous représenter, Madame, votre passion est la plus forte, & que vous desiriez voir le Duc de Guise, que ma considération ne vous en empêche point, si celle de votre interêt ne le fait pas. Je ne veux point priver d'une si grande satisfaction une personne que j'adore, ni être cause qu'elle cherche des personnes moins fidèles que moi pour se la procurer. Oüï, Madame, si vous le voulez, j'irai querir le Duc de Guise dès ce soir : car il est trop perilleux de le laisser plus long-tems où il est, & je l'amenerai dans votre appartement. Mais

par où & comment, interrompit la Princesse. Ha! Madame, s'écria le Comte, c'en est fait, puisque vous ne délibérez plus que sur les moyens. Il viendra, Madame, ce bienheureux Amant, je l'amènerai par le Parc: donnez ordre seulement à celle de vos Femmes, à qui vous vous fiez le plus, qu'elle baïsse précisément à minuit le petit Pont-levis, qui donne de votre Anti-chambre dans le Parterre, & ne vous inquiétez pas du reste. En achevant ces paroles, il se leva, & sans attendre d'autre consentement de la Princesse de Montpensier, il remonta à cheval & vint trouver le Duc de Guise qui l'attendoit avec une impatience extrême. La Princesse de Montpensier demeura si troublée, qu'elle fut quelque tems sans revenir à elle. Son premier mouvement fut de faire rappeler le Comte de Chabanes, pour lui défendre d'amener le Duc de Guise; mais elle n'en eut pas la force. Elle pensa que sans le rappeler, elle n'avoit qu'à ne point faire abaisser le Pont: elle crût qu'elle continueroit dans cette résolution. Quand l'heure de l'assignation approcha, elle ne put résister davantage à l'envie de voir un Amant qu'elle croyoit si digne d'elle, & elle instruisit une de ses Femmes de tout ce qu'il falloit faire pour introduire le Duc de Guise dans son ap-
partement.

partement. Cependant, & ce Duc & le Comte de Chabanes approchoient de Champigni; mais dans un état bien différent. Le Duc abandonnoit son ame à la joye & à tout ce que l'esperance inspire de plus agreable, & le Comte s'abandonnoit à un desespoir & à une rage qui le poufferent mille fois à donner de son épée au travers du corps de son Rival. Enfin, ils arriverent au Parc de Champigni, où ils laisserent leurs chevaux à l'Écuyer du Duc de Guise; & passant par des brèches qui étoient aux murailles, ils vinrent dans le Parterre. Le Comte de Chabanes au milieu de son desespoir avoit toujourns quelque esperance, que la raison reviendroit à la Princesse de Montpensier, & qu'elle prendroit enfin la résolution de ne point voir le Duc de Guise. Quand il vit ce petit Pont abaissé, ce fut alors qu'il ne put douter du contraire; & ce fut aussi alors qu'il fut tout prêt à se porter aux dernières extrémitez. Mais venant à penser que s'il faisoit du bruit, il seroit ouï apparemment du Prince de Montpensier, dont l'Appartement donnoit sur le même Parterre, & que tout ce desordre tomberoit ensuite sur la personne qu'il aimoit le plus, sa rage se calma à l'heure même, & il acheva de conduire le Duc de Guise aux pieds de sa Princesse. Il ne pût se résoudre

à être témoin de leur conversation , quoique la Princesse lui témoignât le souhaiter , & qu'il l'eût bien souhaité lui-même. Il se retira dans un petit passage , qui étoit du côté de l'Appartement du Prince de Montpensier , ayant dans l'esprit les plus tristes pensées qui ayent jamais occupé l'esprit d'un Amant. Cependant quelque peu de bruit qu'ils eussent fait en passant sur le Pont , le Prince de Montpensier , qui par malheur étoit éveillé dans ce moment , l'entendit , & fit lever un de ses Valets de Chambre , pour voir ce que c'étoit. Le Valet de Chambre mit la tête à la fenêtre , & au travers de l'obscurité de la nuit , il apperçut que le Pont étoit abaissé ; il en avertit son Maître , qui lui commanda en même-tems d'aller dans le Parc voir ce que ce pouvoit être. Un moment après il se leva lui-même , étant inquieté de ce qu'il lui sembloit avoir ouï marcher quelqu'un , & il s'en vint droit à l'Appartement de la Princesse sa femme , qui répondoit sur le Pont. Dans le moment qu'il approchoit de ce petit passage où étoit le Comte de Chabanes , la Princesse de Montpensier qui avoit quelque honte de se trouver seule avec le Duc de Guise , pria plusieurs fois le Comte d'entrer dans sa Chambre : il s'en excusa toujours ; & comme elle l'en pressoit davan-

rage, possédé de rage & de fureur, il lui répondit si haut, qu'il fut ouï du Prince de Montpensier; mais si confusément que ce Prince entendit seulement la voix d'un homme, sans distinguer celle du Comte. Une pareille aventure eût donné de l'emportement à un esprit & plus tranquille & moins jaloux. Aussi mit-elle d'abord l'excès de la rage & de la fureur dans celui du Prince: il heurta aussi-tôt à la porte avec impetuosité, & criant pour se faire ouvrir, il donna la plus cruelle surprise du monde à la Princesse, au Duc de Guise, & au Comte de Chabanes. Le dernier entendant la voix du Prince, comprit d'abord qu'il étoit impossible de l'empêcher de croire qu'il n'y eût quelqu'un dans la Chambre de la Princesse sa femme: & la grandeur de sa passion lui montrant en ce moment, que s'il y trouvoit le Duc de Guise, Madame de Montpensier auroit la douleur de le voir tuer à ses yeux, & que la vie même de cette Princesse ne seroit pas en sûreté, il se résolut par une générosité sans exemple, de s'exposer pour sauver une Maîtresse ingrate & un Rival aimé. Pendant que le Prince de Montpensier donnoit mille coups à la porte, il vint au Duc de Guise, qui ne sçavoit quelle résolution prendre, & il le mit entre les mains de cette Femme de

Madame de Montpensier , qui l'avoit fait entrer par le Pont , pour le faire sortir par le même lieu , pendant qu'il s'exposeroit à la fureur du Prince. A peine le Duc étoit hors de l'Antichambre , que le Prince ayant enfoncé la porte du passage , entra dans la Chambre comme un homme possédé de fureur , & qui cherchoit sur qui la faire éclater. Mais quand il ne vit que le Comte de Chabanes , & qu'il le vit immobile , appuyé sur la table , avec un visage où la tristesse étoit peinte , il demeura immobile lui-même ; & la surprise de trouver , & seul & la nuit dans la Chambre de sa femme , l'homme du monde qu'il aimoit le mieux , le mit hors d'état de pouvoir parler. La Princesse étoit à demi évanouïe sur des carreaux , & jamais peut-être la Fortune n'a mis trois personnes en des états si pitoyables. Enfin , le Prince de Montpensier qui ne croyoit pas voir ce qu'il voyoit : & qui vouloit démêler ce cahos , où il venoit de tomber , adressant la parole au Comte , d'un ton qui faisoit voir qu'il avoit encore de l'amitié pour lui ; Que vois-je , lui dit-il ? Est-ce une illusion ou une vérité ? Est-il possible qu'un homme que j'ai aimé si cherement , choisisse ma femme entre toutes les autres femmes pour la séduire ? Et vous , Madame , dit-il , à la Princesse , en se tournant de

de son côté, n'étoit-ce point assez de m'ôter votre cœur & mon honneur, sans m'ôter le seul homme qui me pouvoit consoler de ces malheurs. Répondez-moi l'un ou l'autre, leur dit-il, & éclaircissez-moi d'une aventure que je ne puis croire telle qu'elle me paroît. La Princesse n'étoit pas capable de répondre, & le Comte de Chabanes ouvrit plusieurs fois la bouche sans pouvoir parler. Je suis criminel à votre égard, lui dit-il, enfin, & indigne de l'amitié que vous avez eue pour moi; mais ce n'est pas de la manière que vous pouvez vous l'imaginer. Je suis plus malheureux que vous & plus désespéré: je ne sçaurois vous en dire davantage; ma mort vous vengera; & si vous voulez me la donner tout-à-l'heure, vous me donnerez la seule chose qui peut m'être agreable. Ces paroles prononcées avec une douleur mortelle, & avec un air qui marquoit son innocence, au lieu d'éclaircir le Prince de Montpensier, lui persuadoient de plus en plus qu'il y avoit quelque mystere dans cette aventure, qu'il ne pouvoit deviner; & son desespoir s'augmentant par cette incertitude: ôtez-moi la vie vous-même, lui dit-il; ou donnez-moi l'éclaircissement de vos paroles; je n'y comprends rien. Vous devez cet éclaircissement à mon amitié, vous le devez à

ma moderation : car tout autre que moi auroit déjà vengé sur votre vie un affront si sensible. Les apparences sont bien fausses, interrompit le Comte : Ah ! c'est trop, repliqua le Prince, il faut que je me vange, & puis je m'éclaircirai à loisir. En disant ces paroles, il s'approcha du Comte de Chabanes, avec l'action d'un homme emporté de rage. La Princesse craignant quelque malheur, (ce qui ne pouvoit pourtant pas arriver, son mari n'ayant point d'épée) se leva pour se mettre entre deux. La foiblesse où elle étoit la fit succomber à cet effort ; & comme elle approchoit de son mari, elle tomba évanouie à ses pieds. Le Prince fut encore plus touché de cet évanouissement, qu'il n'avoit été de la tranquillité, où il avoit trouvé le Comte, lorsqu'il s'étoit approché de lui ; & ne pouvant plus soutenir la vûe de deux personnes qui lui donnoient des mouvemens si tristes, il tourna la tête de l'autre côté, & se laissa tomber sur le lit de sa femme, accablé d'une douleur incroyable. Le Comte de Chabanes pénétré de repentir d'avoir abusé d'une amitié, dont il recevoit tant de marques, & ne trouvant pas qu'il pût jamais reparer ce qu'il venoit de faire, sortit brusquement de la Chambre, & passant par l'Appartement du Prince, dont il trouva les portes ouvertes,

vertes, il descendit dans la cour; il se fit donner des chevaux, & s'en alla dans la campagne, guidé par son seul desespoir. Cependant le Prince de Montpensier qui voyoit que la Princesse ne revenoit point de son évanouissement, la laissa entre les mains de ses Femmes, & se retira dans sa Chambre avec une douleur mortelle. Le Duc de Guise qui étoit sorti heureusement du Parc, sans sçavoir quasi ce qu'il faisoit, tant il étoit troublé, s'éloigna de Champigni de quelques lieuës; mais il ne pût s'éloigner, sans sçavoir des nouvelles de la Princesse. Il s'arrêta dans une Forêt, & envoya son Ecuyer pour apprendre du Comte de Chabanes ce qui étoit arrivé de cette terrible aventure. L'Ecuyer ne trouva point le Comte de Chabanes, mais il apprit d'autres personnes que la Princesse de Montpensier étoit extraordinairement malade. L'inquiétude du Duc de Guise fut augmentée, par ce que lui dit son Ecuyer; & sans la pouvoir soulager, il fut contraint de s'en retourner trouver ses Oncles, pour ne pas donner de soupçon par un plus long voyage. L'Ecuyer du Duc de Guise lui avoit rapporté la vérité, en lui disant que Madame de Montpensier étoit extrêmement malade; car il étoit vrai que si-tôt que ses Femmes l'eurent mise dans son lit, la fièvre lui prit si violem-

violemment, & avec des rêveries si horribles, que dès le second jour l'on craignit pour sa vie. Le Prince feignit d'être malade, afin que l'on ne s'étonnât de ce qu'il n'entroit pas dans la Chambre de sa femme. L'ordre qu'il reçût de s'en retourner à la Cour, où l'on rappelloit tous les Princes Catholiques pour exterminer les Huguenots, le retira de l'embarras où il étoit. Il s'en alla à Paris, ne sçachant ce qu'il avoit à esperer ou à craindre du mal de la Princesse sa femme. Il n'y fut pas si tôt arrivé, qu'on commença d'attaquer les Huguenots, en la personne d'un de leurs Chefs, l'Amiral de Châtillon; & deux jours après, l'on fit cet horrible massacre si renommé par toute l'Europe. Le pauvre Comte de Chabanes, qui s'étoit venu cacher dans l'extrémité de l'un des Fauxbourgs de Paris, pour s'abandonner entierement à sa douleur, fut enveloppé dans la ruine des Huguenots. Les personnes chez qui il s'étoit retiré l'ayant reconnu, & s'étant souvenuees qu'on l'avoit soupçonné d'être de ce parti, le massacrèrent cette même nuit, qui fut si funeste à tant de gens. Le matin, le Prince de Montpensier allant donner quelques ordres hors la Ville, passa dans la rue où étoit le corps de Chabanes. Il fut d'abord saisi d'étonnement à ce pitoyable spectacle;

cle ; ensuite son amitié se réveillant , elle lui donna de la douleur ; mais le souvenir de l'offense qu'il croyoit avoir reçûe du Comte , lui donna enfin de la joye ; & il fut bien-aise de se voir vengé par les mains de la Fortune. Le Duc de Guise occupé du desir de vanger la mort de son pere , & peu après rempli de la joye de l'avoir vengée , laissa peu à peu éloigner de son ame, le soin d'apprendre des nouvelles de la Princesse de Montpensier ; & trouvant la Marquise de Noirmoustier , personne de beaucoup d'esprit & de beauté , & qui donnoit plus d'esperance que la Princesse, il s'attacha entierement , & l'aima avec une passion démesurée , & qui lui dura jusques à la mort. Cependant , après que le mal de Madame de Montpensier fut venu au dernier point , il commença à diminuer. La raison lui revint , & se trouvant un peu soulagée par l'absence du Prince son mari , elle donna quelque esperance de sa vie. Sa santé revenoit pourtant avec grande peine , par le mauvais état de son esprit ; & son esprit fut travaillé de nouveau , quand elle se souvint qu'elle n'avoit eu aucune nouvelle du Duc de Guise pendant toute sa maladie. Elle s'enquit de ses Femmes , si elles n'avoient vû personne , si elles n'avoient point de lettres ; & ne trouvant rien de ce qu'elle

eût souhaité, elle se trouva la plus malheureuse du monde, d'avoir tout hasardé pour un homme qui l'abandonnoit. Ce lui fut encore un nouvel accablement, d'apprendre la mort du Comte de Chabanes, qu'elle scût bien-tôt par les soins du Prince son mari. L'ingratitude du Duc de Guise lui fit ressentir plus vivement la perte d'un homme, dont elle connoissoit si bien la fidélité. Tant de déplaisirs si pressans, la remirent bien-tôt dans un état aussi dangereux que celui dont elle étoit sortie. Et comme Madame de Noirmoussier étoit une personne qui prenoit autant de soin de faire éclater ses galanteries, que les autres en prennent de les cacher, celles de Monsieur de Guise & d'elle étoient si publiques, que toute éloignée & toute malade qu'étoit la Princesse de Montpensier, elle les apprit de tant de côtez, qu'elle n'en pût douter. Ce fut le coup mortel pour sa vie. Elle ne pût résister à la douleur d'avoir perdu l'estime de son Mari, le cœur de son Amant, & le plus parfait Ami qui fût jamais. Elle mourut dans peu de jours, dans la fleur de son âge, une des plus belles Princeses du monde, & qui auroit été sans doute la plus heureuse, si la vertu & la prudence eussent conduit toutes ses actions.

++++X+++++++:+++++

LE TEMPLE

DE

LA PARESSE.

*A Madame de *****

JE ne sçauois plus me défendre de faire des Vers pour vous, puisque vous me l'ordonnez; mais je vous avertis de bonne foi, Madame, que ce n'est pas la manière de s'expliquer la plus sincère, quoique ce puisse être quelquefois la plus agréable. La Prose seule semble être le langage du cœur, & la Poësie celui de l'esprit. On déguise d'ordinaire ce qu'on ajuste avec tant de soin: & les personnes qui font connoître leur passion avec cet éclat, ou celles qui demandent des preuves d'affection de cette nature, pensent plus à leur gloire qu'à leur Amour.

Que je crains, aimable inhumaine,
 Que vous connoissiez peu cette agréable peine
 Qui fait le plaisir d'un Amant:
 Un cœur dans les transports d'une amoureuse
 atteinte, Pressé

Pressé d'exprimer son tourment ,
 Du langage des Dieux fait la dure contrainte ,
 Et meurt s'il differe un moment.

Mais n'importe , Madame , il ne m'est pas possible de laisser passer la moindre occasion de vous plaire ; il faut toujours vous obéir. Cependant pour ne renoncer pas tout à fait à mes droits d'oïfiveté , ni à la paresse dont vous m'accusez , & dont je vous loue , je vous declare que comme de nos jours on a bien entrepris de bâtir un Temple à la Mort , j'en ai avec la même autorité élevé un à la Paresse ; & que je pretens , en representant fidellement en ce lieu la divinité qu'on y revere , vous y dépeindrez si naïvement , que vous vous y connoissiez vous-même , afin que vous ne puissiez à l'avenir m'accuser d'obéir qu'à vous , quand il semblera que je ne ferai rien que pour elle.

Dans un climat heureux où la nature étale
 Deses riches trésors la beauté sans égale ,
 Sous un Ciel toujours pur , agreable & fe-
 rein ,
 Est un paisible lieu dont le fertile sein ,
 Chargé de tout les biens que produit la Na-
 ture ,
 Y fait naître les fleurs & les fruits sans culture :
 Les offre sans travail , & les expose à tous ,
 Pour

Pour fournir aux mortels ce qu'il a de plus
doux ;

Il ôte jusqu'aux soins que donne l'esperance,
Et les comble en tout tems d'une heureuse
abondance :

L'air à peine est émû par les jeunes Zéphirs ;
Ils gardent pour ces lieux leurs plus tendres
soupirs ,

Qui des sombres forêts animant le feuillage ,
Sur un tapis de fleurs semblent peindre l'om-
brage ,

Dont les voiles épais percez des traits du jour ,
Font voir sur le gazon mille chiffres d'amour :
Le Mirthe & le Jasmin de leurs branches fleu-
ries ,

Opposent leur émail à l'émail des prairies :
Là , d'un cours incertain les tranquilles ruis-
seaux

Roulent sans murmurer le crystal de leurs
eaux :

L'amour dans ces beaux lieux adoucit toutes
choses ,

Foule aux pieds les soucis & désarme les ro-
ses :

On y vit sans chagrin , bien qu'on soit amou-
reux ,

Et l'on n'y voit jamais que des amans heu-
reux.

C'est en cet aimable lieu où j'ai élevé
mes

mes Autels : mais comme la Paresse ne conseilla jamais de faire les choses qu'avec negligence & avec facilité , je passerai des Vers à la Prose quand il me sera plus commode de m'expliquer ainsi : je ne ferai point même d'effort pour en rendre mes Vers plus doux , leurs rimes plus riches , ni ma Prose plus polie. Pour vous , Madame , de votre côté donnez-vous bien de garde de douter un moment de tout ce que je vous en dirai.

Il faut vous en fier à moi ,
 Croyez tout ceci veritable ;
 Je vous le donne enfin comme article de fa-
 ble ,
 En matiere de Vers , c'est article de foi.

Ne craignez point que je m'aïlle embarrasser dans une grande description de mon Ouvrage ; que je vous entretienne trop long-tems d'Architecture , ni que je vous en parle aussi magnifiquement qu'on pourroit faire.

Du superbe Palais du plus grand Roi du monde ,
 Dont la structure sans seconde ,
 Que le tems ne pourra ternir ,
 Fera par sa pompe connoître

Le

Le plus fameux des Rois que la France ait vû
naître

A tous les siècles à venir.

Je n'ai pourtant pû m'empêcher de faire les murailles de ce Temple de Marbre blanc, relevées au dehors par des bas-reliefs, où sont représentées entre des colonnes de Jaspe, les figures de plusieurs personnes, dont la plus grande partie sont couchées sur des lits de gazon, ou sur des fleurs. Quelques-unes paroissent endormies, les autres semblent s'éveiller: leurs habits sont faits de Marbre de toutes les couleurs. Que si vous trouvez que j'aye employé une trop riche matière, ne vous imaginez pas que je m'en sois beaucoup tourmenté; j'ai pris la première qui s'est présentée à mon imagination, & j'ai eu aussi peu de peine & aussi-tôt fait le Porphyre qu'avec la pierre ordinaire. Souvenez-vous de plus,

Qu'on ne sçait à quoi on s'engage,

Quand on entreprend de bâtir:

Lors qu'on a commencé l'on en veut bien
fortir,

Et quiconque entreprend un magnifique ou-
vrage,

Ne doit rien épargner de rare ni de grand:

Pour moi quand je traçai ce fameux bâtiment,
Apollon

Apollon me promet d'en faire la dépense :
 Ainsi je ne crûs point qu'il fût de conséquence
 De bâtir trop pompeusement
 Sur ce solide fondement.

En un mot , toutes les pierres s'y sont
 assemblées au son de la Lyre , comme elles
 firent autrefois , & je pourrois bien encore
 vous entretenir d'une Architrave , d'une
 Frise & d'une Corniche , qui ne m'ont
 pas plus coûté que tout le reste , & qui
 regnent sur tout l'ouvrage ; mais je ne
 vous en dirai pas un seul mot. Car assû-
 rément ,

Quand des termes de l'Art un peu trop l'on
 s'entrave ,
 Sans sçavoir pourquoi ni comment ,
 Entre la Frise & l'Architrave ,
 Le Lecteur fatigué laisse le bâtiment.

Je vous assure au moins que j'ai vû tom-
 ber, de cette sorte, plusieurs édifices des plus
 magnifiques du monde. Pour éviter donc
 que le mien ne coure cette fortune, je ne
 vous entretiendrai pas davantage de ce
 que l'on y voit au dehors : Je vous dirai
 seulement l'inscription qui est gravée sur
 son frontispice :

Venez aimables Paresseuses,

Dans

Dans vos négligez & plus charmans atours,
 Ici tranquillement on rêve à ses amours :
 Des plus parfaits Amans les troupes amou-
 reuses
 Arrivent ici tous les jours.

Ne vous imaginez point , Madame ,
 qu'il y ait personne pour en garder les
 portes : l'Oisiveté qui est à l'entrée , est
 douce & facile à tout le monde. Pour l'A-
 mour , il n'a garde de s'en mêler , lui à
 qui cette divinité fut de tout tems si fa-
 vorable.

Ce Dieu le plus aimable & le plus craint de
 tous ,

Dont les inévitables coups
 Ont l'art de nous blesser & celui de nous plaire ;
 Lui qui sçait à nos maux mêler un si grand
 bien :

L'amour sera toujours la précieuse affaire
 De tous ceux qui ne feront rien.

En entrant on voit à main droite le Ta-
 bleau d'un païsage agreable où paroif-
 sent diverses personnes : quelques-unes ,
 les bras croisez , assises auprès d'une fon-
 taine ; les autres , appuyées negligemment
 contre des arbres. Leur douce mélancolie
 semble leur avoir fait oublier toutes les
 choses du monde , & par ces Vers qui

font au-bas du Tableau, elles semblent expliquer ainsi leurs sentimens.

Charmans oubli des chagrins de la vie,
 Agreable repos dont une ame est ravie,
 Douces heures d'oïfiveté,
 Momens plus précieux que tous ceux qu'on
 employe,
 Dont l'heureuse tranquillité
 Sçait porter dans nos cœurs une parfaite joye :
 Que le peuple charmé d'un vain empressement,
 Gloze, vous blâme, ou qu'il en gronde,
 Couler ses jours nonchalamment
 Donne aux plus doux plaisirs ce qu'ils ont de
 charmant,
 Et la Paresse enfin regne sur le beau monde.

Dans un autre Tableau plusieurs Amours se réjouissent de l'arrivée du Printems, qu'on y voit représenté par des arbres couverts de fleurs & par une campagne riante : ils se jouent ensemble & s'amuse-
 rent à chercher par tout ces petits animaux paresseux qui passent une partie de leur vie dans le sommeil, qui ne s'éveillent jamais que dans la belle saison, & qui demeurent assoupis jusques à ce que l'Amour les vienne avertir qu'il est tems de chercher leurs semblables. Ces vers sont écrits au bas.

De

De quoi vous sert , mortels , la peine & le
tourment,

Qu'aucun soin ne vous importune ;

S'il plaît à l'aveugle Fortune ,

Les biens vous viendront en dormant.

De ce même côté est un autre Tableau ,
où auprès d'une grande Ville on apperçoit
des jardins agreables : là , paroît une trou-
pe de gens , qui par des marques particu-
lières qui les font connoître , représentent
ces celebres Sçavans de l'Antiquité qu'on
accusoit de mettre le souverain bien dans
les plaisirs , quoiqu'ils crussent qu'il con-
sistât principalement en la tranquillité &
dans le repos auquel ils trouvoient tant de
charmes , & qu'ils ont bien voulu que
l'oisiveté & le peu de soin des choses du
monde fist la felicité éternelle de leurs
Dieux ; ce qu'ils font entendre par ces
Vers.

Fuyez ces incertains desirs

Que l'inquiétude vous donne ,

Suivez les tranquilles plaisirs ,

Délivrez-vous de soin , n'en donnez à per-
sonne :

Ne soyez défiants , envieux , ni jaloux ;

Evitez le chagrin , la haine & la colere ;

N'ayez d'autre maître que vous ;

M ij Coulez

Coulez vos plus beaux jours fans avoir rien à
faire,

Et vous vivrez aussi contents que nous.

De l'autre côté vous verrez la représentation d'une nuit paisible, où l'on apperçoit des gens qui vont vers un Autel dédié à la Paresse. Il est au milieu d'une petite grotte que le hazard & la nature seule semblent avoir formé dans un rocher. Ils y portent en sacrifice ces animaux orgueilleux, qui par leurs chants importuns troublent le silence de la nuit, & éveillent tout le monde au point du jour; crime capital que la Paresse ne pardonna jamais. Pour la façon de faire les sacrifices, on n'y fait pas grande ceremonie; & voici comme on en use ordinairement.

Lorsque le triste Coq tombe du coup mortel,
Sans que personne s'inquiette,
Si l'offrande est bien ou mal faite,
On se couche auprès de l'Autel.

On entrevoit dans un autre Tableau des personnes qui sont assises l'une auprès de l'autre, qu'on a peine à découvrir à travers des branches de plusieurs arbres; & au bas sont écrits ces Vers:

L'amour doit avec prudence

Se

Se dérober aux yeux de tous,
 Craindre les Curieux & chercher le silence
 Dans ces mystères les plus doux.

Dans un autre est représenté le Triomphe de la Paresse, où sont peints tous les grands hommes qu'elle a sçû charmer. Vous me dispenserez de mettre ici leurs noms ; car pour vous le dire franchement, il y en a beaucoup que je ne connois point, & leur nombre est si grand qu'il seroit ennuyeux de vous en entretenir. Voici au moins comme la Paresse en parle elle-même :

Si je voulois nommer tous ceux que mon pouvoir

A sçû ranger sous mon Empire,
 J'aurois trop de peine à le dire :
 Et si quelqu'un le veut sçavoir,
 Dans l'Histoire il le pourra voir :
 La lira qui la voudra lire.

Au reste, Madame, cet aimable séjour n'est fréquenté que par des personnes bien faites : toutes celles qui y arrivent, ont une aimable langueur, qui leur donne mille charmes. Elle leur est tellement naturelle, qu'elles semblent être nées lassées. Relever leur coëffe, ou attacher un ruban, est une grande affaire pour elles. Aussi ne sont-elles pas plutôt arrivées,

M iij qu'elles

qu'elles se reposent nonchalamment sur des carreaux.

Mille petits Amours ont le soin d'en donner ,
 Et de cuëillir des fleurs nouvelles ,
 Pour semer sous les pas , & pour en cou-
 ronner

L'aimable troupe de ces belles.

Pour celle qu'on revere en ces paisibles lieux ,
 On la voit sur un lit negligemment couchée ,
 Sa teste sur un bras est à demi panchée ;
 Une douce langueur paroît dans ses beaux
 yeux ,

De ses cheveux épars les ondes negligées
 Montrent par un air si charmant .

Que les grandes beautez pour être bien pa-
 rées ,

N'ont besoin d'aucun ornement.

Si je la representois telle qu'elle est dans mon cœur , tout le monde vous connoîtroit à cette peinture. Et bien qu'il n'y allât point de votre gloire , puisque je ne suis pas de ces Amans heureux , que l'honneur de leur Dame oblige à cacher leur bonne fortune : Je veux bien toutefois ne vous décrire pas si particulièrement. Vous me tiendrez compte de cette discretion , si vous voulez : ce n'est pas qu'il ne me fût plus utile auprès de vous de sçavoir
 voir

voir cacher mon peu de mérite, que toute autre chose.

Il faudroit un secret pour couvrir mes défauts,
Et je serois heureux dans mes peines discrettes,
De cacher le peu que je vaux,
Comme je sçai cacher les faveurs qu'on m'a
faites.

Cependant pour revenir à notre divinité, & pour vous faire connoître en quelque sorte son pouvoir, je n'ai qu'à vous dire qu'elle se sert si bien de tout l'esprit de ceux qu'elle gouverne, qu'elle ne manqua jamais de leur fournir de raison pour tout ce qui leur est le plus agréable & le plus commode; & que même en sa tranquillité elle est si semblable à la sagesse, qu'on peut s'y tromper facilement, & dire même en sa faveur, que par des charmes secrets qu'elle porte dans notre ame, elle nous rend bien plus heureux que cette grandeur de courage tant vantée, qui par des efforts violens pretend nous mettre au-dessus de l'ambition, & nous console de nos pertes.

Qu'enfin la charmante Paresse,
Plus habile que la Sagesse,
Par de moins penibles moyens;
Sans qu'aucun soin nous importune,

M iij Nous

Nous fait mépriser la Fortune ,
Et seule nous tient lieu de tous les autres
biens.

Pour le lieu où elle reçoit ces hommages , c'est sur un lit qui lui sert d'Autel dans le fond de son magnifique Temple. Elle paroît là bien mollement couchée. Une petite troupe d'Amours est représentée autour , les uns , sont étendus sur des carreaux ; les autres , à demi couchez , font tomber adroitement leurs compagnons , & les tirent pour les abatre auprès d'eux. Ils tâchent même de faire une semblable malice à toutes les personnes qui arrivent.

Si lors qu'on voit quelqu'un à bas ,
On ne peut s'empêcher de rire ,
Pourroit-on me blâmer de dire ,
Puisqu'en tout sexe on peut faire un faux pas ,
Qu'en une moins rude infortune ,
Quand l'Amour veut qu'il en arrive ainsi ,
Il ne soit bien plaisant aussi
De rire aux dépens de quelqu'une ?

Il faut au moins être une partie de sa vie couché , si l'on veut obéir à la Paresse , suivre ses conseils , & la respecter comme elle l'ordonne. La plus grande occupation qu'elle puisse permettre aux belles ,
les ,

les , c'est de badiner avec leur éventail en Été , & avec leur manchon en Hyver. Pour les hommes sur lesquels elle regne , il faut bien aussi qu'ils soient faits à leur badinage.

L'on a vû de tout tems que parmi les blondins
 les plus heureux font les badins ;
 Que dans les amoureux mysteres
 Les prudens , les discrets font plus mal leurs
 affaires.

La sagesse en Amour est un bien dangereux ;
 Dans ce calme fatal se font tous les naufrages
 Des cœurs les plus touchez & les plus amou-
 reux :

Soit dit sans offenser ces graves personnages,
 Qu'un respect éternel rend toujours malheu-
 reux ,

En Amour, les plus foux font toujours les plus
 sages.

Enfin , Madame , badiner agréablement est un des plus assurés moyens de parvenir. Toutes nos Pareilleuses y réussissent si bien , qu'il n'y a rien de si charmant : leur joye remplie d'une aimable langueur est douce , pleines de petites façons spirituelles , accompagnées incessamment de petits mots , qui leur sont tellement propres & d'un tour si particulier ,
 qu'on

qu'on ne peut les entendre fans en être charmé, ni les rapporter fans leur ôter ce je ne ſçai quoi, qui les rend ſi agreables. C'eſt ainſi que ceux qui veulent être heureux, doivent badiner avec elles, & qu'ils cherchent à leur dire continuellement des choſes qui leur plaiſent.

Car qui commence à divertir,
A déjà ſçû trouver l'heureux ſecret de plaire,
Et pour lors un adroit & bienheureux Amant,
Sans craindre les effets d'une feinte colere,
Ni ſans penſer qu'il s'en peut repentir;
Doit hazarder, être un peu temeraire;

Tourner tout ſi badinement,
Qu'il puiſſe radoucir le cœur le plus ſauvage:
Se gouverner ſi plaiſamment,
Qu'en des choſes de rien dans ce commence-
ment
Il puiſſe à badiner engager la plus ſage.
S'il n'a point ce talent, il ne peut être heu-
reux:

Car pour bien badiner, il faut badiner deux;
Et c'eſt là le ſecret de tout le badinage.

Des deux côtez de l'Autel, ou du lit de notre divinité, on apperçoit comme deux grottes admirables, l'une eſt dediée au Sommeil, & l'autre à la Rêverie. Au milieu de celle du Sommeil eſt ſuspenduë
une

N'en est-il pas ainsi du bonheur plus char-
mant ;

Et quand il est passé , n'est-il pas comme un
songe.

La grotte de la Rêverie est plus régulié-
rement ornée : les Tableaux qui l'enri-
chissent & qui la paient , bien qu'ils soient
composez de tous les objets qu'on se puisse
imaginer , ne laissent pas d'avoir quelque
liaison & quelque suite entr'eux. Au haut
de la voûte , qui est ornée de plusieurs
peintures excellentes , sont écrits ces Vers :

Doux transports qui naissent des plus ardens
desirs ,

Agréable entretien qu'un parfait Amour don-
ne ,

Pensers délicieux où le cœur s'abandonne ,

Espoir & souvenir des plus charmans plaisirs ,

L'Amour , ce Dieu puissant qui vous a donné
l'être ,

Auroit sans moi peine à vous soutenir ;

Et si c'est lui qui vous fait naître ,

J'ai des charmes secrets pour vous entretenir.

Au moins , Madame , c'est de cette Rê-
verie douce & agréable que j'ai appris
tout ce que je viens de vous dire. Que si
ma passion l'a entretenuë si long-tems pour
VOUS

vous plaire , songez un peu que vous lui devez quelque reconnoissance ; & qu'un gaïant homme fonde bien plutôt son eſperance ſur les ſentimens de ſon cœur , que ſur les loüanges qu'on peut donner à ſon eſprit.

Et ſans mentir , je vous puis dire ,
 Qu'Amour qui cauſe mon tourment ,
 M'a fait rêver ce que je viens d'écrire ,
 Moins en faiſeur de Vers , qu'en véritable
 Amant.

Je porterois cette rêverie encore bien plus loin , ſi je n'étois obligé de me rendre à la Pareſſe ma Souveraine ; & vous vous ſouviendrez , ſ'il vous plaît , Madame , de ce que j'ai dit lors que j'ai voulu faire ſa peinture. Je me ſacrifie donc tout entier à elle ; & pour lui plaire , je finis cet Ouvrage : étant bien aſſûré , que de quelque façon que j'en ſorte , la fin couronnera l'œuvre à ſon égard , puis qu'elle finira la peine que j'ai eüe de l'écrire , & celle que vous avez eüe de le voir.

Fin du Tome troiſième.

T A B L E

T A B L E

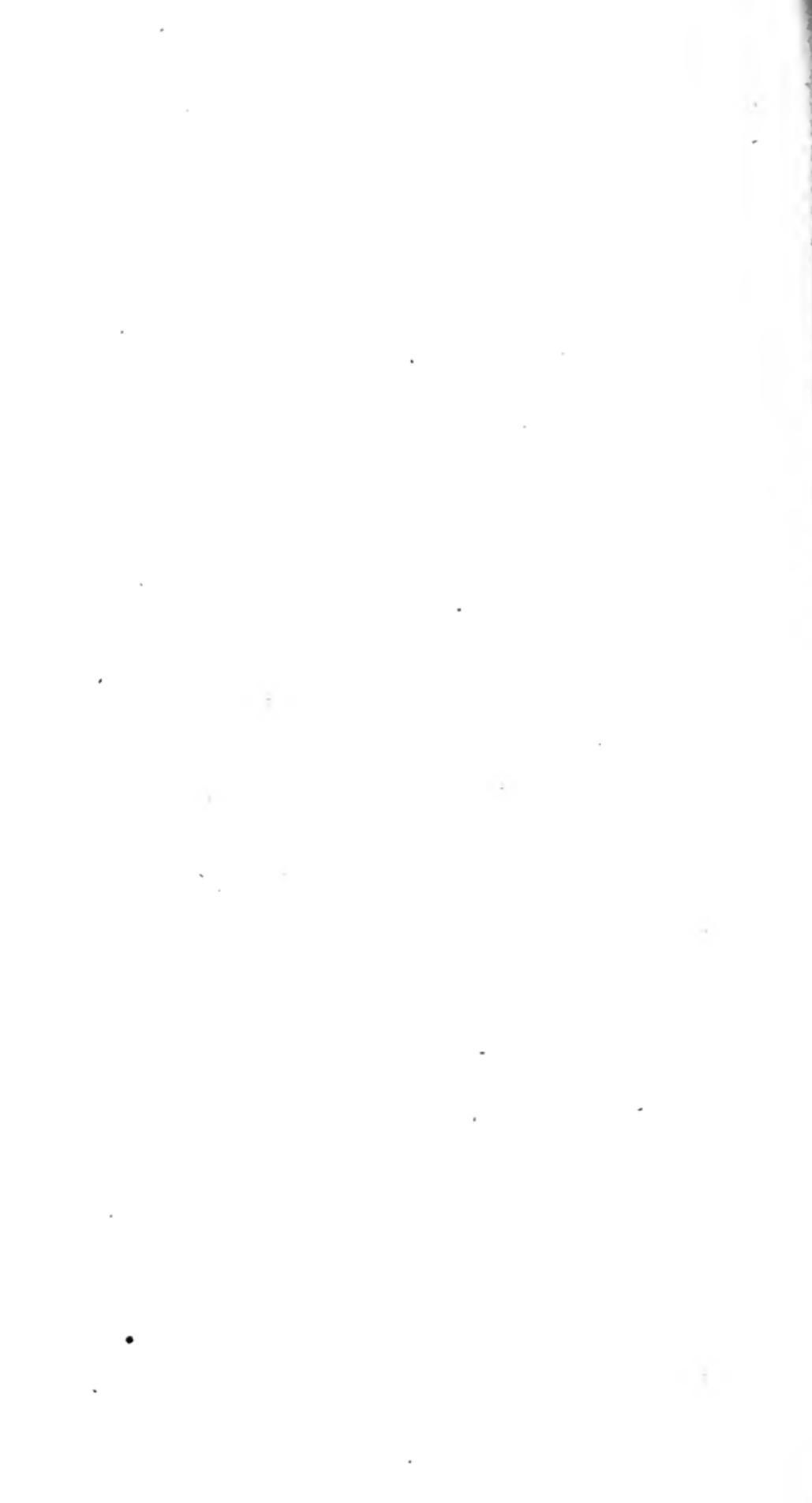
des Pièces contenuës en ce Tome Troi-
sième.

P Ortrait d' Iris ,	Page 1
Rondeau ,	7
Stances irregulières ,	8
I. Elegie ,	10
Avanture d'un Moineau & d'une Tourte- relle ,	14
Avis à la Tourterelle ,	15
II. Elegie ,	ibid.
III. Elegie ,	19
IV. Elegie , Déclaration d'Amour ,	22
V. Elegie , sur la violence d'une Passion.	
Page	26
Lisdamant à Menise , en lui envoyant des fruits de la Campagne ,	32
Menise à Lisdamant ,	35
Lisdamant à Limise ,	37
Limise à Lisdamant ,	40
VI. Elegie à une Dame qui demandoit des Vers pour une autre qu'elle Galantisoit comme sa Maîtresse ,	42
Le voyage de l'Isle d'Amour ,	46
A Philis sur le voyaye de l'Isle d'Amour ,	
Page	89
Second voyage de l'Isle d'Amour ,	90
Epitre Galante à une Dame qui aimoit un vieillard ,	128
VII. Ele-	

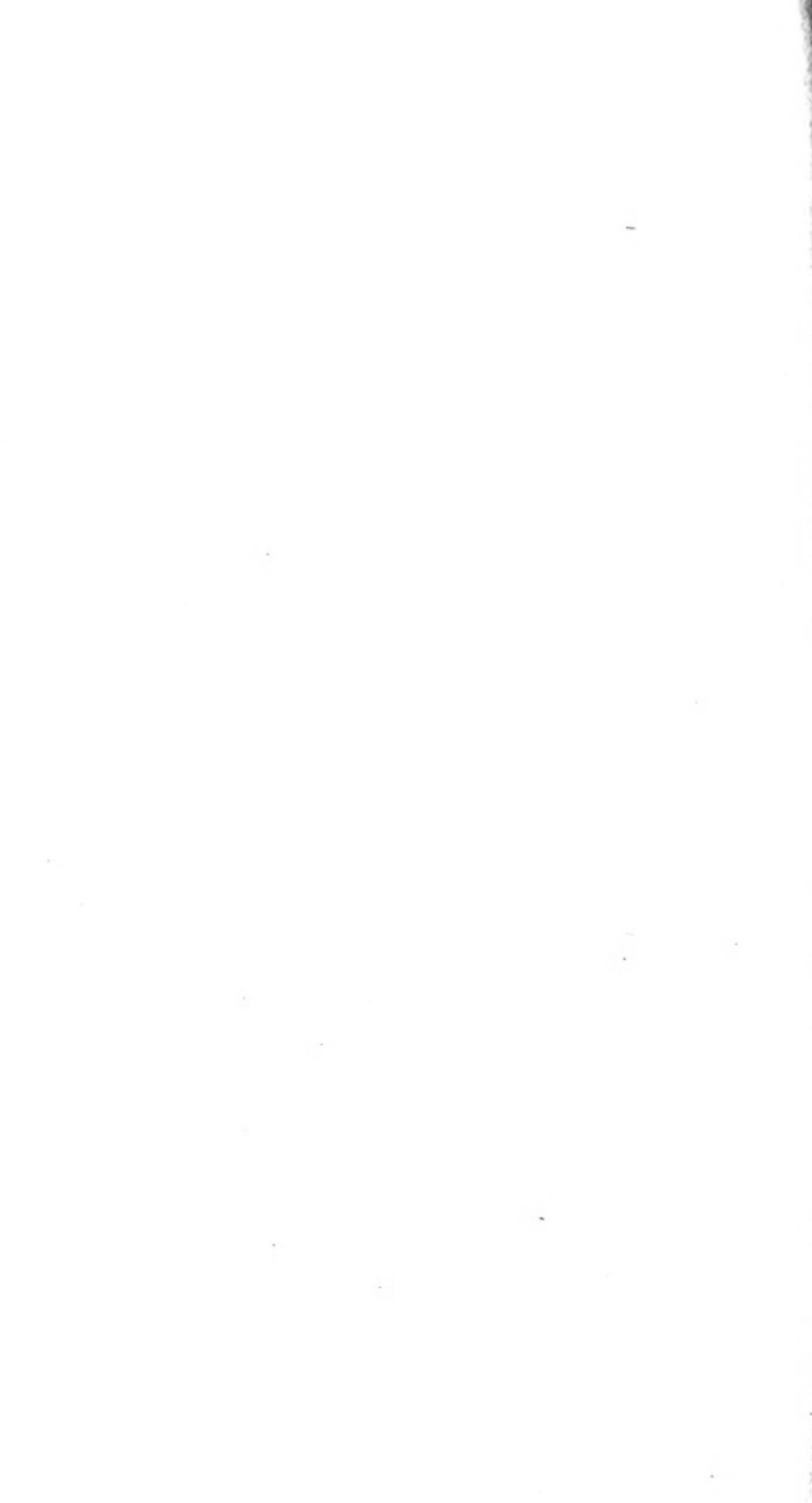
T A B L E.

VII. <i>Elegie</i> ,	132
VIII. <i>Elegie</i> ,	136
<i>Dialogue de l'amour & de l'Amitié</i> ,	140
<i>Lettre à Mademoiselle De.... sur un</i> <i>Etui</i> ,	171
<i>A Madame la Comtesse De... en lui en-</i> <i>voyant son Portrait</i> ,	174
<i>Lettre à Mademoiselle de M.... sur un</i> <i>Songe</i> ,	180
<i>Lettre à Mademoiselle De...</i>	189
<i>Réponse</i> ,	191
<i>Lettres</i> ,	195
<i>Combat de l'Amitié & de l'Amour.</i>	202
IX. <i>Elegie</i> ,	203
<i>La Princesse de Montpensier</i> ,	209
<i>Le Temple de la Paresse</i> ,	259

Fin de la Table du Tome Troisième.









PQ
1817
L3
1725
t. 2

La Suze, Henriette (de Coligny)
de Charpagne
Recueil de pieces galantes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

